

Chimie
IMPARFAITE



MARY FRAME

Chimie Imparfaite

Mary Frame

Traduit par Pauline Evrard

“Chimie Imparfaite”
Écrit Par Mary Frame
Copyright © 2017 Mary Frame
Tous droits réservés
Distribué par Babelcube, Inc.
www.babelcube.com
Traduit par Pauline Evrard
Dessin de couverture © 2017 Sprinkles On Top Studios
“Babelcube Books” et “Babelcube” sont des marques
déposées de Babelcube Inc.

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Droits d'Auteur](#)

[Chimie Imparfaite](#)

[Chapitre Un](#)

[Chapitre Deux](#)

[Chapitre Trois](#)

[Chapitre Quatre](#)

[Chapitre Cinq](#)

[Chapitre Six](#)

[Chapitre Sept](#)

[La froide objectivité est une passion en elle-même, pour la réalité et la vérité.](#)

[Chapitre Huit](#)

[Chapitre Neuf](#)

[Chapitre Dix](#)

[Chapitre Onze](#)

[Chapitre Douze](#)

[Chapitre Treize](#)

[Chapitre Quatorze | Les mauvais moments ont une valeur scientifique. Ce sont des](#)

occasions que toute personne souhaitant apprendre ne voudrait pas manquer.

Chapitre Quinze | Je suis vieux jeu et ringarde. Je pense que les gens ne devraient pas coucher ensemble trop vite. Ils n'oublieront jamais cette première expérience sexuelle, et ce serait dommage de la gâcher. Pourquoi se précipiter ? Câlinez-vous, embrassez-vous, caressez-vous, et ne vous précipitez pas dans l'acte sexuel.

Chapitre Seize | Beaucoup m'ont demandé, et surtout des femmes, comment j'arrivais à mener de front une vie de famille et une carrière scientifique. Et bien, ça n'a pas été facile.

Chapitre Dix-Sept | La science ne résout jamais un problème sans en créer dix de plus.

Chapitre Dix-Huit | Rien ne me choque. Je suis un scientifique.

Chapitre Dix-Neuf | La science a peut-être guéri la plupart des maux ; mais elle n'a trouvé aucun remède pour le pire d'entre eux – la fainéantise des êtres humains.

Chapitre Vingt | Le cœur a ses raisons que la raison ignore.

Chapitre Vingt-et-Un | Vous n'oublierez jamais votre premier amour, alors essayez de trouver quelqu'un dont vous aimerez vous rappeler.

Chapitre Vingt-Deux | Si vous deviez protéger les canyons des tempêtes, vous ne verriez jamais la beauté qu'elles y ont sculpté.

Chapitre Vingt-trois | Au final, le but ultime de la recherche, ce n'est pas l'objectivité, mais la vérité.

Chapitre Vingt-Quatre | La vie n'est facile pour aucun d'entre nous. Et alors ? Nous devons faire preuve de persévérance et surtout de confiance en soi. Nous devons croire que nous avons un don pour quelque chose et nous devons trouver pour quoi.

Chapitre Vingt-Cinq | La leçon la plus dure que nous ayons à apprendre est celle de l'amour inconditionnel, non seulement des autres, mais aussi de nous-mêmes.

Pour mon mari.
Parce qu'il est mon âme sœur
Totalemt
Imparfaite.

Chapitre Un

Je crois qu'un scientifique qui se penche sur des problèmes communs est tout aussi impuissant que n'importe qui.

– Richard Feynman

Il existe tout un tas de théories qui tentent d'expliquer pourquoi les êtres humains pleurent lorsqu'ils ressentent des émotions fortes. Une de ces théories soutient que pleurer sert de signal, en faisant savoir aux autres que l'on ressent les-dites émotions dans l'espoir de déclencher une réaction altruiste de leur part. Une autre de ces théories prétend que pleurer a une fonction biochimique, que cela détruit les toxines du corps et réduit le stress. Certains scientifiques ont émis l'hypothèse que les larmes libèrent un signal

chimique, et que lorsque les hommes sentent les larmes d'une femme, leurs niveaux de testostérone et d'excitation sexuelle s'en trouvent réduits.

Tout ceci n'explique pas pourquoi moi, une jeune femme de vingt ans, suis prise d'une folle angoisse et d'un besoin presque insurmontable de m'enfuir lorsqu'une personne pleure à côté de moi.

- Est-ce que vous m'écoutez au moins ?

Mon sujet du jour est Freya Morgan, une étudiante de deuxième année à l'université, qui a récemment rompu avec son petit copain. Elle est en prépa de droit, et son dossier indique une moyenne plutôt élevée. Du coup, j'espère qu'elle sera moins émotive que la moyenne. Elle n'a pas encore commencé à pleurer, mais je suis sûre à 83% que ça ne devrait plus tarder. Des études ont montré que les femmes pleurent trente à soixante-quatre fois par an. Ce qui donne une moyenne d'une fois tous les douze jours, pour les moins sensibles.

- Oui, oui.

Je jette un coup d'œil à mes notes.

- Vous vous êtes engagée dans un coït avec votre partenaire, et par la suite, il a arrêté de vous parler.

Elle se redresse légèrement de la position dans laquelle elle s'était jetée en entrant dans la pièce, en travers du canapé, et fronce les sourcils, découvrant une ride au milieu de son front. Elle est plus petite que moi, assez petite pour se coucher entièrement sur le canapé, qui ne fait pourtant que deux places.

- Vous voulez dire qu'il m'a léché là, en bas ? Parce qu'il ne l'a pas fait. Enfin, je veux dire, il me l'a déjà fait avant, mais ce n'est pas de ça que je parlais.

- Engager dans un coït veut dire avoir des relations sexuelles. Je pense que vous faites ici référence à un cunnilingus.

- Ah, oui.

Elle acquiesce après une courte hésitation et se rallonge en poussant un gros soupir.

- J'en étais où déjà ?

- Il a arrêté de vous parler.

- C'est ça ! lance-t-elle en pointant le doigt dans ma direction, le regard toujours fixé sur le plafond.

- Mais ce n'est pas tout. Comme il ne répondait pas à mes textos, je suis allée dans son dortoir et devinez qui était là?

Je penche la tête, et me demande si sa question est rhétorique.

Ça doit être le cas, car elle reprend rapidement.

- Liz. Liz était là, et elle gémissait, et elle criait comme si elle était en train d'accoucher d'une chèvre. Avec des cornes.

- C'est une métaphore intéressante. Peut-être que ses avances n'étaient pas les bienvenues ?

Elle grogne.

- Ça fait des mois qu'elle essaye de se le taper !

Puis, plus doucement :

- Mais je croyais qu'il était plus intelligent que ça. Je pensais que moi, j'étais plus intelligente que ça.

Je suis époustouflée par la vitesse à laquelle ses émotions se succèdent, de l'indignation à la tristesse. Je le note sur mon carnet : *bipolaire* ?

- Liz est une amie à vous ? je demande.

- Sûrement pas, Liz est une traînée. Elle couche avec tout ce qui bouge, mec, nana, peu importe.

Peu importe ? Je me demande ce que ça peut bien signifier, mais décide de m'en tenir au sujet présent.

- OK. Et le gentleman en question, Cameron ?

Je pose la question pour être sûre que l'on parle toujours du même garçon.

- Oui.

- Vous êtes allée lui parler de son comportement ?

Un autre gros soupir.

- Oui.

- Et ?

- Et c'est un abruti. Il a tenté de nier, mais je lui ai montré la vidéo.

- Vous avez réussi à obtenir une vidéo de son pêché ?

- Ouais.

Elle inspecte ses ongles.

- Sur mon téléphone. Ils faisaient tellement de bruit qu'ils ne m'ont pas entendue ouvrir la

porte. J'ai eu les clefs grâce au surveillant de dortoir.

- Comment avez-vous ...

Comment elle a réussi cet exploit m'intéresse, mais ce n'est pas aussi important que la raison qui l'amène ici. Il faut que je reste concentrée. Nous avons eu une discussion sur mon sujet d'étude avec Duncan, le directeur du département psychologie, et mon maître de recherche. Ou mon maître d'absence de recherche, en l'occurrence.

Je n'avais pas vraiment envie de travailler en tant que conseillère sur le campus, mais l'une des clauses d'obtention de la bourse que je convoite est de travailler autant d'heures que les étudiants de troisième cycle. On m'a dit que mon doctorat en immunologie et pathogènes divers faisait de moi la personne parfaite pour ce poste, mais depuis que j'ai commencé, c'est moi qui ai été analysée quasiment tous les jours. On m'a dit de considérer ce boulot comme une opportunité pour moi de scruter les émotions et de comprendre comment fonctionnent les élans de passion que les gens peuvent ressentir,

puisque c'est le sujet de la bourse : les émotions comme pathogène, comment l'émotion est-elle transmissible de personne à personne.

Pour l'instant, ça ne marche pas.

Je suis censée proposer une idée d'expérimentation à la fin de la semaine prochaine et je n'ai pas une idée. Pas une seule.

Si je n'y arrive pas, je perdrais cette bourse, ce qui veut dire que je perdrais ma place dans cette université où j'étudie depuis que j'ai treize ans. Où pourrais-je aller ? Ma vie est ici. Ma famille est ici. C'est tout ce que j'ai jamais connu.

M'arrachant de ce tourbillon de pensées négatives qui ne m'aident pas le moins du monde, et qui sont par conséquent absurdes, je m'éclaircis la gorge, repoussant le nœud qui s'y est formé, et demande :

- Et comment a-t-il réagi lorsque vous lui avez montré la vidéo ?

- Il a dit qu'il ne savait pas que nous étions dans une relation exclusive. Vous y croyez à ces fadaïses ?

- Est-ce que vous avez mentionné une relation exclusive avant l'accident avec Liz ?

- Euh, non ... mais c'était sous-entendu !

Il y a un silence, durant lequel j'essaie de penser à une solution possible. Une des techniques que j'ai apprises consiste à pousser le patient à trouver une réponse de lui-même. Si un individu prend part à la résolution du problème, il a plus tendance à mettre en application cette solution.

Je continue.

- Qu'est-ce qui vous ferait vous sentir mieux par rapport à cette situation ? Avez-vous considéré des solutions possibles ?

Ses yeux s'illuminent et elle lance ses jambes sur le côté pour se retrouver en position assise, penchée vers moi, sa voix réduite à un murmure.

- J'ai entendu parler de ce gars sur le campus qui ferait à peu près n'importe quoi si on le paye suffisamment. Il a un cercle de paris, et un cartel de drogue ou je sais pas quoi. Vous savez qui c'est ? Je crois qu'il est, un truc comme le fils d'un parrain de la

mafia ? Je pensais l'engager pour filer une raclée à Cameron.

Je fronce les sourcils.

- Je n'ai jamais entendu parler de lui, et je ne suis pas sûre que la violence soit la bonne solution.

Elle grogne et place sa tête dans ses mains.

- Vous avez raison, je suis vraiment trop bête.

- Vous n'êtes pas stupide.

Je la rassure, mais comme je ne la connais pas vraiment, je ne sais pas trop ce que je pourrais dire de plus pour l'en convaincre.

J'entends un autre grognement et un reniflement, mais comme son visage est toujours caché par ses mains, tout ce que je peux voir sont ses doigts et ses cheveux châtain clair, qui tressautent sur ses épaules alors qu'elle frissonne. Durant un quart de seconde, je me demande si elle est en train de rire, mais non. Elle pleure.

Oh non. Paniquée, je me lève et attrape la boîte de mouchoirs en papiers posée sur la table basse à côté de ma chaise. J'essaie de la lui donner, mais elle ne me regarde pas, ses

mains couvrant toujours son visage, ses épaules secouées de sanglots réprimés.

Elle doit s'arrêter de pleurer. Je passe en revue mon catalogue de connaissances enfouies dans mon cerveau et sort des phrases au hasard.

J'essaie :

- Il n'en vaut pas la peine.

Elle pleure toujours.

- Vous méritez beaucoup mieux.

Ça n'aide pas. Pas du tout.

- En laissant ses actes vous affecter de la sorte, vous abandonnez tout contrôle de vous-même et lui laissez le pouvoir. Ne le laissez pas avoir ce genre de pouvoir. Personne ne peut vous blesser si vous ne les y autorisez pas.

Les pleurs se tarissent.

- Vous savez, lui dis-je, essayant de garder une voix calme et monotone, il existe une explication évolutive derrière le comportement social de Cameron. Biologiquement parlant, nos pulsions sont basées sur la continuité des espèces. En gardant ce fait à l'esprit, logiquement, le mâle

peut inséminer de multiples femelles sans aucune forme de responsabilité ou de contrainte temporelle, alors que les femelles doivent supporter une gestation de neuf mois, suivie d'environ dix-huit années d'inquiétude pour préparer leur progéniture à être autonome. D'un point de vue purement scientifique, cela explique les comportements masculins comme féminins : pourquoi les mâles se sentent obligés de « coucher à droite à gauche » comme Cameron, et pourquoi les femelles sont typiquement plus discriminantes dans leurs choix. Les femmes veulent quelqu'un qui va prendre soin d'elles et de leur progéniture, d'où leur attirance pour les hommes avec de l'argent et du pouvoir. Elles veulent aussi quelqu'un possédant une bonne génétique, qu'il pourra transmettre à leurs enfants, d'où l'attraction physique.

Les reniflements s'estompent, et elle baisse les mains, révélant des yeux bruns injectés de sang et un visage tout rouge. Elle se redresse et prend la boîte de mouchoirs que je tiens devant moi comme un rempart contre ce torrent d'émotions.

Je pousse un soupir de soulagement. Duncan se trompe sur mon compte. Les gens peuvent se sentir mieux grâce à la logique et à la raison. Tout le monde n'a pas besoin d'être dorloté et supporté émotionnellement. Je m'assoie sur la table basse pour me mettre à sa hauteur.

Elle se mouche avant de parler, et pose le mouchoir sale sur le canapé. Mon regard est irrésistiblement attiré par le mouchoir. Maintenant je vais être obligée de désinfecter le canapé.

- Comprendre pourquoi les hommes des cavernes trouvaient ça normal de frapper une femme avec leur massue, de la traîner dans leur grotte pendant qu'ils se tapaient d'autres femmes des cavernes ne m'aide pas à comprendre pourquoi mon abruti de copain m'a trompée.

Elle semble en colère. Je m'arrache à la contemplation du Kleenex rempli de mucus et la regarde. Elle a vraiment l'air en colère.

Ça ne va pas. J'ai trop de problèmes en tête sans avoir besoin de m'inquiéter d'une autre plainte déposée à mon encontre.

- Si c'est un abruti, comme vous dites, pourquoi êtes-vous contrariée ? N'êtes-vous pas soulagée qu'il ne vous pénètre plus ?

- Quoi ?

- Si c'est un abruti, comme vous dites ...

- Non, non.

Elle secoue la tête et me regarde avec circonspection.

- Je vous ai entendue, mais n'avez-vous ... enfin, n'avez-vous jamais aimé quelqu'un qui ne vous aimait pas ? N'avez-vous jamais eu le cœur brisé ?

- Mes propres expériences sont sans importance. Je suis ici pour vous aider.

Un des livres que j'ai lu m'a appris que, lors d'un moment intense émotionnellement, un contact physique peut aider. A contrecœur, je me penche et met ma main sur la sienne.

- C'est vraiment pour le mieux. En plus de ça, s'il a des relations sexuelles avec d'autres personnes, vous courez le risque sérieux de contracter une maladie sexuellement transmissible ou une maladie vénérienne. Avez-vous fait un test de dépistage ?

Elle se recule légèrement, enlève sa main, regarde nerveusement sur le côté.

- Hum, non, mais ...

- Une personne sur quatre qui est active sexuellement a de l'herpès.

Elle me regarde, bouche-bée. J'ai enfin réussi à créer une connexion.

Je continue :

- Et ce n'est rien comparé au papillomavirus humain. Quatre-vingt pour cent.

- OK, dit-elle en acquiesçant et en posant la boîte de mouchoirs sur la table à côté de moi, ses yeux fixés sur ses mains.

Elle prend une grande inspiration et me regarde dans les yeux.

- Vous savez quoi, vous avez absolument raison.

Je souris. Évidemment que j'ai raison.

- Merci, dit-elle avant de regarder l'horloge fixée au mur derrière moi. Merci beaucoup pour votre aide, vous m'avez vraiment, euh, aidée mais je dois y aller. J'ai un cours de statistiques dans dix minutes dans

le Bâtiment Geiger, et je ne veux vraiment pas arriver en retard.

Elle attrape son sac et le jette sur son épaule, tout en s'éloignant de moi et en se précipitant vers la sortie.

- Encore merci, dit-elle en fermant doucement la porte derrière elle.

Je jette un œil à l'horloge après qu'elle soit partie. J'ai encore deux heures devant moi avant que la clinique ne ferme. La session a duré à peine trente minutes. Je me demande brièvement si Freya n'a pas utilisé une fausse excuse pour partir si vite, mais change d'avis rapidement. Pourquoi mentirait-elle ?

Duncan a demandé que je passe le voir une fois mon travail fini. La porte de son bureau est fermée, et j'entends des voix derrière celle-ci. Je m'assoie sur le banc dans le couloir, et attends.

Les voix se font plus fortes.

- C'est insensé. Ce n'est pas de ma faute si mon couple bat de l'aile, mais c'est à moi

qu'ils en veulent. Comme si je l'avais fait exprès. Comme si j'avais détruit tous leurs espoirs pour mon futur.

Je ne reconnais pas la voix. Elle est masculine et grave.

- Ne penses-tu pas qu'ils s'inquiètent juste pour toi, et qu'ils veulent ce qu'il y a de mieux pour toi ?

- C'est bien le problème. Ils croient savoir ce qui est le mieux pour moi, mais ils se trompent. Ils ne sont pas moi. Ils ne vivent pas ma vie, moi je la vis. Et si j'essaie d'argumenter et d'aller à l'encontre de ce qu'ils veulent, ils menacent de me déshériter. C'est tout ou rien avec eux. Ils sont complètement irrationnels.

- Ton père t'a parlé de tes problèmes en cours ?

- Ouais. Difficile de rester concentré quand on est au fond du trou, et qu'on nous oblige à étudier une matière qu'on n'aime pas, dit la voix, sèchement.

Duncan répond, mais pas assez fort pour que je puisse entendre.

Les voix continuent leurs murmures pendant quelques minutes, puis j'entends un léger frottement et la porte s'ouvre en grand. L'étranger sort et je réalise qu'il ne m'est pas si étranger que ça. C'est mon voisin. Ok, je ne lui ai jamais vraiment parlé, mais je l'ai vu aller et venir dans l'appartement d'à côté.

Il est grand, au moins une tête de plus que mes un mètre soixante-quinze, et il a des cheveux noirs. Je n'ai pas le temps d'en voir plus. Son regard glisse sur moi comme si je faisais partie intégrante du mur, alors qu'il longe le couloir d'un pas raide et disparaît par la porte principale.

Chapitre Deux

Faire ses propres expériences fait partie de l'apprentissage.

~ William Glasser

- Tu as trouvé un projet de recherche? me demande Duncan, une fois seuls, assis l'un en face de l'autre dans son bureau.

Je me raidis, même si je m'attendais à cette question.

- Non.

Je secoue la tête.

Il me lança un regard scrutateur.

- Tu es supposée avoir une thèse et un projet de recherche avant la fin de la semaine prochaine.

- Je sais.

Il pousse un soupir :

- Je voulais aussi te voir pour une autre raison.

- Ah bon ?

- Quasiment toutes les personnes qui viennent te consulter se plaignent, m'annoncent-il.

- Quasiment ? Donc il y en a certaines qui ne se plaignent pas ?

- C'était pour être sympa. Toutes les personnes qui viennent te consulter se plaignent, dit-il.

Ce n'est pas possible.

- Mais j'ai aidé des étudiants en forte situation de stress. Je suis très douée en organisation et je supporte facilement la pression au travail.

- Tu as conseillé à une étudiante d'arrêter de parler à sa mère.

- Les capacités de cette jeune femme étaient bien inférieures aux attentes de sa mère, et cela affectait sa concentration, j'explique.

- Sa mère est le professeur McDougall.

Je hausse les épaules :

- Donc, j'avais raison.

Il se penche en avant, pose ses coudes sur la table, et joint ses doigts devant son visage une seconde, avant de les baisser.

- Tu dois écouter et guider. Pas critiquer, ou résoudre le problème dans la seconde. Tu dois aider les étudiants à trouver les solutions par eux-mêmes. Écouter, poser des questions, et compatir afin qu'ils se sentent à l'aise. Les guider, pas les pousser. Et je ne parle même pas de ton rendez-vous d'aujourd'hui ...

Cela me surprend.

- Comment ça ?

Elle avait vraiment l'air contente.

- Elle était là pour te parler d'une rupture traumatisante, et tu lui as parlé de besoins biologiques et de MST.

- Ça semblait approprié sur le moment.

Il me regarde, sourcils levés.

- Il est possible que je prenne tout au premier degré, je concède. Mais je ne vois pas en quoi c'est mal. Tu es très direct avec moi, et c'est quelque chose que j'apprécie.

- Lucy, je suis direct avec toi parce que c'est ainsi que tu communique et je sais que tu

l'apprécies. J'ai découvert que c'était la meilleure façon de me faire comprendre de toi. Mais je ne parle jamais ainsi avec les autres étudiants de ce programme. Je dois tous les traiter différemment, parce que tout le monde est différent et que tout le monde réagit différemment aux critiques constructives. Tu n'arriveras jamais à mener à bout ce projet si tu n'arrives pas à comprendre un minimum les autres personnes.

- J'ai lu beaucoup de livres sur le comportement humain, les théories de la personnalité, le langage corporel ...

- Lire des livres sur les gens, et les comprendre, ce n'est pas la même chose. Il faut que tu comprennes mieux la vie, et ce qui fait avancer les gens, ce qui motive leurs comportements. Il faut que tu comprennes ce qu'ils vivent en le vivant toi-même.

Je fixe le mur lambrissé et l'étagère derrière lui, tout en réfléchissant sur ce qu'il vient de me dire. Je ne comprends pas les hauts et les bas faits de passion et d'angoisse dont les personnes de mon âge font l'expérience tous les jours. Il est difficile de

conduire une étude sur quelque chose que je comprends à peine.

Et comment le pourrais-je ? Mon enfance ne ressemble à celle de personne, à ma connaissance. J'étudie à l'université depuis mes treize ans. J'en ai presque vingt-et-un. Le retard est trop important désormais. Mais bon, j'imagine que je pourrais essayer de me comporter comme les autres étudiants et voir si ce comportement me permet de comprendre les motivations des autres. Au point où j'en suis, je suis prête à essayer n'importe quoi pour avancer un peu.

- Tu penses que je devrais tester des produits illicites et avoir des relations sexuelles non protégées ? je demande.

Il sourit. J'ai du mal à voir sa bouche en dessous de sa barbe grisonnante, mais ses yeux se plissent derrière ses lunettes à monture métallique.

- Non Lucy, je veux juste que tu vives ta vie pleinement. Tu es une scientifique extraordinaire, mais il te faut interagir davantage avec les gens. Tu dois comprendre ce qui fait avancer les gens, ce qui ne peut pas

toujours être expliqué par la logique et quantifié par la science.

- J'interagis avec les gens. J'ai même eu un rendez-vous il y a peu.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Mais j'ai été dîner avec un étudiant de premier cycle, Brad, à qui j'ai donné des cours de maths. Je ne sais pas vraiment si on peut appeler ça un rendez-vous galant. Mais ça n'a pas d'importance. Duncan n'a pas l'air plus impressionné que ça.

- Tu passes le plus clair de ton temps avec des scientifiques de plus de soixante ans qui sont tous comme toi et trouve plus de plaisir à étudier des tubes à essai, qu'à passer du temps entre amis. Il faut que tu sortes, que tu t'ouvres aux autres et que tu trouves des amis de ton âge venant d'un milieu différent et avec d'autres centres d'intérêt. Il faut que tu t'amuses.

- J'ai des amis et d'autres centres d'intérêt.

Je me défends toujours, mais mes protestations sont de plus en plus faibles.

- Faire du tir à l'arc une fois par mois avec ton frère, c'est bien, mais tu as besoin d'amis en dehors de ta famille. T'ouvrir à de

nouvelles personnes et à de nouvelles expériences est un bon moyen d'étudier tes propres sentiments. Ressentir de nouvelles émotions t'aidera à les étudier.

Je hoche lentement la tête.

- Écoute, dit-il en se radossant.

Ses yeux errent sur mon visage, et je sais qu'il est mal à l'aise, mais il finit par me fixer dans les yeux lorsqu'il me dit :

- Tu n'as aucune proposition d'expérimentation pour la bourse, et travailler à la clinique n'a pas l'air d'avoir l'effet escompté. Il faut essayer autre chose. Je t'autorise à te mettre en congé jusqu'à la fin du semestre.

J'ouvre la bouche pour protester, mais il m'arrête d'un geste.

- Je sais que tu as peur de perdre ta bourse. Je vais parler au conseil d'administration et voir si je peux repousser la date butoir. Ce n'est que temporaire, Lucy. Tu as besoin de temps pour réfléchir. Tu peux revenir d'ici deux mois et nous réessayerons. Si tu n'as pas avancé d'ici là, ta bourse sera définitivement perdue.

Je suis en train d'échouer. Je n'arrive pas à y croire. Je n'ai jamais échoué. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. J'ai échoué trois fois à douze ans alors que je menais une expérience de réplication d'ADN de la bactérie E. coli, mais j'y suis parvenu à la quatrième tentative. J'ai toujours réussi à finir ce que j'avais entrepris, et je compte bien encore y arriver cette fois-ci. Le but que je me suis fixé depuis le semestre dernier, il y a quasiment un an maintenant est déconcertant, et tout ne se déroule pas aussi facilement que je l'avais imaginé.

Je traverse la cour, appréciant le frais vent d'automne tout en me dirigeant vers la partie ouest du campus. Mon duplex se trouve à environ un kilomètre. C'est un vieux bâtiment, plutôt rare dans le coin où tous les appartements et les logements étudiants datent de quelques années seulement. Je croise plusieurs étudiants qui vont assister à leurs cours du soir. Je dois sortir de l'allée pour éviter un couple se tenant par la main et qui

occupe tout l'espace. Finalement je m'arrête, sors mon téléphone d'une poche de mon sac et essaye d'appeler Brad. Je l'ai aidé, donc c'est à son tour. En plus, on est amis. Plus ou moins. On a peut-être eu qu'un seul rendez-vous, mais c'est quand même important.

Je tombe directement sur sa messagerie, et je suis un peu soulagée. Je déteste parler au téléphone, malgré que j'y sois des fois obligée.

- Brad. C'est Lucy. Rappelle-moi s'il te plaît.

Je raccroche et continue mon chemin, essayant d'ignorer les doutes qui m'envahissent. Bien sûr qu'il va m'aider. Notre dernière interaction s'était bien passée ; il m'avait même invitée dans sa chambre après le repas, offre que j'ai poliment décliné.

Je ne sais pas exactement ce que je vais lui demander. Il faut que je ressente des émotions. Que j'étudie les expériences étudiantes traditionnelles. Je vais peut-être commencer par là, en demandant ce que font exactement les étudiants à part aller en cours. Ça ne devrait pas être bien compliqué.

Alors que j'emprunte la petite allée menant à mon duplex, j'entends un martèlement sourd, rythmique. Quelqu'un frappe à la porte. J'accélère, me demandant si un de mes frères est passé me voir. Alors que je me rapproche, je me rends compte que ce n'est pas ma porte qui menace de s'effondrer sous les coups, mais celle de mon voisin. Le même voisin qui a quitté la clinique sous mes yeux il y a quelques instants.

Je ne connais pas vraiment l'étudiant qui habite l'autre duplex, même si nous partageons un mur depuis six mois maintenant, et que nos portes sont face à face. Je l'ai vu faire quelques allers-retours ces derniers mois, et j'ai aussi vu d'autres personnes aller et venir, mais je n'ai pas fait plus attention que ça. À part ça, et la conversation que j'ai surprise aujourd'hui ... je ne connais même pas son prénom.

- Jensen ! Allez, mec, ouvre ! crie l'inconnu en frappant à la porte.

Maintenant, je connais son prénom.

- C'est complètement ridicule ! Tu sais que je t'aime !

Et maintenant, je connais aussi ses préférences sexuelles.

Boum, boum, boum.

- Tu vas t'en vouloir si je pars et que je meurs, alors que tu n'auras pas écouté ce que j'ai à te dire !

Je m'approche doucement. Il n'est pas nécessairement psychotique, mais toute cette situation est étrange. Il a un léger accent d'Europe de l'ouest, écossais ou irlandais, un truc comme ça. C'est difficile à mettre le doigt dessus quand il crie, et je n'ai pas entendu assez de mots pour pouvoir déterminer précisément la cadence des phrases.

Qui qu'il soit, il a maintenant son front posé sur la porte, encadré de ses bras. Tout ce que je peux voir du bas des marches menant au porche, ce sont des cheveux blonds coupés courts, un sweat gris et un jean. Il n'est pas très grand, une dizaine de centimètres de plus que moi, mais il a l'air assez musclé. Je ne suis pas sûre de pouvoir me défendre s'il devient violent.

Il se cogne doucement la tête plusieurs fois contre la porte et murmure :

- Je suis désolé. Je suis désolé, mais je ne le suis pas. Tu sais que je l'aime, putain, et si je dois choisir, je la choisirais à chaque fois.

Je me sens de trop. L'émotion que j'entends transparaître dans sa voix est pure, et réelle, et cela me met beaucoup trop mal à l'aise. J'essaie de monter les escaliers sur la pointe des pieds pour ne pas qu'il me remarque, mais les vieilles marches en bois craquent comme si je les poignardais à chaque pas et qu'elles étaient obligées de protester contre cette torture que je leur inflige.

L'homme à la porte se retourne, et je me rue vers ma porte tout en sortant mes clés, afin de rentrer chez moi le plus vite possible, ou de les utiliser pour me défendre si nécessaire.

- Salut, me dit-il.

Je hoche la tête et continue d'avancer, sans le regarder, me concentrant sur la clef que je dois mettre dans la serrure. D'abord le verrou, ensuite la poignée ronde.

- Désolé pour la mise en scène, s'excuse-t-il derrière moi, je ne voulais pas vous faire peur.

Ça y est, je suis rentrée, avec la porte fermée et verrouillée derrière moi. Écossais. J'en suis sûre, il est écossais.

Une fois seule, je peux me détendre. Mais que se passe-t-il avec mon voisin ?

Chapitre Trois

*L'échec n'est pas toujours une erreur.
C'est peut-être tout simplement le
mieux que quelqu'un puisse faire
dans des circonstances données. La
véritable erreur, c'est quand on
arrête d'essayer.*

~ B.F. Skinner

Une journée entière est passée, et toujours pas de nouvelles de Brad. J'ai de nouveau essayé de l'appeler la nuit dernière, et je lui ai envoyé des SMS toute la matinée, quand je savais qu'il n'avait pas cours, mais aucune réponse. Je commence à m'inquiéter pour lui. La seule fois où on a été manger ensemble, son téléphone se trouvait tout le temps sur la table ou dans sa main. Je ne comprends pas ce qui l'empêcherait de me répondre, vu qu'apparemment, il est presque collé à son téléphone.

Heureusement, grâce à nos différentes conversations, je me rappelle une grande partie de son emploi du temps. Avoir une mémoire quasi parfaite peut être utile de temps de temps.

D'habitude, il déjeune un peu plus tard les mercredis, à cause de travaux pratiques de onze heures à une heure et demie, donc je me dirige vers la cafeteria à deux heures. Je l'y trouve, attablé avec trois autres garçons dont les visages me paraissent vaguement familier.

- Bonjour, Brad, lui dis-je en m'arrêtant à leur hauteur.

Il est en train de boire un soda et s'étouffe quand je m'arrête à côté de lui.

- Lucy ?

- Désolée de t'avoir fait peur. J'aimerais te parler en privé.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? demande-t-il une fois sa quinte de toux étouffée.

Les questions stupides existent vraiment, mais je ne m'en étais pas rendue compte avant d'avoir donné des cours à Brad. Mais ce n'est pas grave. Il n'est pas d'une grande intelligence en ce qui concerne la logique et les maths, mais il a beaucoup d'amis, son expérience de la société est supérieure à la mienne, et c'est tout ce qui m'intéresse pour l'instant.

- J'aimerais te parler en privé, je répète, un peu plus lentement.

- Écoute Lucy.

Maintenant qu'il a repris ses esprits, il s'adosse à la banquette et place un bras sur le dossier derrière l'un de ses amis.

- Tu es une fille sympa et je te suis reconnaissant de m'avoir aidé en maths, mais je ne suis pas ton petit ami.

- Je n'ai jamais dit ...

- Tu m'as appelé dix fois la nuit dernière, m'interrompt-il.

Il ne me regarde pas en parlant ; au lieu de ça, il se concentre en majorité sur ses amis, qui ont l'air de beaucoup apprécier notre conversation.

- J'ai juste ...

- Et tu m'as envoyé des SMS toute la matinée. Tu dois arrêter, dit-il fermement.

- C'est juste que ...

- Nous avons eu un seul rendez-vous. Et tu voulais parler de trucs que je ne comprends pas vraiment. Tu m'as sorti des statistiques sur les effets de l'absorption d'alcool sur les mouvements et l'activité neuronale ou je sais pas quoi.

- Sur les capacités motrices et les synapses.

J'ai enfin réussi à faire une phrase complète.

- Ouais, dit-il. Un truc comme ça.

Il lève les yeux au ciel et jette un regard à ses amis, qui se retiennent de rire, s'empiffrent

de nourriture, et font semblant de ne pas comprendre ce qui se passe sous leur yeux.

Brad passe une main dans sa tignasse brun clair, mais sa coiffure savamment déstructurée ne bouge pas d'un poil.

- Écoute, ça ne marchera jamais entre nous. Désolé.

Il croise les bras, une forme de langage silencieux m'indiquant clairement que la conversation est finie, du moins en ce qui le concerne.

Je pourrais me justifier. Je pourrais lui expliquer mes intentions, et que je ne l'ai jamais considéré comme autre chose qu'une connaissance, mais d'un coup, je n'ai plus envie de gaspiller ma salive, ou le temps limité qu'il me reste.

Au lieu de ça, je hoche la tête.

- Ok, je réponds. Merci pour ton honnêteté. Je suis désolée de vous avoir dérangé pendant votre déjeuner, lui dis-je, ainsi qu'au reste de la table.

Il semble un peu surpris de gagner la bataille aussi facilement, et c'est la dernière expression que je peux voir sur son visage

avant de m'en aller. Malheureusement, je ne marche pas assez vite pour échapper aux gloussements et aux rires qui accompagnent mon départ.

Je rentre directement à mon appartement. Je n'ai plus rien d'autre à faire de mon après-midi, vu que la seule chose sur laquelle il me faut travailler est mon étude sur les pathogènes. Ou mon absence d'étude, puisqu'on en est là.

Heureusement, la bourse couvre pour l'instant mon loyer et mes dépenses en nourriture. Je reçois aussi tous les mois une part en royalties sur des articles que j'ai publié dans des magazines de science. Je n'ai pas de voiture, donc pas d'inquiétude concernant l'essence ou l'assurance. Ma famille me dépanne généralement quand je dois me déplacer, mais je peux quasiment toujours tout faire à pied, sauf quand je vais chez mes parents. Ils habitent à environ une demi-heure, un peu en dehors de la ville, et un de mes

frères vient souvent me chercher et me reconduit si nécessaire.

Alors que je m'approche de mon appartement, j'aperçois mon voisin en train de se garer (il a une voiture standard, noire et rutilante) sur l'étroite place de parking, et la seule qui existe à côté de notre duplex. Nous nous retrouvons par hasard devant le bâtiment au même moment.

- Bonjour, me dit-il en m'invitant d'un geste à monter les marches en premier.

Après ce à quoi j'ai assisté hier, j'ai envie d'en savoir plus sur mon voisin. C'est nouveau pour moi. Pas le fait d'être curieuse (j'ai toujours envie de savoir tout sur tout), mais j'essaye d'éviter toute forme de contact social à moins d'y être obligée. J'ai donc pour habitude de ne donner que des réponses polies afin de garantir l'intégrité de mon existence plutôt solitaire. Mais aujourd'hui, je suis sincèrement intéressée.

- Comment allez-vous ? je demande tout en montant les marches.

Ces mots sortant de ma bouche me paraissent étranges. Je n'ai pas l'habitude

d'engager la conversation la première.

Je lui jette un coup d'œil. Il a de légères tâches grises sous les yeux et il fronce les sourcils tout en fixant le sol à ses pieds. Ses joues et son menton sont recouverts d'une barbe de trois jours, noire et légère, rendant flous les contours de son visage.

- Super, répond-il, d'un ton qui n'a pas l'air sincère. Merci.

Ça non plus, ça n'a pas l'air sincère. Sa voix est plus grave que dans mon souvenir, mais bon, je ne lui ai parlé que deux ou trois fois, et j'étais probablement pressée et je ne devais pas faire attention à quelque chose d'aussi frivole que le son de sa voix.

Sa réponse m'intéresse. Selon les conventions sociales normales, il devrait me retourner la question, mais il choisit de ne pas le faire. Il n'est pas intéressé par une conversation. Cela me pique un peu. De ce que j'ai pu observé, mon voisin a une abondance d'amis et ses compétences sociales sont supérieures au miennes, et de loin. Et pourtant ...peut-être que ça ne vient pas de moi.

Peut-être qu'il souffre de dépression momentanée, ou qu'il est malade.

Je n'ajoute rien car il n'y a rien d'autre à ajouter, et je me retrouve quelques secondes plus tard de mon côté du duplex, porte fermée.

Une fois seule avec mes pensées dans cet espace chichement meublé, j'accroche mon sac à dos sur le crochet derrière la porte et me dirige vers mon ordinateur. Il faut que je trouve un moyen de mettre en route mon expérimentation et que je me remette en selle. Il faut que j'étudie les émotions et maintenant que Brad ne fait plus partie de l'équation, il me faut un nouveau plan.

Il ne me reste plus qu'une seule personne dont je puisse étudier les émotions.

Moi.

D'abord, il faut que je réduise mon champ d'étude et que je découvre quelles émotions sont les plus répandues et les plus importantes.

Quelques heures et un plat réchauffé au micro-ondes plus tard, mes soupçons se trouvent confirmés.

J'ai passé en revue tous les fichiers des patients de la clinique. J'ai regroupé toutes les

données dans un tableur et isolé les sujets afin de trouver les émotions les plus couramment rapportées.

Il y a un nombre incroyable de troubles de l'alimentation, et pas mal de menaces de suicide, mais tout ceci ne représente qu'environ vingt pour cent des données. Le reste des étudiants, peu importe leur sexe, sont venus à la clinique pour s'épancher sur leurs relations sociales. Qu'importe la relation, qu'elle soit familiale, amicale, romantique ou sexuelle. Le sexe semble avoir la mainmise. Sexe avant mariage, sexe après mariage, partenaire qui va voir ailleurs (j'en ai fait l'expérience hier), partenaire possessif et autoritaire, séparation, réconciliation, et à peu près tout ce qui peut arriver dans une relation.

Nous y voilà. Je comprends mieux ce que je dois étudier. Il faut que j'acquies de l'expérience. Il faut que je trouve des amis et que je sorte plus. Le désir d'expérimentation ... Y penser me fait grincer des dents. Dois-je vraiment suivre la suggestion que j'ai fait à Duncan ? Dois-je coucher à droite à gauche ? Ça ne m'enchant pas. Expérimentation. Il faut

que je fasse l'expérience de relations. Les mots tournent en boucle dans ma tête.

Je peux trouver des amis. Je devrais m'en sortir. Aller à une soirée et engager la conversation. Ça ne doit pas être bien compliqué.

Concernant les relations sexuelles, je peux peut-être trouver quelqu'un pour m'enseigner l'attraction, l'alchimie qui ne se pratique pas en laboratoire, ainsi que tous les autres facteurs qui accompagnent toute relation sérieuse. Je fronce les sourcils. Ça ne marchera pas. Que l'on m'enseigne ce genre de chose serait aussi efficace que de le lire dans un livre. Je ne peux compter sur personne pour me l'expliquer, il faut que je le vive. Rien que d'y penser, ça me donne la nausée.

Il va falloir que je discute avec les gens de leurs expériences. Peut-être mettre en place des interviews et développer un questionnaire. Je ne peux pas faire plus. Pas pour l'instant.

J'effectue des tours sur moi-même sur ma chaise de bureau, encore et encore, et m'arrête finalement face à ma porte d'entrée.

Jensen. Mon voisin.

Je le trouve intéressant. Exception faite de notre interaction de ce matin, c'est une créature sociale. Il comprend les gens, mieux que moi, et il fait partie de ces hommes qui irradiant l'assurance tranquille et la grâce. De ce que j'ai pu surprendre à la clinique, il s'est séparé récemment et il a des problèmes avec sa famille. Exactement ce qui m'intéresse. Peut-être qu'il accepterait une interview, ou de faire part de ses expériences. Ou les deux. Ce serait dans un intérêt purement scientifique, et cela me permettrait de l'étudier lors de ses interactions sociales et d'apprendre de ses observations.

Je secoue la tête. Je ne sais pas si ça marcherait. Je ne sais même pas s'il est en couple en ce moment, je ne sais rien de lui. En fait, il pourrait être homosexuel, si je me réfère à l'homme lui criant qu'il l'aimait l'autre jour. Enfin, l'inconnu a aussi murmuré quelque chose comme quoi il l'aimait *elle*, et dans ce cas ... bon, je ne saurais jamais si je ne pose pas la question.

Un rapide coup d'œil à l'horloge au-dessus de la cuisinière m'apprend qu'il est seulement vingt heures. Il n'est sûrement pas trop tard pour lui payer une visite amicale.

Il n'y a que dix petits pas de ma porte à la sienne. Je frappe deux coups rapides sur la porte en bois. Je ne vois aucune lumière allumée de là où je me tiens, mais sa voiture est toujours garée dans l'allée. Je suis sûre qu'il est chez lui.

Je frappe encore après avoir attendu la minute réglementaire, mais toujours pas de réponse.

Je retourne de mon côté du duplex, un petit peu énervée. Il faut que je fasse quelque chose jusqu'à ce que je tombe de nouveau par hasard sur mon voisin. Attendre n'est pas envisageable, et n'est pas facile à vivre pour moi, surtout dans cette situation. Plus vite j'obtiendrais des informations, plus facile ce sera pour la suite.

La première étape pour comprendre une culture différente est l'observation. Il me faut trouver l'endroit adéquat pour observer l'humanité à son niveau le plus primaire, tout

en développant ma socialisation et mon expérience.

Je me décide rapidement. Une soirée étudiante. C'est là que je vais commencer.

Chapitre Quatre

La première visite dans un asile d'aliénés est toujours un choc.

- Anna Freud

J'ai de la chance qu'on soit fin octobre, beaucoup de soirées sont organisées et je n'ai plus qu'à faire mon choix. Ça ne me prend que quelques minutes pour trouver sur internet une liste des fraternités qui organisent une soirée d'Halloween, et comme elles se ressemblent toutes pour moi, je choisis la première de la liste.

Je ne suis jamais allée en soirée avant. En tout cas, pas à ce genre de soirée. La plus grande fête à laquelle je sois allée était une conférence de physique appliquée que l'université a organisé l'année dernière, et ça n'avait rien à voir. A la conférence, par exemple, les gens portaient des vêtements couvrant une grande partie de leur corps.

De toute ma vie, je ne m'étais jamais sentie trop habillée. En général, je me fiche un peu de ce que je porte, tant que c'est confortable et fonctionnel. Ceci en tête, je me suis déguisée (le site de la fraternité précisait qu'il s'agit d'une fête costumée) en docteur. J'ai emprunté une blouse et un vieux stéthoscope au Dr Freeland du département de neurologie, mais je me rends compte que je serais passer plus

inaperçue si j'étais arrivée juste en culotte et soutien-gorge.

La résidence de la fraternité en elle-même est une magnifique demeure du milieu du XX^e siècle, toute en brique avec des colonnes corinthiennes et des lucarnes. L'intérieur doit être aussi beau que l'extérieur, mais il est difficile de se faire une idée. Après avoir payé cinq dollars à l'entrée pour un misérable gobelet rouge (même si j'ai précisé que je ne boirai que de l'eau, ou peut-être du thé s'il y en a, et que l'homme en toge à l'entrée m'a assuré qu'il n'y en aurait pas), je pénètre dans la maison et suis immédiatement plongée dans le noir, entourée de lumières colorées clignotantes.

Il y a beaucoup de bruit, et je ne vois pas grand chose dans l'entrée, à part des bribes de corps peu vêtus se mouvant dans la lumière irrégulière. La musique est tellement forte, et les lumières tellement perturbantes, que je décide de traverser la foule de danseurs et de me diriger immédiatement vers le seul endroit qui me paraisse immobile et stable : le jardin.

Il fait froid dehors ; généralement en octobre, il ne fait pas plus de cinq à huit degrés la nuit. Je suis contente d'avoir mis un tee-shirt à manches longues en dessous de ma blouse.

Pendant une seconde, je reste plantée là et j'observe. Les gens fourmillent, parlent, rient, fument et boivent.

Ce qui me trouble le plus après quelques minutes d'observations depuis l'embrasure de la porte, c'est que tout le monde semble beaucoup s'amuser, mais que moi, je n'ai aucune idée de ce que je dois faire. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Je me secoue. Il faut peut-être que je me rapproche.

Je circule dans la foule, et m'arrête quand mes yeux se posent sur un visage familier.

Freya. Son nom me revient, et le souvenir de son dossier avec lui. Freya Morgan, la dernière fille que j'ai conseillé. Elle est déguisée en pirate, ce qui la fait sortir du lot car son corps n'est pas nu avec sa veste et ses bottes par dessus son pantalon serré. Elle

porte un bandeau couvrant l'un de ses yeux et un faux perroquet vert sur l'épaule.

C'est bizarre de reconnaître un visage au milieu de cette folie, et mes pas m'emmènent droit vers elle sans que je le réalise.

Elle me voit arriver, et son expression change alors qu'elle me reconnaît. Elle grimace légèrement avant de sourire.

- Bonsoir, lui dis-je

- Salut, répond-elle.

Elle se tient avec une autre fille déguisée en pirate avec une jambe de bois, et un gars déguisé en flamant rose, ses bras et ses jambes couverts de plumes roses.

- Et ben, c'est vraiment bizarre, rigole-t-elle.

Ses amis nous jettent un coup d'œil, mais ils ont l'air d'avoir une conversation animée sur la nourriture qu'ils reprennent rapidement.

- Vraiment ?

Je n'aime pas trop être ici avec tellement de gens et devoir engager la conversation, mais ce n'est pas bizarre. Si ?

Elle prend une gorgée de sa boisson.

- La dernière fois que je t'ai vue, nous avons parlé d'herpès.

Ses amis cessent de se chamailler et me fixent.

- Désolée pour ça, lui dis-je, car cela me semble la réponse la plus appropriée, bien que je ne sois pas désolée du tout.

C'était un bon conseil après tout.

- C'est pas grave. Tu sais, après y avoir réfléchi, je pense que tu as raison.

- Vraiment ? je demande.

Évidemment que j'ai raison.

- Oui. Enfin, tu n'es pas très diplomate, mais l'info était intéressante.

- De l'herpès ? demande le flamant rose.

- T'occupe, répond Freya d'un geste de la main ne tenant pas le gobelet rouge. Les amis, voici ... c'est quoi ton nom déjà ?

- Lucy.

Elle me présente au flamant rose, dont le nom est Ted, et à l'autre pirate qui s'appelle Bethany.

- Pourquoi tu as un bouc empaillé ? je demande à Bethany.

C'est une jolie fille, sous son chapeau de pirate et sa fausse barbe. Elle a des cheveux blonds bouclés et en bataille, et des yeux bleus.

- C'est Nigel, m'annonce Ted. Elle l'amène à chaque fête costumée. C'est son truc.

- OK, dis-je, hésitante sur la réponse à apporter.

- Je dois remplir mon verre ! déclare Bethany avant d'attraper Ted par la main et de le tirer vers le fût de bière.

- Alors, qu'est-ce que tu fais là ? me demande Freya une fois ses amis partis. Ça ne ressemble pas trop à ton type de soirée.

- Ça ne l'est pas, dis-je en regardant pendant quelques secondes mes pieds, avant de lever les yeux vers Freya. Je suis ici parce qu'on m'a congédié de la clinique.

- Oh non, grogne-t-elle en mettant une main sur mon bras. Tu es ici pour te venger c'est ça ? Tu vas me suivre partout, t'infiltrer dans ma vie, et me couper de tous mes amis jusqu'à ce que je craque ? Écoute, je suis désolée de m'être plaint de toi, mais j'étais

bouleversée à propos de Cameron, je n'étais pas moi-même.

- Me venger ? Non, je lui assure en secouant la tête, pas bien sûre d'avoir suivi le fil de ses pensées. Et je ne saurais même pas comment infiltrer ta vie. Je suis ici pour apprendre plus des comportements sociaux et des émotions des gens pour pouvoir continuer à travailler sur la bourse qui m'a été accordée le semestre dernier. Ce n'est pas de ta faute. D'autres facteurs ont conduit à mon renvoi.

- Ouf, je suis soulagée.

Elle prend une autre gorgée.

- Tu étudies quel genre d'émotions ?

Je ne réponds pas tout de suite, le temps de réfléchir à ce que je vais dire.

- Essentiellement le désir, l'attrance, le sexe et les parties de jambes en l'air. Mon but est d'étudier mes pairs afin de découvrir la motivation menant à ces comportements, et afin d'être capable de mieux les comprendre d'un niveau personnel.

- OK, je vois.

Elle pointe le doigt vers moi :

- Premièrement, arrête de parler des gens comme tes « pairs ». Deuxièmement, il n'y a qu'une seule façon de comprendre l'attirance, il faut la ressentir soi-même. Il faut que tu trouves quelqu'un de physiquement attirant pour toi. Ensuite, il faut aller leur parler. S'ils sont sympas, l'attirance augmente. Si ce sont des cons ... et bien, dit-elle en haussant les épaules. Des fois, l'attirance augmente encore, mais espérons que non.

Je secoue la tête.

- Ça n'a pas de sens.

- Ouais, et ben l'amour, c'est de la merde.

Elle boit une longue gorgée de son gobelet.

Ted et Bethany reviennent, avec chacun deux gobelets rouges dans les mains.

- Je te le redis, Ted soutient à Bethany avec force gestes des mains, renversant au passage de la bière sur le béton du patio, si tu réchauffes de la nourriture que tu n'avais pas mangé, tu ne peux pas dire que tu manges des restes.

- Bien sûr que si !

- Bien sûr que non !

- Mon dieu, me dit Freya. Je m'excuse à l'avance de leur comportement.

- Qu'est-ce que t'en penses ? me demande Ted.

Je regarde Ted, puis Bethany, puis Freya, puis de nouveau Ted.

- A propos de quoi exactement ?

- Si tu achètes un repas, mais que tu ne le manges pas, m'explique Ted en appuyant bien sur les derniers mots. Et qu'ensuite tu le manges en entier le lendemain ... est-ce que tu as mangé des restes ?

Je réfléchis à la question.

- Et bien, le terme « restes » implique qu'ils faisaient avant partie d'un tout plus large, le reliquat en soi. Donc dans la situation que tu as décrite, je ne considérerai pas qu'il s'agit de restes.

- Tu vois ! L'intello est d'accord avec moi.

- Cependant, j'ajoute, ce serait de la nourriture de la veille, réchauffée deux fois.

- Oui !

Bethany donne une de ses bières à Freya, et frappe Ted à la tête avec son bouc empaillé.

- Espèce de crétin.

- Ta gueule.
- Réponse très diplomatique, approuve Freya en levant un gobelet dans ma direction.
- Merci ? je réponds avec hésitation.
- Je t'aime bien, me dit Ted.
- OK.
- Hey les gars, Lucy a besoin d'aide sur un truc, intervient Freya.
- Ah ouais ? demande Bethany.
- Elle fait des sortes de recherches et il faut qu'elle prenne des leçons de sexe et trucs comme ça.
- C'est une version vraiment abrégée, je réplique.
- Il faut que tu perdes ta virginité ? me demande Ted, sa tête de flamant rose s'agitant d'avant en arrière à chaque mot. Parce que t'as vraiment pas envie de faire ça ici.
- Non, ce n'est pas ça, j'explique. J'étudie les interactions. Je ne suis pas bien sûre de ce que je dois faire, mais j'imagine que ça m'aiderait de ressentir une attirance pour quelqu'un, quelqu'un qui, je l'espère, ressentirait la même chose.

- Ma chérie, ce qu'il te faut, c'est un homme, m'annonce Ted en plaçant une main couverte de plumes roses sur mon bras. Un homme hétéro, clarifie-t-il, en retirant sa main avec précaution.

- C'est plus ou moins ça, dis-je.

- Tu penses à quelqu'un en particulier, me demande Bethany.

- Pas vraiment.

- Est-ce que tu *connais* des garçons ? me demande Freya.

- Ça dépend. Tu utilises le mot « connaître » dans le sens où je suis consciente qu'ils existent grâce à mes observations, ou dans le sens où j'ai l'expérience d'une relation avec eux grâce au temps passé ensemble ?

- Le deuxième truc, répond Freya.

- Alors, non.

- T'es baisée, intervient Bethany.

- Mais non ! s'exclame Ted en donnant une petite claque sur les fesses de Bethany. Et c'est un peu le problème, ajoute-t-il en rigolant, pendant que Bethany imite un roulement de tambour.

Ils rigolent et Bethany se tourne vers moi :

- Qu'en est-il de ta première définition ? Y a-t-il des garçons dont tu es « consciente grâce à tes observations » et qui pourraient correspondre ?

Elle utilise ses doigts pour mimer des guillemets.

- Peut-être bien.

- Qui ? demande Freya.

- Allez dis ! m'encourage Ted.

J'attends une seconde, et regarde leurs visages impatients avant de répondre.

- Jensen. Je ne connais pas son nom de famille. Il est possible qu'il soit homosexuel.

Ted pousse un cri aigu.

- Putain c'est pas vrai ! Ça doit être Jensen Walker, je ne connais pas d'autres Jensen qui étudient ici et ma chérie, j'aimerais bien qu'il soit de la jaquette, mais ce gars-là est aussi hétéro que Bill Clinton, si tu vois ce que je veux dire.

Il me donne un léger coup de coude dans les côtes.

Je ne suis pas vraiment sûre de comprendre ce qu'il veut me dire. Ils parlent

tellement vite et posent tellement de questions, je n'ai pas le temps de tout enregistrer.

- Comment tu le connais ? me demande Freya.

- C'est mon voisin.

Cri de surprise général.

- Tu déconnes ! s'exclame Bethany.

- Si c'était le cas, est-ce que ce serait marrant ?

Ted se met à glousser. Bethany le fait taire.

- Pourquoi tu penses qu'il est gay ? me demande-t-elle.

Je lui explique ce que j'ai pu observer l'autre jour en rentrant chez moi, et comment l'inconnu hurlait à sa porte. Je ne répète pas ce que j'ai pu entendre à la clinique, parce qu'il ne me semble pas éthique de discuter de quelque chose qui est de l'ordre de sa vie privée.

- Mec, c'est sûr, c'était Liam, affirme Freya en donnant un léger coup de coude à Ted, lui occasionnant de renverser encore plus de bière sur le sol en béton du patio. Il a vraiment dit qu'il l'aimait ? me demande-t-elle.

Je regarde leurs visages captivés, une expression qu'ils ont adopté à la minute où j'ai commencé à raconter mon histoire.

- Est-ce que tu sais de qui et à propos de quoi il parlait ? je lui demande.

Comment est-ce possible ?

Ted boit d'un coup le restant d'un de ses gobelets et le balance par-dessus son épaule. Au loin, une voix de fille crie « Hey ! » mais il l'ignore complètement.

- Alors, l'histoire, c'est que Jensen et Chloé étaient en couple depuis, genre la maternelle, et pendant l'été, elle l'a trompé avec son meilleur ami ! Ils ont couché ensemble dans le jacuzzi de la fraternité Sigma Alpha Epsilon.

Il sourit et hoche la tête d'un air entendu.

- Ensuite, continue Freya, Jensen et Liam se sont battus devant le bâtiment Lombardi. J'ai carrément tout vu.

- Comment vous savez tout ça ?

- Tout le campus est au courant, explique Freya en haussant les épaules. Et Jensen est en prépa de droit, comme moi, donc j'entends les rumeurs.

- Les rumeurs sont à 80 % fausses, fais-je remarquer.

- Peu importe, le génie, dit Freya en levant les yeux au ciel. L'important, c'est que Jensen est célibataire, et on dit que beaucoup de femmes ont fait la queue de chez lui jusqu'à l'université et qu'elles ont réchauffé son lit depuis que Chloé est partie. Ils l'appellent le Casanova du droit. Je pense que tu n'auras aucun problème à ce qu'il t'aide, si tu vois ce que je veux dire.

Elle fait un clin d'œil et donne un coup de coude à Bethany.

Je fronce les sourcils. Mon intérêt décroît depuis que je sais qu'il couche à droite à gauche.

- Je ne sais pas. S'il est actif sexuellement, c'est peut-être une mauvaise idée.

Freya plisse le nez en me regardant.

- C'est à cause de ton truc sur l'herpès ?

- Possible, je concède.

- Tu veux retrouver ton boulot, non ? me demande Freya.

- Et bien, oui, mais ...

- Pas de mais. Il faut que tu vives un peu !
Ça ne va pas te tuer si tu t'amuses un peu,
soutient Freya.

Je réfléchis à mes options avant
d'admettre :

- Je peux peut-être lui demander de me
parler de ses expériences, avoir un rapport de
première main sur ce que ça fait de vivre une
rupture et pourquoi cette rupture l'a poussé à
avoir des relations avec de multiples
partenaires. C'est peut-être parce qu'il se sent
maintenant émasculé et manque de confiance
en sa masculinité.

Ted pousse un grognement.

- S'amuser, ça veut dire faire autre chose
que d'interviewer des queutards. Il faut que tu
t'émancipes un peu toi aussi, ma chérie.
Regardes-toi, tu ressembles à une vieille fille
avec ses chats alors que tu n'as que seize ans.

- J'ai vingt ans, je corrige.

- Peu importe

- J'en sais rien, je réponds, même si leurs
suggestions font écho à mes propres pensées.
Mais je vais y réfléchir.

- Tu nous laisseras te relooker ? demande Ted, tout excité.

- Non.

- Fais chier.

- Pourquoi faut-il toujours que tu sois le parfait gay stéréotypé ? grogne Bethany.

Ted manque de s'étouffer.

- Je ne le suis pas !

- Si !

- J'aime le football américain, rétorque-t-il en plaçant ses mains sur ses hanches. Ça ne rentre pas dans tes stéréotypes, espèce de garce.

- C'est vrai, me fait remarquer Freya. Et il est fan des Raiders^[1], t'y crois toi ?

Je ne comprends rien à ce qu'elle me dit et la conversation embraye sur une dispute entre Ted et Bethany pour décider de qui est la plus grosse garce, lui ou elle.

Je crois que j'ai atteint ma limite en terme d'interactions sociales pour aujourd'hui.

- Il faut que j'y aille maintenant, dis-je en me retournant pour m'en aller.

- Attends ! crie Freya en posant sa main sur mon bras. Qu'est-ce que tu vas faire ?

- J'irai frapper à la porte de Jensen demain et je lui demanderai s'il veut m'assister.

Que pourrais-je faire d'autre ?

Son expression est horrifiée.

- Tu ne peux pas lui demander ça comme ça !

- Pourquoi pas ?

- Ben pour commencer, est-ce que tu lui as déjà adressé la parole ?

Je réfléchis à ces six derniers mois, durant lesquels il a habité dans le duplex. Je ne l'ai vu que trois, quatre fois durant ces six mois, sans compter hier, et j'ai en général évité tout type d'interaction.

- Une fois, l'autre jour, j'admets.

- Avant de commencer ton interrogatoire, parle-lui un peu, apprend à le connaître, et ensuite, demande-lui de l'aide.

-OK.

C'est plutôt censé. Les questions que je vais lui poser sont plutôt personnelles, et ce serait bien qu'il soit le plus détendu possible

afin que je ne minimise pas l'importance de ses réponses.

- Merci.

Je me retourne et m'éloigne, mais je peux quand même entendre Ted dire :

- Elle est trop bizarre. Je crois que je l'aime bien.

Chapitre Cinq

Les esprits éétriqués s'intéressent à l'extraordinaire, les grands esprits à l'ordinaire.

- Blaise Pascal

Le téléphone sonne quatre fois avant qu'on y réponde.

- Allô ?

Sa voix est faible. Est-ce que j'ai composé un mauvais numéro ?

- Freya ? je demande.

- Oui ? Vous êtes un démarcheur ? Parce que je suis sur la paille, croasse-t-elle.

- Non, c'est Lucy. On a discuté hier. Et on a aussi discuté mercredi dernier à approximativement 13h35 à la clinique.

- Oui, bien sûr, je m'en souviens. Comment ça va Luce ?

- J'aurais besoin de tes conseils, si ça te convient.

- Euh, oui bien sûr.

J'entends un bruit de linge froissé, comme si elle venait de s'asseoir dans son lit.

- Attends, comment tu as eu ce numéro ?

- Grâce à ton dossier à la clinique.

- Oh.

Une pause.

- T'as été lire mon dossier ?

- C'était nécessaire avant ta session. J'ai une très bonne mémoire.

Une autre pause, et puis :

- OK, dis-moi tout.

- Tu m'as dit hier soir que je devais d'abord former une relation amicale avec Jensen avant de lui faire ma proposition. J'ai repensé à ton conseil, et je le trouve raisonnable. Quelle est la façon la plus rapide d'y arriver ?

- Hum. Tu pourrais faire un truc de voisin sympa, comme l'inviter à une soirée ?

Une soirée. Je grimace avant de répondre :

- On va dire que ce n'est pas une option. Quoi d'autre ?

- Voyons voir, dit-elle.

J'entends encore des froissements et du mouvement, puis :

- Tu pourrais lui demander du sucre ou un truc du genre. Les voisins font ça, non ?

- J'utiliserai le sucre pour faire quoi ?

- Ça n'a aucune importance. J'en sais rien moi, pour faire des cookies ?

J'y réfléchis.

- Je pourrais faire des cookies. Et une fois qu'ils sont faits, je pourrais lui en amener. C'est ce que font les voisins, non ?

- Oui, bien sûr.
- Et ça me permet d'aller le voir deux fois.
- Tout à fait, acquiesce-t-elle.
- Merci du temps que tu m'as accordé, lui dis-je avant de raccrocher.

J'ai toujours aimé faire la cuisine. C'est un peu comme une science. Il faut mixer des choses ensemble, dans un certain ordre et dans une certaine proportion afin d'obtenir le final désiré.

J'ai tout le sucre qu'il me faut, et bien que je n'aime pas mentir, ce n'est qu'un petit mensonge innocent me permettant d'atteindre mon but. Je ne me suis jamais vue comme une personne machiavélique, mais j'en suis réduite à tout essayer. Vers quinze heures, je me dirige chez mon voisin et frappe à la porte.

Pas de réponse. Je suis presque sûre qu'il est là parce que je peux voir sa voiture, et je l'ai entendu entrer chez lui il y a une heure environ.

Je frappe encore, un peu plus fort, et la porte s'ouvre brusquement.

- Bonjour, lui dis-je.

C'est la première fois que nous nous retrouvons face à face, au lieu de nous croiser. Il se porte mieux que la dernière fois que je l'ai vu. Les cercles gris sous ses yeux ont disparu et il a le teint légèrement rouge, comme s'il venait d'effectuer un effort physique. Il porte un tee-shirt marron clair avec des traces plus foncées, comme s'il s'était essuyé les mains dessus. Le bout de ses doigts est teinté d'une sorte de substance noire. Si sa voiture n'était pas garée, étincelante, dans l'allée, j'aurais pensé qu'il était en train de bricoler dessus.

Regarder son tee-shirt me fait remarquer d'autres choses. Par exemple, je n'avais jamais vu que ses épaules étaient si larges. Les gens diraient qu'il est attirant. Bien qu'il ait les cheveux bruns et les yeux marrons et que cette description peut sembler terne et quelconque, ses traits sont agréables. Il s'est sûrement rasé récemment. Sa barbe de trois jours a disparu, laissant apparaître un nez

aristocratique et une mâchoire carrée. Son visage est symétrique. Les humains trouvent les traits symétriques attirants car ils sont le signe d'une qualité génétique supérieure et d'une stabilité de développement.

Il ne sourit pas. Il a l'air renfermé, mais c'est un air qui lui va bien.

- Je peux vous aider ? demande-t-il, et je réalise que j'étais en train de l'étudier en silence depuis un certain moment.

- Est-ce que vous avez du sucre ? je demande.

- Non, dit-il avant de refermer la porte. Il sort péniblement un « désolé », avant qu'elle ne se ferme doucement devant moi.

Et bien. Ça ne s'est pas vraiment passé comme prévu.

Je me creuse les méninges tout le reste de la soirée afin d'essayer de trouver un moyen d'aborder Jensen, mais sans succès. Ne pas savoir quoi faire est une sensation qui m'est étrangère mais, en l'occurrence, je suis

complètement dépassée par les événements. Je ne sais absolument pas comment me faire des amis. Je n'ai pas de vie sociale. Les seules personnes avec lesquelles j'entretiens une relation, sans compter ma famille, sont les autres étudiants à qui je donne des cours ou vais en cours avec. Et même dans ces cas-là, ce sont plus des relations de travail.

Pour la première fois de ma vie, je me remets en question. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi, et qui rend tout ceci tellement difficile ?

Le lendemain matin, je décide de rappeler Freya. Elle aura peut-être une autre idée.

- Allô ?

- Freya ?

- Lucy. Pourquoi tu appelles toujours au lever du soleil ?

Je jette un œil vers l'horloge au-dessus de la cuisinière.

- Il est sept heures et demie. Tu n'as pas cours à huit heures ?

- Et merde !

Clic.

- Allô ?

Deux heures plus tard, je retrouve Freya.

Je suis appuyée contre le mur en face de la salle lorsque le cours se termine. Elle sort, en pleine conversation avec un autre étudiant. Quand elle m'aperçoit, elle s'excuse auprès de son ami et se dirige vers moi.

Elle me fait signe, tout en replaçant son sac sur son dos.

- Si je ne savais déjà pas à quel point tu es bizarre, tout ça me ficherait carrément les jetons.

- J'ai besoin de ton aide, je réponds.

Elle fait la moue et m'observe un moment.

- J'ai loupé le petit-déj' et j'ai super faim. Je t'aiderais si tu m'achètes à manger.

- OK.

Nous nous déplaçons en silence vers la cafétéria, principalement parce que Freya marche tellement vite que je ne peux que la suivre en haletant. De plus, il y a toujours beaucoup de monde le matin, et il nous faut zigzaguer entre les étudiants qui vont en cours pour accéder à la cafétéria.

Elle commande une pile de pancakes avec des œufs et une saucisse et choisit quelques

boîtes de céréales en portion individuelle tout en se dirigeant vers la caisse.

- Tu vas manger tout ça maintenant ? je lui demande, tout en passant ma carte bancaire.

- Non, me répond-elle, tout en croquant une pomme. J'en garde pour plus tard. Les étudiants affamés et tout ces trucs-là tu vois.

Nous nous asseyons sur une banquette, et je lui explique ce qu'il s'est passé hier quand j'ai frappé à la porte de Jensen, pendant qu'elle enfourne la nourriture dans sa bouche.

- Tu es sûre de vouloir continuer ? T'es une jolie fille hein, mais on parle de Jensen Walker là. Il est comme un magnifique thon rouge, dans une mer de thons en boîte. Tes chances de l'attraper dans tes filets sont proches de zéro. Je suis sûre qu'on peut te trouver un autre garçon à harceler.

J'hésite une seconde avant de répondre, car je ne suis pas sûre de bien comprendre ses métaphores :

- Je suis sûre. Je ne vais pas lui faire le genre de proposition auquel tu penses. Je vais lui poser des questions. Il est le candidat parfait pour m'aider dans mon éducation

émotionnelle à cause du conflit qu'il vit. Et en plus, je crois qu'il m'attire.

Sans parler que d'habitude, jamais personne ne m'attire. Mais hier, quand je le regardais, ça et l'aura de mystère qui l'entoure ...

- Tu *crois* que tu es attirée par lui ? Tu *crois* ? Oh ma chérie.

Elle essuie un peu de sirop de sa bouche avec une serviette en papier et la jette sur la table, me fixant avec une intensité qui serait effrayante si elle ne faisait pas à peine un mètre cinquante et si sa voix était moins haut perchée.

- Ce mec est un dieu. Les poteaux électriques le trouvent attirant. Les chiens sautent des clôtures de deux mètres pour se frotter contre sa jambe quand il passe. Il faudrait que tu sois morte ou aveugle pour ne pas le trouver attirant.

Je ne suis pas sûre d'être d'accord avec ce qu'elle affirme. Est-ce ce que pense la plupart des gens de Jensen ? J'ai pu noter que ses traits sont symétriques et qu'il est attirant, mais si j'avais su que la population féminine

le tenait en si haute estime, j'aurais peut-être cherché ailleurs. Je ne comprends probablement pas toutes les conventions sociales mais je sais reconnaître quand une personne est trop bien pour moi, pour ainsi dire.

- Je fais quoi maintenant ? je lui demande.

Elle finit sa dernière bouchée de pancake, sort du fil dentaire de son sac et commence à se nettoyer les dents.

- Alors, voyons voir.

Après quelques secondes, elle jette son fil dentaire dans son assiette.

- Tu pourrais t'enfermer à l'extérieur de ton appartement et utiliser son téléphone pour appeler un serrurier ?

- Je ne sais pas, je réponds. Je ne veux pas lui donner une seconde fois l'occasion de me dire non. Ou imagine qu'il ne réponde pas à la porte ?

Elle fourre les paquets de céréales dans son sac, ainsi que quelques emballages de sirop et des fourchettes en plastique qu'elle s'est procurée au comptoir.

- Bon, c'est toi le cerveau ici, qu'est-ce que tu suggères ?

- Je pense que je devrais juste frapper à sa porte et lui dire ce que je veux.

- Non ! Pas encore ça ! répond-elle, horrifiée.

- Pourquoi pas ?

- Parce que c'est complètement fou.

Elle finit de remplir son sac et le pose brutalement sur la banquette pour souligner sa phrase.

- Et il ne te connaît pas. Il va penser que t'es tordue et c'est sûr qu'il dira non.

J'y réfléchis. Elle a sûrement raison. Je devrais probablement l'écouter, vu qu'elle a des amis et sait sûrement de quoi elle parle, tout du moins comparé à moi.

Une autre pensée me vient soudain, grâce à sa suggestion.

- Et si lui était enfermé à l'extérieur de son appartement et qu'il devait venir à moi ?

Elle hausse un sourcil dans ma direction.

- Comment diable vas-tu réussir à faire ça ?

- Je ne sais pas. Pas encore.

Elle rit.

- Ma chérie, tu as des couilles de la taille de Cleveland.

- Et, c'est bien ?

- Ça déchire, me répond-elle chaudement.

Je ne suis toujours pas sûre que c'est un compliment, mais je hoche la tête et souris. Mon esprit est déjà en train d'inventer plusieurs scénarios afin de mettre en marche mon plan d'action.

Chapitre Six

Posez une question impertinente, et vous êtes sur la bonne voie pour obtenir une réponse pertinente.

- Jacob Bronowski

Je passe presque une semaine à observer, espionner à travers le judas, tendre l'oreille aux allées et venues de sa voiture et poser des questions discrètes dans les différents endroits du campus que Jensen fréquente. Mes efforts sont récompensés car j'apprends plusieurs choses importantes sur Jensen Walker.

Pour commencer, il n'y a pas une horde de femmes qui fait des va-et-vient chez lui comme on a pu me le faire croire.

Il y a une femme, une grande blonde, qui va chez lui de temps en temps, reste quelques heures, puis s'en va. Je suppose qu'elle pourrait être sa copine, mais il ne part jamais avec elle, donc il est probable qu'ils ne soient pas exclusifs. Le surveiller m'apaise. L'idée de n'être qu'une fille parmi tant d'autres n'est pas séduisante. Peut-être que les rumeurs de Freya sont fausses (ce que je trouve probable) ou peut-être qu'il a eu une phase d'indépendance sexuelle, mais est maintenant passé à autre chose. Cette théorie est bien plus plaisante.

Il sort de son duplex pour aller en cours, et j'ai réussi à obtenir son emploi du temps de

la secrétaire administrative de l'université, mais à part ça, il est généralement chez lui, et généralement seul. C'est intéressant. Il a emménagé dans le duplex au semestre dernier et je crois me rappeler qu'il invitait souvent des gens (pas assez pour me déranger plus que ça), mais il avait une vie sociale active. Il est parti pendant les mois d'été, mais depuis que ce semestre a commencé, je ne me rappelle pas avoir vu qui que ce soit chez lui, à part l'invitée de la semaine dernière.

Je sais qu'il a des amis. D'ailleurs, quand je l'ai suivi sur le campus, j'ai remarqué qu'environ une personne sur trois lui parle ou le salue quand il passe. En dépit de tout ça, son calendrier social semble aussi clairsemé que le mien.

L'information la plus importante que j'ai découverte lors de ma semaine de surveillance, c'est que tous les dimanches matins, il va se chercher un café au stand qui ouvre devant la bibliothèque à sept heures. Encore plus important : il ne ferme pas sa porte à clef. Je ne comprends pas trop pourquoi il fait ça. Ça ne me semble pas

logique de risquer de se faire voler ses affaires, même pendant un court laps de temps. Si j'avais des gènes criminels, ce serait l'occasion rêvée de me faufiler chez lui et de voler un objet de valeur.

La seule variable que je ne peux prédire, c'est s'il va emporter son téléphone avec lui ou non. Regarder par ma fenêtre ou à travers le judas n'est pas suffisant : je ne peux pas être certaine qu'il mette ou non son portable dans sa poche en partant. S'il le prend, il pourra l'utiliser pour appeler un serrurier une fois enfermé dehors.

Mais il n'y a qu'une seule façon d'en être sûre.

Le dimanche matin, je règle mon réveil à six heures et demie. Comme la semaine passée, il part de chez lui à six heures quarante-cinq précises. Dès qu'il a tourné à l'angle de notre petite allée, je sors en trombe de mon appartement, ouvre sa porte, passe ma main à l'intérieur, tourne le verrou et referme la porte. Je vérifie bien que la porte est fermée et ne peut être ouverte de l'extérieur, avant de rentrer en courant chez moi.

Puis j'attends.

Selon mes calculs, que j'ai effectué en faisant le trajet par moi-même, il faut six minutes et dix-sept secondes pour aller du duplex jusqu'à la bibliothèque. En moyenne, les employés du stand de café mettent deux minutes et trente-quatre secondes pour faire le café et encaisser les achats. Cela signifie que j'ai au moins quatorze minutes et cinquante-et-une secondes à faire les cent pas. Plus longtemps s'il marche tranquillement ou s'il y a la queue au stand.

Ça lui prend quinze minutes et quarante-deux secondes pour revenir et je l'observe à travers le judas alors qu'il essaye d'ouvrir sa porte et échoue.

- Qu'est-ce que ... ?

Il essaye encore une ou deux fois. Finalement, il pose son café sur la rambarde qui longe le porche et palpe ses poches.

J'entends presque son profond soupir, vois ses épaules s'affaisser légèrement alors qu'il passe ses mains dans ses cheveux avec agitation.

Puis il se retourne et se dirige vers ma porte.

Tout à coup nerveuse (du moins, j'imagine que c'est comme ça qu'on appelle l'émotion qui me parcourt, c'est le seul mot qui me vient à l'esprit pour décrire mon rythme cardiaque brusquement accéléré et mes mains moites), je m'éloigne rapidement dans le couloir, loin de la porte alors qu'il approche, comme s'il pouvait deviner ma présence de l'autre côté. Pourquoi suis-je si paniquée ? Personne ne pleure. Ma vie n'est pas en danger. Cette émotion est irrationnelle et déroutante.

Il frappe un coup rapide. J'essaye de prendre mon temps, et de me dire que j'étais à l'arrière de l'appartement, et que je me dirige maintenant vers la porte.

J'ouvre doucement.

- Hey.

Ses mains sont dans ses poches de jean sous un pull épais et il se balance légèrement sur ses talons.

- Il semblerait que je me sois enfermé à l'extérieur. Je peux utiliser ton téléphone ?

Ses mots sortent en petits nuages blancs dans l'air froid matinal.

- Juste ... une seconde, lui répond-je, le doigt en l'air.

Puis, je lui ferme la porte au nez.

Qu'est-ce que je fais ? Je suis supposée l'inviter à entrer, venir à sa rescousse, faire la conversation, avoir l'air sympa. Mais c'est juste que ... je ne peux pas. Je déteste mentir. Ça ne me ressemble pas, et Freya a peut-être raison, mais je ne peux pas faire ça. Pas comme ça.

Je file dans la salle de bains et attrape une épingle à cheveux. Quand je retourne à la porte d'entrée, Jensen est appuyé contre la rambarde, son café dans les mains, et regarde l'allée.

Je me racle la gorge et il se tourne vers moi.

Je lui montre l'épingle à cheveux.

- Je vais juste ... euh...

C'est ridicule. Je n'ai jamais de mal à m'exprimer.

Plutôt que d'essayer de faire des phrases hachées, je vais à sa porte, m'agenouille

devant et insère l'épingle dans la serrure. Il ne me faut que quelques secondes pour faire tourner les goupillons, et ouvrir la porte.

- Et voilà, lui dis-je en me reculant.

- Whoah.

Il a l'air surpris.

- Merci. Comment t'as fait ça ?

- C'est plutôt simple si tu connais les mécanismes de base.

- Très bien.

J'essaye de déchiffrer le regard qu'il me lance, mais je ne suis pas très douée pour traduire les expressions faciales. Je crois que c'est un mélange de confusion et de malaise.

- Heureusement que tu n'avais pas mis le verrou, lui dis-je. C'est plus difficile à ouvrir.

- OK.

Il me sourit à moitié, d'un air forcé.

- Merci encore.

Il passe devant moi, et s'apprête à rentrer.

- Attends !

Nous y sommes. C'est la seule opportunité que j'aurais et j'ai bien l'intention de la saisir. Je vais le faire à ma façon.

- Ouais ?

- Je peux te poser une question ?

- Euh, oui.

- Ça ne prendra que quelques minutes. Tu as quelques minutes là ?

- Je ... crois.

La réticence dans sa voix est presque palpable.

Je m'avance, mais il s'avance vers moi au même instant et ferme la porte de son appartement derrière lui, nous rapprochant trop près l'un de l'autre. Je recule.

- On peut aller parler chez toi ? Chez moi c'est un peu ... sale, dit-il.

- OK, je réponds et je l'emmène de mon côté du bâtiment.

Une fois à l'intérieur, je le conduis dans le petit salon et lui fais signe de s'asseoir sur le canapé.

Il s'assoit et je fais les cent pas devant lui, essayant de rassembler mes pensées.

Je m'arrête et lui fais face.

- Tu vois, je suis une scientifique.

Je recommence à faire les cent pas. Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens toujours nerveuse, et être en mouvement me calme.

- OK.

Maintenant, il a l'air confus, mais j'imagine que c'est mieux que réticent.

- J'ai un doctorat en microbiologie, axé sur l'immunologie et les pathogènes.

- Whoah. Vraiment ?

Il a l'air intéressé. Ça fait souvent cet effet aux gens, c'est pourquoi je ne partage pas souvent cette information. Je ne veux pas que les gens s'intéressent à moi.

- Oui. Je suis inscrite dans cette université depuis que j'ai treize ans, et j'ai eu mon diplôme de doctorant l'année dernière.

- C'est ... oh mais j'ai entendu parler de toi. Je m'arrête encore et lui fais face.

- Vraiment ?

- Oui, mon père est professeur ici.

Je m'assoie sur la petite table basse en face de lui.

- Professeur Walker, je dis, ce nom s'affichant dans mon esprit et appelant avec lui l'image de l'homme en question. C'est un fantastique avocat, je rajoute.

Je n'ai jamais suivi aucun de ses cours, et nous ne nous sommes jamais officiellement

rencontrés, mais c'est un contributeur généreux dans plusieurs départements. Il donne des cours au département de droit et il possède un prestigieux cabinet en ville.

- Ce n'est pas la raison pour laquelle j'aimerais te parler. En fait, j'ai obtenu une bourse au semestre dernier afin d'étudier les pathogènes émotionnels. L'idée, c'est que les émotions sont transmissibles, comme un virus ou un rhume. Le problème, c'est que je ne comprends pas vraiment les émotions.

- Ah bon ?

- Non.

Je secoue la tête.

- Du coup, je suis censée tester une théorie, et je n'ai aucune idée de par où commencer. Je ne suis pas très douée avec les gens.

Je me lève de nouveau, et marche nerveusement.

- Je n'ai jamais été douée avec les gens. Je n'ai jamais été douée avec les émotions en général, lui dis-je. Et du coup, il faut que j'apprenne.

- OK, répond-il encore, un peu plus incertain cette fois.

- Mon ... amie ...

Je me dis rapidement qu'il me semble que c'est ce qu'elle est maintenant, tout en me remettant à marcher.

- Mon amie Freya, tu vois, m'a dit que tu avais couché avec la moitié du campus. La moitié féminine.

- Pardon ?

Oh non, il n'a pas l'air content. Je n'aurais peut-être pas dû lui dire cette partie-là.

- Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire que je ne pourrais pas continuer ces études à moins que je n'en apprenne plus sur les gens et les relations qui les unissent.

Il me fixe toujours, la bouche légèrement entrouverte avec une expression indéchiffrable sur le visage. Bon. Je n'ai plus rien à perdre maintenant.

- Vois-tu, après avoir conduit des recherches statistiques, j'ai découvert que l'émotion la plus importante pour les gens en général avait un rapport avec leurs relations

sociales. Le sexe, l'amour, le désir, tout ça, et je n'ai que très peu de connaissances sur ces choses. Mais si c'est ce dont la plupart des gens font l'expérience, alors c'est ce qu'il faut que j'étudie.

Il se lève.

- Écoute, je ne sais pas ce que t'a dit ton amie, mais je ne suis pas une sorte de gigolo.

Il se tourne vers la porte.

Oh non. C'est pas bon. Pourquoi est-ce que j'ai dit ça ? Pourquoi est-ce que j'ai tant de mal à lui expliquer ? C'était plutôt facile avec Freya.

Je me place devant lui avant qu'il puisse atteindre la porte.

- Attends, non. Ce n'est pas ce que je demande. Je n'ai pas l'intention de te payer pour que tu couches avec moi.

Au moins cette partie-ci est vraie.

- Je veux comprendre les émotions humaines, ce qui inclut l'attrance physique. Je veux que tu m'apprennes tout ce que tu sais sur le sujet. Tu n'as pas besoin de faire autre chose que de parler. Je t'assures que tout ce

que tu me diras restera strictement confidentiel.

Pendant une seconde, il me fixe, les yeux froids, la mâchoire serrée, et j'ai l'impression qu'il va se mettre à crier, ou qu'il va partir, mais il se met à rire. Il rejette la tête en arrière et rit si fort que j'ai peur qu'il se mette à pleurer ou qu'il se froisse un muscle.

Il a de belles dents, je pense distraitement pendant qu'il rigole. Je n'avais pas réalisé à quel point il paraissait triste et sérieux les fois précédentes jusqu'à ce que j'aperçoive ce rare moment de bonheur. Il est encore plus attirant comme ça.

Je suis toujours plantée là, à le regarder jusqu'à ce qu'il se calme enfin.

- T'es sérieuse ? me demande-t-il.

Je ne peux plus parler. Si j'ouvre la bouche, j'ai peur d'encore dire quelque chose que je n'avais pas prévu. Je hoche la tête et regarde mes pieds.

Je ne vois pas son visage lorsqu'il me dit :

- Je suis désolé, c'est juste ... C'est la chose la plus bizarre qu'on m'ait jamais demandé. Je ne peux pas faire ça.

Cette fois, alors qu'il me contourne pour accéder à la porte, je le laisse passer.

Chapitre Sept

**La froide objectivité est
une passion en elle-même,
pour la réalité et la vérité.**

- Abraham Maslow

Après mon interaction avec Jensen, je ressens un tas d'émotions inhabituelles. J'essaye de les identifier de manière logique et scientifique. Honte. Regret. Gêne. Peut-être un petit peu des trois. J'ai une intense et inexplicable envie de mettre un frein à toutes mes tentatives d'expérimentation, mais ça mettrait en échec toute mon entreprise.

Il me faut une nuit entière pour retrouver mon impartialité et décompresser, et le lendemain, je suis prête pour le plan B.

Bien que mon projet d'acquérir une expérience romantique semble au mieux mal parti, au pire complètement fichu, je peux toujours examiner d'autres types de relations sociales. L'amitié par exemple. Ceci étant dit, j'appelle Freya.

- Bonjour Lucy, répond-elle. Tu es la seule personne que je connais qui m'appelle avant huit heures du matin. Tu ne dors jamais ?

- Si, je lui assure.

Il y a un moment de silence, et j'imagine qu'elle va en cours car il me semble qu'elle est dehors. J'entends un léger grésillement quand la brise souffle dans le téléphone.

- Tout va bien ? Je t'ai appelée la semaine dernière et tu ne m'as jamais rappelée, me dit-elle.

- Oui merci, j'ai été occupée. Est-ce que tu peux passer ce soir ?

- Hum, il va falloir que tu m'en dises plus Luce. Est-ce que je viens pour étudier ? Pour répondre à des questions inappropriées de ta part ? Pour épier Jensen avec des lunettes de vision nocturne et des caméras ?

- Non, je réponds rapidement. Mes projets concernant mon voisin sont mis sur pause pour un temps indéterminé. Cependant, j'aimerais discuter d'autres possibilités. De plus, j'aimerais poursuivre une relation purement platonique avec toi, et peut-être aussi Bethany et Ted afin de développer mes compétences sociales et comprendre les différentes relations sociales.

- Tu veux être ma petite amie Lucy ?

On dirait qu'elle sourit.

J'hésite. Est-ce qu'elle a compris l'usage du mot platonique ? Étant donné qu'elle est en prépa de droit dans une université plutôt prestigieuse, j'imagine que oui.

- Oui ?

- J'avais peur que tu ne me le demandes jamais.

Après lui avoir dicté mon adresse et s'être mises d'accord sur l'heure, je raccroche et me mets au travail.

Je ne sais pas ce qu'il est commun de faire lorsqu'on reçoit en petit comité, alors après quelques recherches sur Internet, je décide d'acheter à boire et à manger. Ça me paraît logique, car à chaque fois que mon frère Sam me rend visite, il va immédiatement piller mon frigo. En plus de ça, Freya a l'air d'avoir un appétit immodéré.

Après avoir fait les courses et nettoyé un peu, je sors les poubelles et tombe sur Jensen en train de monter les escaliers.

Je lui offre mon sourire le plus large possible, dans l'intention de lui montrer que je suis normale et d'effacer toute gêne qu'il pourrait y avoir suite à notre conversation d'hier. À ma vue, il s'arrête et regarde autour de lui. Je me demande s'il songe à s'enfuir. Peut-être cherche-t-il d'éventuels témoins au cas où je déciderais de lui sauter dessus. Mon

visage s'enflamme à cette idée. Cette sensation m'est étrangère. Suis-je en train de rougir ? Aucun miroir ne me permet de vérifier cette hypothèse. Je ne me rappelle pas avoir déjà rougi.

Je me souviens que la meilleure façon de combattre une angoisse est de lui faire face.

- Bonjour, lui dis-je.

- Salut, répond-il.

- Désolée pour hier.

Il se trouve en bas des escaliers, attendant que je passe. Je m'arrête sur la dernière marche, nos yeux quasiment à la même hauteur, de façon à l'empêcher de monter.

- Je ne voulais pas que tu te sentes mal à l'aise.

- Pas de soucis, vraiment.

Il se balance d'avant en arrière, et regarde encore autour de lui.

Je prends une grande inspiration.

- J'ai invité des amis à la maison ce soir. Si tu veux passer, tu es plus que bienvenu.

- Merci, c'est très gentil, mais j'ai déjà quelque chose de prévu.

Sous le soleil éclatant de midi, je me rends compte que bien que je pensais au premier abord que ses yeux étaient d'un brun terne, ils sont en fait verts très foncés. Dans un soudain éclair de compréhension, je réalise que je trouve ses yeux très beaux. En fait, je le trouve très beau. Il n'est pas seulement intrigant, il est aussi attirant. Comme c'est étrange. Je le connais à peine. Mais je suppose qu'une attraction purement physique est possible, voire fréquente. Pour la majorité, du moins. C'est une première pour moi. Si Freya dit vrai en m'affirmant que tout le monde le trouve attirant, je suis plutôt contente de savoir que, pour certaines choses, je suis comme tout le monde.

- OK, je réponds.

Laissant de côté mes révélations intérieures, je le contourne et me dirige vers le gros container vert au bout de la courte allée.

Je me retourne après avoir jeté le lourd sac poubelle. Il se tient toujours au bas des marches, à me regarder.

- Est-ce que ça va ? je lui demande.

Il sursaute, comme si je l'avais surpris.

- Ouais, tout va bien.

Puis il disparaît en haut des marches.

À six heures piles, Freya, Ted et Bethany frappent à la porte. J'ouvre et ils se précipitent à l'intérieur, dans un tourbillon de rires et de bruit. Leurs bras sont pleins : une bouteille de vin, un pack de douze bières, des enceintes portables Ipod, et une boîte orange cylindrique.

- Le Jenga à boire ! annonce Ted fièrement, en levant la boîte dans les airs, avant de la poser sur la table basse.

- Je ne bois pas, je réponds.

- Encore mieux, réplique Bethany avec un sourire en coin, ça en fera plus pour nous.

- Si tu retires un bloc « à boire », on te trouvera un autre gage à faire, ajoute Freya.

Elle entre dans la pièce et se dirige immédiatement vers la nourriture que j'ai posée sur le bar entre la cuisine et le salon.

- C'est-à-dire ? je lui demande.

Elle sourit, la bouche pleine de chips :

- Tu verras !

Une heure et deux parties de Jenga plus tard, je connais les différents types de blocs et leur emplacement. Le Jenga est un jeu dont le but est d'empiler des blocs rectangulaires en bois pour en faire une tour. Chaque personne doit à tour de rôle enlever un bloc de la tour et le placer en haut de celle-ci sans la faire tomber. Cependant, les blocs de ce jeu en particulier ont différentes instructions écrites dessus au marqueur de différentes couleurs. Certaines encouragent le joueur à boire, d'autres enjoignent la personne qui a sorti le bloc à embrasser la personne sur sa gauche, écrire quelque chose sur la personne sur sa droite, se délester d'un vêtement, et ainsi de suite.

Nous sommes assis autour de la table basse à jouer, à mâcher de la nourriture et à écouter de la musique rock que Ted à emmener lorsque la sonnette retentit.

- J'y vais ! crie Freya en courant vers la porte d'entrée.

Elle est la seule à avoir réussi à tirer son épingle du jeu jusqu'ici. Ted n'a plus de pantalon, mais a heureusement toujours son boxer, Bethany a un pénis géant dessiné sur la joue grâce à Ted, et j'ai une moustache en guidon et une barbe grâce à Freya.

Je ne m'occupe pas de savoir qui a sonné. Je suis trop occupée à essayer de comprendre le récent débat qui oppose Ted et Bethany. Ils essaient de savoir s'il est mieux d'avoir aimé et perdu un amour, que de ne pas avoir aimé du tout. J'ai bien peur que celui-ci soit de ma faute, car ils essaient depuis le début de la soirée de m'aider à trouver une nouvelle approche pour développer mon éducation émotionnelle.

- Mais si tu ne sais pas ce que tu rates, tu ne seras pas conscient que tu rates quelque chose. Le bonheur est dans l'ignorance ! affirme Ted.

- Alors pourquoi *tous ceux* qui ne sont jamais tombés amoureux sont *toujours* en train d'essayer de tomber amoureux. L'ignorance ne mène pas au bonheur,

l'ignorance mène au chagrin, rétorque Bethany.

- Tout le monde ? Tout le temps ? Vraiment ? Tu parles en hyperbole maintenant ? Plus de vin pour toi, ma fille !

Il va pour attraper sa bouteille mais elle pousse un cri perçant et frappe sa main pour l'en dissuader.

- Euh, Lucy ? m'appelle Freya de la porte.

Je me retourne vers elle, et réalise au même moment que j'ai tellement souri que mes joues me font mal. Une fois habituée à leurs plaisanteries qui n'en finissent jamais, j'ai pu commencer à comprendre à quel point leur comportement est drôle.

Freya se pousse et Jensen apparaît de l'autre côté de la porte. Mon sourire s'efface à mesure que mon anxiété augmente.

Je me lève et me dirige vers eux.

- Salut, dit-il alors que je m'approche. Quelqu'un s'est garé sur ma place de parking.

Je ne dis rien et regarde Freya, car je ne sais pas avec quelle voiture ils sont venus.

- Beth ! Bouge ton tas de boue ! crie-t-elle en direction du salon.

- Quoi ? demande Bethany.

- Ta voiture, débile, je t'avais dit que tu devrais la bouger.

Freya lance un sourire éclatant à Jensen.

- Tu veux jouer au Jenga avec nous ? lui demande-t-elle mielleusement.

- Il me semble que tu avais quelque chose de prévu ? je réponds avant lui.

- En effet. C'est tombé à l'eau, dit-il. Euh, ouais, j'aimerais bien me joindre à vous, si ça vous va ?

Il me regarde.

Mes yeux se tournent vers Freya. Elle se tient légèrement derrière la porte donc Jensen ne peut pas la voir alors qu'elle hoche vigoureusement la tête et articule silencieusement quelque chose que je suis incapable de comprendre.

Je regarde de nouveau Jensen.

- Oui bien sûr.

Bethany s'approche, les clefs de voiture dans la main.

Je l'arrête.

- Je vais bouger ta voiture. Tu as bu.

- T'es assez vieille pour conduire ? me demande-t-elle.

Je fronce les sourcils.

- Évidemment.

- Tiens.

Elle me passe les clefs et retourne en courant vers Ted qui reluque Jensen de haut en bas, imperturbable.

Je sors et Jensen me suit. Freya ferme la porte derrière nous et j'entends son cri hystérique à travers la mince porte d'entrée.

- Je suis désolée. Je ne savais pas qu'ils s'étaient garés là, dis-je en descendant les marches, Jensen sur mes talons.

- Pas de soucis.

- Comment ça se fait que tes projets soient tombés à l'eau ? je lui demande.

Nous sommes en bas des marches.

- Et bien ...

Il se balance à droite à gauche, et n'ose pas me regarder dans les yeux.

- Je suis désolée, lui dis-je quand je réalise que je le mets mal à l'aise, encore une fois. Je ne voulais pas être indiscrete. Tu n'as pas à me répondre.

- C'est pas grave. Je devais dîner avec mon père, mais il m'a posé un lapin.

Il hausse les épaules.

- Ce n'est pas la première fois.

- Oh.

Je ne sais pas trop comment répondre sans le mettre encore plus mal à l'aise, alors je m'en vais.

Je monte dans la Jeep de Bethany, sors de la place, recule dans l'allée et me gare dans la rue. Quand je reviens, Jensen sort de sa voiture.

On se retrouve au pied des marches. Il fait noir dehors, sauf de mon côté du duplex éclairé par une faible lueur venant de mon porche.

- Sympa le dessin, dit-il.

- Quoi ?

- Ta moustache.

Il pointe son propre nez du doigt.

- Ah oui. Je l'avais oubliée.

Je monte sur la première marche, mais il m'arrête en plaçant délicatement sa main sur mon avant-bras.

- Je voulais m'excuser, me dit-il.

Je me retourne et le regarde.

- Pour quelle raison ?

- Pour hier. Et pour tout à l'heure.

Il retire sa main, et la passe dans ses cheveux.

- Tu m'as surpris et je ne suis pas vraiment de bonne humeur ces derniers temps.

C'est à mon tour d'être surprise. De tous les sujets de conversations qu'il aurait pu aborder, c'est la dernière chose à laquelle je m'attendais.

- Tu n'as pas besoin de t'excuser. Je suis sûre que la façon dont je t'ai présenté ma proposition était tout à fait inappropriée, surtout que je ne te connais quasiment pas. Freya m'avait prévenue, mais je ne suis pas très douée pour obéir aux conventions sociales.

- J'ai vu ça, dit-il. Et ne t'inquiète pas. C'était aussi le meilleur fou rire que j'ai eu depuis longtemps. Peut-être même le meilleur que je n'ai jamais eu.

Je souris.

- Tant mieux.

- C'est réglé ? demande-t-il.

- Oui, j'acquiesce.

Une fois à l'intérieur, je prends le manteau de Jensen et l'accroche au porte-manteau derrière la porte. Je me dirige vers mon ancienne place à côté de Ted, mais celui-ci me pousse, et pas très délicatement.

- Mon chéri, dit-il à Jensen tout en lui tendant une bière et en tapotant la place près de lui, tu t'assois là.

Jensen sourit.

- OK, dit-il en s'asseyant entre Ted et moi.

Ted est resplendissant, alors que nous détruisons la tour et recommençons une partie.

Comme Freya gagne (selon Bethany et Ted, mais je n'en suis pas sûre. Sauf qu'elle a encore tous ses vêtements sur elle et rien de dessiné sur le visage), elle a le droit de commencer.

- La première règle du Jenga à boire est : il est interdit de parler du Jenga à boire, affirme Ted à Jensen alors qu'ils reconstruisent la tour.

- La deuxième règle du Jenga à boire est, commence Bethany

- Il est interdit de parler du Jenga à boire ?
tente Jensen.

- Bien joué !

Ted lui donne une tape dans le dos.

- Et aussi, si tu ne veux pas faire ce qui est écrit sur le bloc, c'est le reste du groupe qui décidera de ta punition, lui dis-je.

- Oui ! Exactement ! approuve Ted en levant son verre dans ma direction.

La tour est finalement prête et Freya retire un bloc du milieu.

- Le joueur à gauche boit, lit-elle avant de poser le bloc au sommet de la tour.

- À gauche ! répète Ted en avalant sa bière, puisqu'il est assis à gauche de Freya.

C'est au tour de Bethany, elle est assise à la droite de Freya.

- Embrasse le joueur à ta gauche, lit-elle.

- À gauche ! répète encore une fois Ted en levant son verre, pendant que nous regardons Bethany faire un bisou sur la joue de Freya.

- Sainte nitouche ! crie Ted.

- T'avais vraiment envie de voir ça ? demande Freya.

Ted hausse les épaules.

- Peut-être.

Puis c'est mon tour.

- Enlève tes vêtements et court autour du pâté de maison à poil, lis-je à haute voix après avoir enlevé le bloc de la tour.

Je regarde les personnes assises autour de la table qui m'observent tous impatientement.

- Il fait vraiment froid dehors.

- Bouh ! crie Ted, et Freya et Bethany sont hilares.

Même Jensen rit sous cape à côté de moi.

- En plus, je pourrais me faire arrêter pour exhibitionnisme.

Je place doucement le bloc au sommet de la tour.

- Bon sang, enlève juste ton tee-shirt et reste dans l'appartement, suggère Bethany.

Ça me semble une alternative raisonnable.

- OK.

J'enlève mon tee-shirt à manches longues et le lance sur la chaise derrière moi.

Il y a un moment de silence, puis Ted pousse un sifflement :

- Où est Lucy et qu'est-ce que vous en avez fait ?

- Comment ça ? je demande.

- Je veux dire : pourquoi tu gardais ce corps caché là-dessous ma chérie !

Je suis encore un peu confuse sur ce qu'il essaie de dire.

- Je n'ai rien caché, je réponds.

- Allez, laisse-la tranquille, dit Freya à Ted.

Elle me regarde.

- Comme tu es toujours habillée comme une nonne, il a, *à tort*, dit-elle en lui lançant un regard appuyé, supposé que tu étais une sainte-nitouche. Il ne te connaît pas aussi bien que moi, et donc ne réalise pas que bien que tu t'habilles comme une mamie de quatre-vingt ans, tu as un esprit très scientifique et tu es une doctorante donc tu n'en as probablement rien à secouer de la nudité ou de tout ce que nous puritains considérerions comme *risqué*^[1].

J'acquiesce.

- OK. Mais je ne suis pas vraiment nue.

Je pointe mon soutien-gorge blanc. Il n'a rien de chic, juste du coton blanc.

- Et je ne comprends pas vraiment la modestie. Nous n'avons aucun contrôle sur la façon dont nos corps se sont développés, et nous sommes basiquement tous les mêmes.

- Très recherché, Spock, fredonne Bethany.

- Ce n'est pas Spock qui dit des trucs recherchés, c'est Yoda, la corrige Ted.

- Peu importe. Elle ressemble plus à Spock. Avec sa logique et tout ça.

- Vrai cela est, répond Ted dans une voix étrange, haut perchée et pourtant étonnamment grave.

Ils se mettent à rire. Je ne comprends pas trop de quoi ils parlent, mais je ne peux m'empêcher de sourire à leurs singeries et à leurs éclats de rire exubérants.

Je me tourne vers Jensen et remarque que ses yeux sont fixés quelque part en dessous de mon visage.

- C'est ton tour.

Ses yeux rencontrent les miens.

- Ah oui.

J'observe son profil pendant qu'il retire un bloc et je prends le temps d'apprécier la

vue de sa mâchoire carrée. Une légère rougeur monte sur son cou.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-il embarrassé parce que je l'ai surpris à regarder ma poitrine ? Je ne vois pas pourquoi. C'est une réaction masculine normale lorsque confronté de si près à une femme peu vêtue. Même si l'on me considérait comme extrêmement obèse ou très peu attirante, il serait toujours curieux, comme tout homme à sa place. À part peut-être Ted.

- Dessine quelque-chose sur la personne à ta gauche, lit Jensen.

- Gauche encore ? Qui a fait ce jeu ? demande Ted.

- C'est toi, s'exclament Freya et Bethany en même temps.

- Dessine quelque chose sur son sein, suggère Bethany.

- C'est mort ! répond Ted avec une grimace exagérée. Mais bon, sa figure a déjà été faite. Dessine sur son bras, ordonne-t-il et lui passant un marqueur noir indélébile.

Je me tortille pour pouvoir poser mon coude sur le table, Jensen boit une gorgée de bière avant de décapuchonner le marqueur.

Il pose sa main sur mon biceps afin de le maintenir en place avant d'appuyer le marqueur sur ma peau. Ses doigts un peu froids (à cause de la température extérieure et à cause de la bouteille de bière fraîche) me donnent la chair de poule.

- Ça va ? demande-t-il à voix basse.

Les autres ne font plus attention à nous. Ils parlent, rigolent et leurs voix s'effacent doucement en arrière-plan.

- Tes doigts sont froids.

- Oh, désolé.

Il retire sa main et souffle dessus, frotte ses doigts pour les réchauffer avant de reprendre son dessin. Le marqueur glisse délicatement sur mon bras et sa main est maintenant légèrement plus chaude sur mon biceps.

- Tu es plus musclée que tu n'y parais, me dit Jensen en pressant doucement mon bras.

- Je fais du tir à l'arc.

- C'est un hobby intéressant.

- Ça demande de la force et de la précision.

- Et aucune interaction sociale. Une activité très solitaire.

Je n'y ai jamais vraiment pensé avant, mais il a raison.

Jensen finit son dessin, s'écarte de moi et rend à Ted le marqueur avec son bouchon. Je regarde mon bras. J'y vois un papillon, et je me demande bien comment il a pu dessiner quelque chose d'aussi complexe aussi rapidement, et seulement avec un marqueur noir. Il y a des traits sur les ailes ainsi que des tourbillons autour du papillon, qui le ferait presque bouger.

- Whoah, c'est super beau, dit Freya.

Bethany et Freya se penchent au-dessus de la table afin de mieux voir et je tends mon bras pour l'inspection.

- Pourquoi un papillon ? demande Ted.

Jensen me jette un coup d'œil avant de se retourner vers Ted pour lui répondre :

- Je sais pas. Ça me paraissait convenir.

Freya hausse les sourcils dans ma direction et Bethany et Ted se lancent des

regards bizarres, et moi je ne suis pas bien sûre de comprendre ce qui se passe.

- Allez, lance Freya, c'est au tour de Ted !

Ted retire un bloc et lit à haute voix :

- Fais l'amour comme un fou à un navet.

- Ted ! crient Bethany et Freya à l'unisson, et Beth lui lance à la tête un coussin venant de mon canapé.

Plus tard, après avoir joué plusieurs parties et avoir remis tous nos vêtements, Freya vient m'aider à ranger la nourriture restante dans la cuisine.

- Désolée qu'on n'ait pas pu discuter du plan B ce soir.

Elle me passe une assiette qu'elle vient de laver. Je l'essuie et la range dans le placard. Je n'ai pas de lave-vaisselle.

Des rires venant du salon me font regarder par-dessus le bar. Bethany et Ted se disputent encore et font rire Jensen.

- C'est pas grave. Je me suis bien amusée.

Je me rends compte, surprise, que je dis la vérité. Je n'ai pas l'habitude de m'amuser quand je suis avec des gens ; j'ai plus souvent l'envie de m'enfuir et d'être seule. Mais peut-

être qu'être en petit comité est moins impressionnant et le fait que nous soyons chez moi m'aide aussi sûrement.

- On pourrait se retrouver pour manger un midi cette semaine et essayer de trouver un nouveau plan ? me demande-t-elle, en me tendant un verre.

- Oui, ça me va.

- Un plan pour quoi ? demande Jensen depuis l'embrasement de la porte, un saladier sale dans les mains.

Freya lui prend des mains et le met dans l'évier plein d'eau savonneuse.

- Un plan pour qu'elle puisse remettre son étude sur de bons rails puisque tu t'es débiné, répond Freya.

Elle sourit, mais pas Jensen.

- C'est pas grave.

Je ne veux pas qu'il soit mal à l'aise.

- Oh. C'est vrai, dit-il.

Il passe sa main dans ses cheveux, et un air inquiet passe sur son visage, si rapidement que je me demande si je l'ai bien vu, et la seconde d'après, il nous fait un sourire.

- Bon, merci de m'avoir invité, c'était sympa.

- Tu rentres ? demande Freya.

- Ouais.

Nous nous disons au-revoir, puis il attrape son manteau et sort de l'appartement.

Freya me passe un saladier propre. Je l'essuie et ouvre le placard pour le ranger.

- Sérieusement Lucy, comment est-ce qu'on va y arriver ? me demande-t-elle.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Bien sûr, je n'ai aucune idée de la façon dont je vais trouver une expérience viable sur les émotions, mais je ne suis pas la seule à m'en inquiéter. Le « on » qu'a utilisé Freya dans sa phrase me fait dire que tout ira bien. Au bout du compte.

Chapitre Huit

Si vous voulez vraiment quelque chose, et que vous travaillez vraiment dur, et que vous saisissez toutes les opportunités, et que vous n'abandonnez jamais, vous trouverez un moyen.

- Jane Goodall

- Ce serait plus facile si tu faisais comme je te dis.

Freya se tient dans ma chambre, avec dans les bras une robe possédant moins de tissu qu'un tee-shirt.

- Non, je lui réponds fermement.

- Allez !

Elle secoue la robe dans ma direction.

- Non.

- Très bien. Mais ne viens pas te plaindre quand ça tombera à l'eau.

Elle jette le vêtement sur mon lit.

- Je n'ai pas besoin de m'habiller comme ça pour avoir ce que je veux. En fait, ce serait l'exact opposé de ce que j'essaie de faire passer comme message.

- OK, mais pour l'amour de Dieu et de tous les saints, peux-tu s'il te plaît porter autre chose qu'un tailleur ?

- Mais ça, c'est le message que je veux faire passer. Ce que je propose est une offre d'emploi.

Elle va vers mon placard, et en sort des poignées de vêtements.

- On va faire un compromis. C'est plus qu'une offre d'emploi. Tu as aussi besoin de rencontrer quelqu'un qui t'attire et les sentiments ne seront pas réciproques si tu ressembles à une sainte. Pourquoi pas un jean avec un haut sympa et des bottes ? Pas de pantalon chic et pas de blazer.

C'est une juste décision.

- OK.

Une heure plus tard, nous sommes devant une discothèque. Freya se plaint encore parce que je n'ai pas voulu qu'elle recouvre mon visage de maquillage. J'ai fait une autre concession et je porte comme seul maquillage un petit peu de gloss.

Elle connaît le videur (un homme chauve et très large, très tatoué, habillé entièrement de noir) et quelques minutes plus tard, nous sommes à l'intérieur de l'espace caverneux et noir, aux lumières palpitantes et à la musique assourdissante. Cela me rappelle vaguement la soirée à la fraternité, mais au moins cette fois, j'ai une experte avec moi. Elle me tire à travers la piste de danse jusqu'à un espace surélevé avec une grande variété de canapés,

de chaises et de tables. Un groupe de personnes est assis sur des banquettes en rond et c'est vers eux qu'elle me mène.

À notre arrivée, un homme, grand et dégingandé, avec des cheveux châtain en bataille, se lève pour l'accueillir.

- Salut bébé, dit-il, en l'embrassant sur la joue.

Lorsqu'il tourne la tête, je remarque qu'il a un œil au beurre noir et que sa joue est gonflée.

Nous nous glissons sur la banquette, Freya en premier pour pouvoir s'asseoir à côté de son ami.

- Lucy, voilà Cameron, le présente-t-elle.

Elle est obligée de crier pour se faire entendre avec la musique.

Je la regarde.

- *Le* Cameron ?

Il rit.

- Ma meuf a parlé de moi ?

Il passe son bras autour de ses épaules. Juste à ce moment-là, le gars sur sa droite lui pose une question et il se détourne de nous

pour lui répondre, m'offrant une vision parfaite des hématomes sur son visage.

Freya se penche vers moi.

- Ne me juge pas, murmure-t-elle.

Sa demande m'embrouille.

- Pourquoi je ferais une chose pareille ?

Elle soupire.

- Ted et Bethany ne sont pas là parce que je ne leur ai pas dit qu'on sortait.

- Je pensais qu'ils devaient étudier.

- Y'a que toi pour croire à ce genre d'excuse.

Elle secoue la tête, mais elle sourit.

- La vérité, c'est que Cameron et moi, on s'est remis ensemble, et ils ne s'entendent pas très bien tous les trois.

- Pourquoi ?

- Cameron aime bien parier, et c'est un peu une tête brûlée, et puis il y a aussi les tromperies, tu sais.

Elle hausse les épaules.

- Il n'aimait pas trop que je passe autant de temps avec eux. Ils pensent que ce sont des connards qui critiquent toujours tout.

Je réfléchis à ce qu'elle vient de me dire et j'envisage plusieurs réponses avant de dire quoi que ce soit. Ma première pensée, c'est que Cameron a un comportement dominant et manipulateur. Il est courant dans les relations abusives que l'abuseur essaie d'isoler sa victime des personnes qui tiennent à elle. Mais je ne crois pas que cet endroit soit idéal pour avoir ce genre de conversation, et peut-être que j'analyse ou que j'interprète de trop la situation.

- Je ne pense pas qu'ils seraient en colère contre toi, je lui explique. Je pense qu'ils seraient juste inquiets pour toi.

- Je suis sûre que tu as raison, mais je ne suis pas prête à écouter des leçons de morale pour l'instant.

- Freya ?

- Ouais ?

- Qu'en est-il de, euh, l'œil au beurre noir et ...

Je lui montre ma joue et regarde ostensiblement les blessures de Cameron.

Je me rappelle très nettement notre première conversation à la clinique. Freya a

mentionné, bien que seulement en passant, qu'elle connaissait quelqu'un sur le campus qu'elle aimerait payer en échange de douleur physique sur la personne de Cameron. Mais elle n'aurait pas vraiment ... ?

- Ah, oui, ça.

Elle se mord la lèvre et évite mon regard.

- T'as pas fait ça.

- Si, en quelque sorte.

Elle se penche plus près, et murmure dans mon oreille.

- Ce gars de la mafia, je sais que c'est une brute tout ça, et je n'aurais vraiment pas dû l'engager pour qu'il tabasse Cameron, mais il était plutôt canon et ... je n'allais pas lui demander, mais ça s'est fait tout seul.

- Freya !

Elle grogne.

- Je sais, chut, ne dis rien, OK ? Il ne sait pas que j'ai quelque chose à voir là-dedans.

Elle me regarde, affligée.

- J'étais censée faire quoi ? Il avait ce style à la Thor, et d'habitude, je n'aime pas trop les gars avec les cheveux longs mais là ...

Je secoue la tête, et avant qu'elle puisse continuer, une serveuse arrive et quelqu'un commande des verres pour tout le monde. Alors qu'elle s'apprête à partir, je l'arrête et lui demande un verre d'eau.

Une fois qu'elle s'est éloignée, Freya se penche de nouveau vers moi.

- Mais nous ne sommes pas ici pour parler de moi. On est là pour toi. Tu vois quelque chose qui te plaît ?

Elle montre la table devant nous. Il y a majoritairement des garçons, quelques filles.

Je leur jette un coup d'œil mais je me sens mal à l'aise. Ce n'est pas vraiment ce que je voulais faire, mais c'était notre meilleure option jusqu'ici.

- Alors ? demande-t-elle une minute plus tard devant mon silence.

- Je ne sais pas trop.

Mon regard se tourne vers la discothèque, abandonnant le groupe de garçons disponibles à notre table. De notre position privilégiée, on peut voir le bar et nous sommes au-dessus de la piste de danse. Il est difficile de distinguer les différentes personnes là-bas car il fait trop

noir, mais les flashes occasionnels des lumières révèlent des visages et une partie des corps des danseurs. On voit mieux au bar, grâce aux lumières qui courent sous la surface claire et qui exposent les visages des gens massés autour.

Mes yeux s'arrêtent sur un gars appuyé sur le comptoir et qui discute avec deux femmes à côté de lui.

Je donne un petit coup de coude à Freya.

Elle se penche vers moi :

- Ouais ?

- Je crois que j'ai trouvé quelqu'un.

Je pointe le bar du doigt.

- Là-bas avec le tee-shirt blanc.

- Avec les cheveux bruns ?

- Ouais.

Elle rigole.

- Il fallait que tu choisisses ce gars-là.

- Tu le connais ?

Avant qu'elle puisse répondre, la serveuse revient avec des shots pour toute la tablée. Elle ne m'a pas apporté mon verre d'eau et je n'ai pas l'occasion de le lui rappeler. Quelqu'un place un shot devant moi, et je le glisse vers

Freya. Elle avale le sien en même temps que les autres à table puis engloutit le mien à la suite.

Je remarque le regard noir que Cameron lui jette lorsqu'il la voit prendre le deuxième shot, mais il me sourit avec aisance quand il surprend mon regard.

Je pousse légèrement Freya du bras :

- Tu le connais ?

- C'est le cousin de Jensen, m'apprend-elle, en s'essuyant la bouche du dos de la main.

- Non !

- Si ! rigole-t-elle.

- Mais c'est ...

Je secoue la tête.

- La probabilité que cela arrive est extrêmement faible.

- Et pourtant, c'est vrai. Et laisse-moi te dire que Jensen est un meilleur choix. Son cousin est un vrai crétin.

- Comment ça ?

- C'est un vrai coureur de jupons.

- Tu m'avais dit que Jensen était un coureur de jupons aussi, je lui rappelle. Et

mes observations me disent l'inverse.

- Et bien, même si Jensen couchait à droite à gauche, il a le cœur brisé. Donc il a une bonne raison pour ça. Dominic est, lui, la version puissance dix du connard. Il est tellement machiavélique qu'il n'a pas de reflet dans le miroir.

- OK. Mais je le trouve attirant, et par conséquent, je vais l'utiliser pour arriver à mes fins.

Elle rigole encore.

-Vas-y ma biche.

Je hoche la tête et me glisse hors de la banquette.

- T'y vas maintenant ? me demande-t-elle.

- Ne jamais rien remettre au lendemain. En plus, la serveuse ne m'a pas amené mon eau.

- Bonne chance, fais attention et je serais ici si tu as besoin de quoi que ce soit.

Elle me sert avec un bras puis je me lève et me dirige vers le bar.

Je me faufile dans la foule et me retrouve à côté de Dominic. À cette distance, je remarque qu'il n'est pas aussi beau que

Jensen, mais il y a quelque chose. Son nez peut-être.

Je reste là une minute, espérant attirer l'attention du barman, mais il ne me voit pas. En fait, j'ai même l'impression que ses yeux glissent sur moi à chaque fois qu'il regarde dans ma direction, malgré mes gestes frénétiques.

Finalement, quand il est assez près pour m'entendre, je crie :

- Excusez-moi !

Il cille et me fixe. Il était temps.

- Est-ce que je pourrais avoir un verre d'eau s'il vous plaît ?

Il soupire et semble ennuyé, mais il me sert.

Je souris et prends mon verre. Mon cri semble avoir attiré l'attention des gens autour de moi. Lorsque je me tourne vers l'homme au bar à côté de moi, il me regarde déjà.

- Tu es un peu coléreuse non ? me demande Dominic.

Mon sourire s'agrandit. Il a la même voix que Jensen, profonde et rocailleuse. J'aime ça.

- Je ne sais pas trop, je réponds honnêtement. Je voulais de l'eau et il m'ignorait.

- Voilà ce que tu gagnes à ne pas mettre de décolleté révélateur.

Il sourit et pointe le menton vers mon décolleté (ou son absence plutôt) et je commence à saisir ce que Freya voulait dire par connard.

- J'aime bien, continue-t-il. C'est une bouffée d'air frais. Il y a trop de viande fraîche ici.

Je suis confuse. Peut-être que Freya a tort à propos de Dominic comme elle avait tort à propos de Jensen. Il a l'air honnête, au moins.

- Je m'appelle Lucy.

Je lui tends la main.

- Dominic, dit-il.

Il me serre la main et la tient légèrement plus longtemps qu'il n'est convenable.

- Qu'est-ce qu'une gentille fille comme toi fait dans un endroit comme celui-ci ?

- Je suis contente que tu me le demandes en fait. Je fais des recherches.

- Quel genre de recherches ?

- Lucy ? demande une voix derrière moi.

Je me retourne et me retrouve face-à-face avec Jensen.

- Qu'est-ce que tu fais ? s'enquiert-il.

Son regard se tourne vers Dominic, puis de nouveau vers moi.

- Salut le cous' ! Je ne m'attendais pas à te voir ici. Je t'invite toujours, mais tu ne viens jamais.

Dominic se penche vers Jensen, enroulant ses bras autour de son cou dans ce qui pourrait être une accolade, mais pourrait aussi être un étranglement.

- Je pensais que tu n'étais plus sur le marché mon pote !

Il lâche son cou et frotte ses phalanges sur la tête de Jensen, qui essaie de s'en défaire rapidement.

- Cette fille t'a vraiment retourné le cerveau, dit Dominic. Voilà exactement pourquoi je ne m'engage pas mec. Ninety-nine problems^[1], tu vois le genre ? Qu'est-ce qui t'amène ? T'as une chaudasse en vue ?

- C'est ça, répond Jensen, en se dégageant de l'étreinte de Dominic. Je suis venu parce que Freya m'a invité, me dit-il.

- Freya hein ? Elle est canon ? demande Dominic.

Jensen l'ignore.

- Lucy ?

Je me doute qu'il veut que je réponde à sa première question.

Je hausse les épaules.

- Plan B ?

Ses yeux s'écarquillent, sourcils relevés, puis il secoue la tête.

- Non, non. Hors de question. Ça ne se passera pas comme ça.

- De quoi vous parlez ? s'enquiert Dominic.

Jensen m'attrape la main et me tire gentiment, pour me mener loin du bar et de Dominic. Je suppose que je pourrais résister, mais je n'en ai pas vraiment envie.

- Désolée ! je crie à Dominic, perplexe, par-dessus mon épaule. Ravie de t'avoir rencontré !

Et il disparaît derrière un mur de personnes.

- Tu m'emmènes où ? je demande à Jensen, mais il ne me regarde pas.

Il regarde où il va et la musique est trop forte pour qu'il m'entende. Nous slalomons sur la piste de danse, autour des corps se frottant les uns aux autres, à travers les senteurs de différents parfums, de transpiration et d'alcool, puis nous sortons pas la porte d'entrée dans la nuit glaciale.

Une fois un peu à l'écart de la queue à l'entrée, il s'arrête, se retourne, lâche ma main et me fait face.

- Tu ne peux pas demander à Dominic ce que tu m'as demandé. Tu ne peux pas ... lui faire cette proposition.

- Pourquoi pas ?

- Parce que c'est un crétin.

- C'est ton cousin, lui fais-je remarquer.

- Je sais.

Il passe sa main dans ses cheveux.

- Ça ne change rien.

Je réfléchis à ma réponse avant de parler.

- J'ai juste besoin de parler à quelqu'un. De poser des questions personnelles. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je perds même du temps, là. As-tu une autre suggestion ?

Il me fixe pendant une seconde, et la tension monte entre nous. Il peut lire entre les lignes. S'il ne peut pas m'aider, je trouverai quelqu'un qui le peut.

- Non, dit-il finalement.

- OK. Merci de te faire du souci. Je retourne à l'intérieur.

Je fais demi-tour, et me dirige vers la discothèque.

Je fais cinq pas.

- Attends.

- Oui ?

Je m'arrête, mais ne me retourne pas.

- OK. Je vais le faire. Mais s'il te plaît, ne demande pas à Dom. Il va carrément profiter de toi, et après je devrais aller lui casser la figure.

Je me retourne.

- Tu ferais ça ?

Incroyable. Quelqu'un d'autre que mes frères serait capable de blesser quelqu'un

pour moi. C'est nouveau.

- Et bien, ouais, dit-il. Je n'ai jamais ...

Il fait une pause pendant un bref instant et il prononce les mots suivants de façon hésitante.

- Rencontré quelqu'un comme toi.

Je fronce les sourcils.

- Et c'est bien ?

Les mots en eux-mêmes ressemblent à un compliment, mais son ton de voix est douteux.

- Je ne suis pas bien sûr. Écoute, si on doit faire ça, tu devras t'accommoder de mon emploi du temps.

Pour quelqu'un qui vient juste d'accepter d'être mon mentor, il a l'air bien embêté.

- Puisque ma bourse a été suspendue, ce ne sera pas un problème.

- On commencera demain après-midi.

- OK.

- Maintenant retourne là-dedans, trouve Freya, et essaye de ne pas avoir d'ennuis.

- Je n'ai jamais d'ennui.

Il rit, mais sans humour.

- J'ai du mal à te croire. Et reste loin de Dom.

- Je vais faire de mon mieux.

Je me retourne et me dirige vers la discothèque. Devant la porte, je montre le tampon sur ma main au videur et il me laisse rentrer. Je jette un dernier coup d'œil en arrière et vois Jensen se diriger vers le parking, et disparaître derrière un SUV.

Il n'avait pas l'air très heureux de notre arrangement, mais tant que mon but est atteint et qu'il y est disposé, j'imagine que ça n'a pas d'importance.

Chapitre Neuf

*Les mots peuvent être doucement
encourageants ou complètement obscènes,
mais ils sont presque toujours un puissant
aphrodisiaque.*

- Dr Ruth

Jensen ne m'a pas donné d'heure précise dans l'après-midi, donc à une heure (c'est, après tout, « après » midi), je frappe à sa porte, mon ordinateur sous le bras.

La porte s'ouvre, et le voilà, en tee-shirt et en jean.

- Tu es en avance, dit-il.

- Tu ne m'as pas spécifié d'heure précise à laquelle tu voulais que j'arrive.

Une pause.

- Tu as raison. Je ne t'en ai pas donné.

- Tu as le temps, maintenant ?

Il jette un coup d'œil chez lui, puis se retourne vers moi.

- Ouais, bien sûr, j'imagine.

J'attends qu'il se décale et me fasse entrer, mais à la place, il attrape un sweat de quelque part à côté de la porte, puis la ferme derrière lui tout en enfilant le sweat. Alors qu'il lève les bras pour mettre le vêtement, j'aperçois rapidement les muscles dessinés de ses abdominaux. Il ne ressemble pas exactement au *David* de Michel-Ange, mais mon estomac se tord puis semble peser une tonne à la vue de ce morceau vulnérable de peau.

Je n'ai pas le temps d'examiner ce sentiment.

- On peut aller chez toi ? me demande-t-il.

- OK.

C'est quoi le problème avec son appartement ? Le fait qu'il ne m'y laisse jamais entrer me donne encore plus envie de le voir.

Il me suit de mon côté du duplex et je m'assoie sur la causeuse. Il s'assoit sur la chaise à ma droite. J'ouvre mon ordinateur.

- C'est pour quoi ? demande-t-il.

- Prendre des notes.

- Prendre des notes ?

- Je n'ai pas envie d'oublier quoi que ce soit, et comme ça, tu n'auras pas besoin de te répéter.

J'ouvre un document vierge.

- Quand tu veux.

Il passe une main dans ses cheveux et se penche en avant, coudes sur les genoux.

- Je ne sais pas trop par où commencer.

- Pourquoi tu ne commencerais pas par le début, et on verra après.

- Le début de quoi ?

- La séduction.

- La séduction ?

Je lève les yeux de mon écran.

- Tu as du mal à comprendre le français ce matin ?

Il secoue la tête avec un petit sourire.

- Venant de n'importe qui d'autre, ta remarque serait sarcastique, mais venant de toi, elle est sincère. Je suis désolé. C'est juste que c'est un peu bizarre. Et gênant. Je ne sais pas trop comment je pourrais t'enseigner ça juste en t'en parlant.

Je sais qu'il a raison. Je vais être obligée de vivre ces choses moi-même plutôt que de les vivre par procuration à travers les autres. Je ne suis juste pas sûre de pouvoir aborder ce sujet pour l'instant. Du moins, pas sans qu'il s'enfuit en courant. Encore une fois.

- Comment sais-tu lorsque tu es attiré par une personne ? je lui demande.

- C'est ... une question difficile.

Il réfléchit une seconde, frottant son menton de sa main. Je me rends compte qu'il a de jolis doigts, longs et délicats, mais quand

même masculins. Il les déplace de son menton à ses genoux.

- J'imagine qu'il y a la réponse physique, dit-il finalement.

Je lève difficilement les yeux de ses mains et regarde son visage.

- Ressens-tu une érection à chaque fois que tu vois quelqu'un que tu trouves attirant ?

- Quoi ?

Il a l'air un peu choqué lorsqu'il me regarde.

- Non. Enfin, un peu. Enfin, pas vraiment.

Je soupire.

- Tu peux être plus spécifique ?

Il réfléchit quelques instants.

- J'imagine que si on parle d'attraction, alors je dois admettre que oui, je me sens excité presque à chaque fois que je vois quelqu'un qui m'attire. Ou si je pense à quelqu'un qui m'attire.

- OK. C'est la réponse scientifique.

Je ne devrais vraiment pas avoir à préciser que je suis au courant de cet aspect.

- Je veux comprendre ce que tu ressens au-delà de ça.

- Et bien, il y a une différence entre trouver une personne attirante et aimer quelqu'un et vouloir être avec cette personne pour autre chose que seulement la partie charnelle.

- Explique.

- Quand les sentiments s'en mêlent, tout est ... plus.

- Plus quoi ?

- Plus excitant. Plus angoissant. Plus intense quand c'est bien, et plus douloureux quand ça ne l'est pas.

J'y réfléchis un instant et tente de m'imaginer vivre ces sentiments pour quelqu'un.

J'échoue.

- Cela t'aide-t-il un peu ? demande-t-il après un silence.

- Je ne suis pas sûre.

- Tu n'as rien écrit.

Je regarde la page blanche devant moi.

- Je sais.

- C'est quoi la suite, Dr Lucy ? demande-t-il.

Je rassemble les informations qu'il m'a données et tout ce que je sais déjà sur les relations personnelles.

- Et les baisers ? je demande.

Je pense que c'est le premier signe d'une évolution dans la connexion émotionnelle. La première étape importante en fait.

- Les baisers ?

Je lève un sourcil dans sa direction.

- Pardon. Le baiser.

Il hoche la tête et se tourne d'un coup vers moi, très concentré.

- Attends ... est-ce qu'on t'a déjà embrassée ?

- Faisons comme si mon expérience dans ce domaine était négligeable, je réponds.

- Ça veut dire non ?

- Ça veut dire que je sais qu'embrasser est un échange de salive qui permet aux amants d'explorer le système immunitaire de leur partenaire afin de promouvoir la diversité génétique.

Ses yeux sont rivés sur les miens. Sa tête dodeline lentement d'avant en arrière.

- Je n'arrive pas à croire qu'on ne t'ait jamais embrassée.

- On m'a déjà embrassée.

- Alors pourquoi tu as besoin d'infos sur les baisers ?

Je hausse les épaules.

- Les baisers dont j'ai fait l'expérience n'avaient aucune passion. C'était plus clinique, une expérience pour voir comment c'était.

Un léger sourire apparaît sur ses lèvres.

- C'était avec une autre fille ?

- Non.

- Mince.

Je fronce les sourcils mais son sourire passe d'un léger frémissement des lèvres à un grand sourire éhonté.

- Si tu veux tout savoir, j'ai embrassé un ami (un garçon) que j'avais rencontré en colonie de vacances sur les sciences quand j'avais seize ans.

- Colonie de science. Ceci explique pourquoi cette expérience est négligeable.

Il me sourit.

- Maintenant, je continue sévèrement, on parlait des baisers.

- C'est vrai.

Il réfléchit quelques instants, avance les lèvres, se frotte le menton.

- Les baisers passionnés, dit-il. Et bien, embrasser est important parce que ...

Il s'interrompt et s'agite sur sa chaise.

- Euh, je veux dire, ça mène à ...

Une autre pause, plus longue celle-ci.

- D'abord, il faut que tu ...

Il s'arrête brutalement et se redresse.

- Écoute, je ne peux pas faire ça. Si tu veux savoir ce que ça fait, je vais devoir te montrer.

Il se rapproche de moi, prend mon ordinateur et le pose sur la table. Et d'un coup il est juste à côté de moi, et je n'ai pas le temps de réfléchir à ce qui est en train de se passer.

- Vraiment, Jensen.

J'ai l'impression que mon rythme cardiaque a triplé dans les cinq dernières secondes.

- Je pensais qu'on était d'accord, que tu ne voulais pas coucher avec moi et je n'ai pas l'intention d'être une entaille de plus dans ta colonne de lit déjà bien entamée.

- Tu veux apprendre ou pas ? Et ma colonne de lit est intacte, merci beaucoup.

- Et bien, oui, mais ...

- Mais rien du tout. Considère ceci comme une expérience. Et s'embrasser n'est pas coucher ensemble, loin de là. Nous ne ferons plus d'expériences après celle-ci. Promis. Sauf si tu me supplies. Ce qui pourrait arriver.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

- Tu es bien sûr de toi.

La lumière est plutôt faible dans mon salon, c'est nuageux dehors et je n'ai allumé aucune lumière, mais il est tellement proche que je peux voir le vert de ses yeux. Mon regard est attiré par sa bouche. Il a vraiment une jolie bouche. Elle a quasiment la forme parfaite d'un cœur avec une lèvre inférieure charnue. Cela peut sembler féminin, mais combinée à sa mâchoire carrée et à ses pommettes saillantes, il est juste ... embrassable. Et maintenant qu'on en parle, je ne peux m'empêcher de m'imaginer la suite.

- Tu vas me montrer comment ... embrasser, et après on parlera du reste ? je demande.

Je me sens bizarrement nerveuse. J'ai les paumes moites, mon cœur bat la chamade et mes mains sont fermement posées sur mes genoux parce que je suis sûre qu'elles vont trembler si j'essaye de les utiliser.

- Oui, dit-il.

- Très bien alors.

Je ferme les yeux, prends une grande et lente inspiration par le nez pour essayer de calmer mon système nerveux autonome.

Quelques longues secondes plus tard, je suis toujours assise avec les yeux fermés et je peux sentir Jensen assis à côté de moi, mais il n'a pas l'air de bouger.

J'ouvre les yeux.

- Alors ?

Il est juste assis là, à me fixer.

- Désolé, dit-il, j'ai été distrait.

Je jette un œil dans la pièce vide.

- Par quoi ?

- Je ne suis pas sûr, répond-il.

Avant que je puisse fermer les yeux et me préparer de nouveau, ses mains entourent mon visage et ses lèvres sont sur les miennes.

Il est chaud et sec et sa bouche est douce et délicate. Ses lèvres bougent légèrement contre les miennes, seulement pendant quelques secondes avant de se mettre à mordiller ma lèvre inférieure. Ce mouvement délicat, tout simple déclenche quelque chose entre nous. Le baiser passe de simple à explosif et d'un coup, nos lèvres s'entrouvrent et je me colle à lui. Mes mains sont dans ses cheveux, et ses mains passent de mon visage, à mon cou, à mes épaules et en dessous de mes côtes, me tirant plus près alors que je me rapproche. D'un coup, je me retrouve allongée sur lui sur l'étroit canapé, mais nos bouches ne se sont pas quittées une seule fois pendant la transition de la position assise à affalée. Nous nous embrassons comme si nous étions en train de mourir de faim et que la seule nourriture disponible était l'autre. Ça semble durer une éternité et en même temps seulement un court instant, et je dois m'arrêter pour respirer.

Lorsque je me redresse légèrement, il laisse échapper un gémissement sourd qui résonne dans mes oreilles et directement dans

mon estomac, faisant vibrer mes entrailles d'un sentiment chaud et nouveau.

Je le regarde. Ses lèvres sont gonflées et ses pupilles dilatées et il me regarde comme qu'il était loin d'avoir fini de goûter mes lèvres. Je peux sentir la réponse naturelle de son corps contre ma cuisse et mon corps me crie de me laisser aller et de suivre mes impulsions.

Mais mon corps ne m'a jamais contrôlée. Jamais. Et je ne suis pas entièrement sûre de savoir ce que sont ces impulsions, mais je suis sûre de savoir que je dois battre en retraite et analyser le tout.

- C'était quoi ça ?

Je me sens un peu hébétée et confuse.

Au lieu de répondre, il me tire vers lui et m'embrasse encore, et pendant une seconde, je me laisse aller contre lui. Il serait tellement facile de rester là pour toujours. Notre position sur la causeuse devrait être inconfortable, mais curieusement, nos corps s'emboîtent parfaitement, poitrine contre poitrine, cuisse contre cuisse, jambes entremêlées, dépassant à moitié dans le vide.

Mais mon cerveau se réveille et demande mon attention. Je m'écarte encore après quelques secondes.

- Jensen, dis-je.

- Quoi ?

Sa voix profonde semble l'être encore plus que d'habitude et elle me fait presque oublier ce que mon cerveau cherche à me dire.

Je m'assois, posant mes mains sur sa poitrine pour me redresser, ignorant la sensation de sa peau sur mes doigts à travers le sweat. Je me tiens debout sur des jambes chancelantes à côté du canapé, n'osant plus toucher une seule partie de son corps car c'est la seule façon d'avoir une conversation intelligente. Il reste allongé là une seconde, prend une grande inspiration et déglutit. Je regarde sa pomme d'Adam bouger et pendant un instant je me demande quel goût aurait sa peau là, sur le cou, si je devais me pencher et le lécher.

Je secoue la tête à cette pensée primitive, comme si ça pouvait m'aider à me la sortir de l'esprit. Ce n'est pas moi. Je me contrôle. Je

contrôle mes émotions. Ce n'est qu'un produit dérivé de mes hormones et ... et ... je ne sais pas trop pour l'instant, et ce manque de savoir me rend anxieuse.

Il se redresse, ajuste en douceur ses vêtements, puis nous nous fixons un moment.

Qu'est-on censé dire dans ce genre de situation ?

- Merci, dis-je finalement.

Il semble perdu pendant un moment, puis répond :

- Euh ... de rien ?

- C'était très instructif. Que fait-on maintenant ?

Je suis vraiment curieuse. Ce n'est pas quelque chose que je sais gérer. Je n'ai jamais vécu de toute ma vie un tel moment d'abandon et de perte de contrôle aussi complet.

- Je pense qu'on ... euh ...

Il passe sa main dans ses cheveux mais le mouvement ne remet pas en place les épis que je lui ai donnés et qui partent dans toutes les directions. Durant une seconde, le souvenir me distrait.

Ses yeux rencontrent les miens, et même si je sais que c'est impossible, j'ai l'impression qu'il peut lire mes pensées sur mon visage car ses yeux s'agrandissent et je jurerais que son regard s'enflamme.

- Je te vois plus tard, dit-il.

Il s'en va puis s'arrête comme s'il allait ajouter quelque chose, mais il ne fait une pause que de quelques secondes avant de repartir et de passer la porte.

Je suis debout au milieu du salon à fixer la sortie pendant quelques minutes, la question que j'ai posée toujours à l'esprit. Et maintenant ?

Chapitre Dix

*On m'a appris que la voie du progrès n'était
ni rapide, ni facile.*

- Marie Curie

Après ma première session avec Jensen, j'ai besoin de m'isoler pour comprendre comment j'ai pu perdre le contrôle de moi-même aussi rapidement. Bien que les sensations dont j'ai fait l'expérience étaient agréables, je ne sais trop que penser de mon comportement accablant et irréfléchi et encore pire, je ne sais pas quoi faire ensuite.

Je réalise aussi après une introspection que quand j'ai commencé cette aventure, je croyais sincèrement que je ne deviendrais jamais l'esclave de la luxure, comme tous les autres. J'étais convaincue de ma supériorité et que je serais capable de contrôler mes sentiments et de les observer de manière froide et détachée. Je sais maintenant que je ne suis pas mieux que les autres et j'ai honte. Évidemment que je ne vauds pas mieux. Je suis humaine et pas conséquent, aussi faillible que n'importe qui d'autre.

Après une journée d'auto-analyse, je n'ai aucune autre conclusion sauf la confirmation de mon égocentrisme, donc je contacte mon frère Sam pour aller au pas de tir. De tous mes frères, il est celui qui me ressemble le plus. Il

est intelligent, mais d'une façon plus artistique. Il est architecte et c'est le seul de mes frères qui n'est pas marié. Je le soupçonne d'être volage, mais c'est un sujet que je n'ai jamais abordé avec lui et je ne le ferais jamais.

- Je n'ai pas vraiment envie d'entendre le récit de ton roulage de pelle avec ce gars, me dit Sam, comme en contrepoint à mes propres pensées sur sa vie amoureuse.

Je me tiens à environ trois mètres devant lui, mettant en place ma flèche et essayant de me concentrer sur ma position et sur la cible en face de moi, donc je ne peux pas répondre immédiatement. J'ai oublié mon propre arc chez moi sans faire exprès, une chose qui ne m'arrive jamais. Je n'oublie rien, jamais. L'arc que j'ai choisi au stand est un peu trop tendu, mais ça me va. Ça m'oblige à tirer plus fort sur la corde avant de la relâcher. Heureusement, le pas de tir intérieur est plutôt vide à la mi-journée en milieu de semaine. Il n'y a qu'un seul autre archer, et il est de l'autre côté de la pièce.

La pointe de la flèche vers le sol, je place la hampe sur le repose-flèche puis la place dans le point d'encoche, lève l'arc et me met en position, mon bras d'arc tendu et mon autre bras tiré vers l'arrière pour que mes doigts reposent sur ma joue. Et encore, pour la cent-troisième fois dans les dernières vingt-quatre heures, je me souviens de Jensen et de ses mains sur mon visage. Juste avant qu'il ne m'embrasse.

Je relâche mes doigts et la flèche file vers l'avant et frappe la zone externe de la cible.

Je relâche ma position.

- Je n'avais pas l'intention de te parler de mes roulages de pelle avec qui que ce soit.

Je lui fais face.

- Tu as insisté pour savoir à quoi je pensais. Si tu ne veux pas connaître la réponse, ne demande pas.

Il rit.

- T'es vraiment paumée hein ? demande-t-il.

Je me dirige vers lui et attend son tour.

- Je ne suis pas paumée. Je ne sais juste pas quoi faire. Je ne comprends pas ce que je

ressens. Je n'ai pas l'habitude de parler de mes sentiments.

- Ouais, dit-il. T'es paumée. Tu n'as pas l'habitude de *ressentir* des émotions, point. Mais tu sais toujours quoi faire. Et tu ne tires jamais aussi mal.

- OK, d'accord.

Je prends une grande inspiration.

- Nous avons établi que je suis « paumée », alors tu vas m'aider ou pas ?

Il me fixe, sans rien dire.

- Sam ?

- Tu l'aimes bien ce mec.

- Il est sympa, dis-je en haussant les épaules.

- Non, tu l'aimes vraiment, vraiment bien. Il faut que je le rencontre.

- Hors de question, dis-je en secouant la tête. Je le connais à peine. Je l'aime autant que quelque chose pour lequel je ressens une légère tendresse. Comme le beurre de cacahuètes. Et tu ne le rencontreras jamais parce que tu feras forcément quelque chose qui le mettra mal à l'aise.

Sam sourit.

- Je sais.

Frustrée, je le frappe sur l'épaule, ce qui est plutôt difficile à faire avec un tant soit peu de force, vu qu'il fait au moins trente centimètres de plus que moi.

- Tu n'aides pas.

- Je ne sais pas quoi te dire, Luce. Ce n'est pas comme si j'étais un expert en relations de couple. Tu aurais du demander à Tom ou Ken, eux ils sont mariés.

- Mais ils sont trop vieux et ne comprendraient pas. Et je ne suis pas en couple. J'essaie de faire l'expérience des émotions.

- Et bien, on dirait que tu y arrives.

- On dirait bien.

Je pousse un soupir exaspéré.

- Je ne pensais pas que ressentir toutes ces émotions serait aussi déroutant et agaçant.

- Bienvenue dans le monde des humains.

Et Maman ?

- Elle ne me comprend pas du tout. Ne m'a jamais comprise.

- Mais elle t'aime.

- Je l'aime aussi, mais nous sommes deux personnes très différentes. Elle est affectueuse et ouverte et je suis ...

Je n'achève pas ma phrase et hausse les épaules. Je n'ai pas besoin de finir. Il sait.

Il prend une grande inspiration et me regarde.

- OK Luce. Si tu aimes bien ce mec, il faut que tu t'ouvres à lui un petit peu. Les relations sentimentales ne sont pas aisées et ça va être particulièrement dur pour toi parce que tu as évité de te rapprocher de qui que ce soit depuis très longtemps. Depuis toujours en fait.

Il se dirige vers le pas de tir.

- Je te l'ai dit, on n'est pas en couple. Et je suis proche de certaines personnes.

- Moi, ça ne compte pas. Et Maman non plus. C'est pas le but de ton expérience, d'être en couple ?

Il trouve rapidement sa position et met une flèche en place.

Je fronce les sourcils.

Sam change d'avis et de position, pointant sa flèche de la cible vers le sol, puis se tourne de nouveau vers moi.

- Tu sais quoi ? T'arrives pas vraiment à être proche de nous non plus. Quand est-ce que tu as appelé Maman pour la dernière fois ?

- Tu sais très bien que je n'aime pas parler au téléphone.

- Tu n'aimes pas parler, point.

- Viens-en au fait.

- Tu te rappelles quand tu étais enfant ? commence-t-il.

Je refrène un grognement. Alors que je suis née avec peu d'envie de m'exprimer verbalement, mes frères, au contraire, peuvent parler et raconter des histoires pendant des heures, comme si de rien n'était.

- Tom et Ken étaient à l'université, raconte-t-il, et Jon était au lycée et bien trop cool pour traîner avec toi, comme avec moi. J'étais quasiment un adolescent alors que tu n'avais que quatre ans, donc tu n'as jamais eu personne avec qui jouer. Les autres enfants de la rue voulaient toujours faire du sport et se salir, mais tu préférais traîner avec Maman dans la cuisine ou avec Papa au garage. J'avais l'impression que tu loupais une partie des

expériences typiques de l'enfance. Je t'embêtais, tu te souviens ?

- Évidemment. Et même si je ne m'en souvenais pas, vous en parlez tellement souvent pendant les réunions familiales que c'est implanté dans ma mémoire. Tu laissais des grenouilles et des araignées et d'autres créatures dans mon lit.

- Et qu'est-ce que tu faisais ?

Je hausse un sourcil dans sa direction, me demandant où il veut en venir.

- Je les étudiais. Je faisais des expériences avec puis les relâchais dehors. Une fois, un des rats est mort, alors je l'ai embaumé et je l'ai disséqué.

- Tu avais quatre ans.

- Et ?

- Et tu as créé ton propre fluide d'embaumement avec des produits ménagers et d'autres trucs que tu avais trouvés dans la cuisine.

- En quoi ça a un rapport avec les émotions et les relations ?

- En gros, si tu veux vraiment comprendre tes émotions, ce ne sera pas facile. Tu n'as

jamais vraiment été ... normale.

- Et ben, merci, je réponds.

Il se retourne et tire, enfin, et nous observons la flèche alors qu'elle se plante à seulement quelques centimètres du centre de la cible.

- Bon, d'accord, dis-je. Qu'est-ce que tu me conseilles de faire ?

Il se tourne vers moi.

- Le courage n'est pas l'absence de peur, mais plutôt la réalisation qu'il y a quelque chose de plus important que la peur. Les gens courageux ne vivent peut-être pas longtemps, mais les gens prudents ne vivent pas du tout.

Je suis surprise, car ça semble beaucoup trop poétique pour mon frère.

- C'est magnifique Sam. Qui a dit ça, Nelson Mandela ?

- Non, Meg Cabot.

Je fronce les sourcils tout en me creusant le cerveau.

- Qui est-ce ? Un poète ? Un philosophe ?

- Elle écrit des livres pour enfants.

- Oh.

- Écoutes, Lucy.

Il vient vers moi et pose une main sur mon épaule.

- Pour une fois, arrête d'écouter ton cerveau. Suis tes tripes, ton instinct. Qu'est-ce que te dit ton instinct ?

Je lève le regard sur son visage.

- Je ne sais pas.

Il sourit et hoche brièvement la tête.

- Bien. Tu sais tout ce qu'il y a à savoir. Ça ne te fera pas de mal.

Puis il me donne une tape sur l'épaule, un peu plus fort que nécessaire et me tend mon arc.

- À toi. Essaie d'être un peu moins mauvaise.

Quelques heures plus tard, Sam me dépose devant le duplex. Je le sers dans mes bras rapidement et maladroitement avant de sauter hors de son immense pick-up.

À mi-chemin des escaliers, je remarque Jensen, debout sur le porche, juste devant sa porte. Il n'est pas seul. Un homme plus vieux

est avec lui, en pantalon et veste de cuir parfaitement ajustée au-dessus d'un costume trois-pièces. Ses cheveux sont plus clairs que ceux de Jensen, mais il a les mêmes yeux verts foncés.

- Bonjour, dis-je en arrivant en haut des marches.

Ils me fixent tous les deux.

- Tu dois être la voisine de Jensen, me répond l'homme. Je suis le professeur Walker, le père de Jensen.

Il vient vers moi et nous nous rejoignons en haut de l'escalier. Il s'approche avec un sourire expert et une main tendue.

Je lui serre la main fermement.

- Lucy London.

- Ah oui ! dit-il en se retournant vers Jensen. Tu ne m'avais pas dit que tu vivais à côté de notre génie universitaire.

Jensen ne dit rien. Il a une expression très sérieuse et je remarque qu'il ne s'est pas rasé et qu'il a une barbe de trois jours.

- Je suis ravi de t'avoir enfin rencontrée, Lucy.

Il me lance un sourire, mais celui-ci s'efface lorsqu'il se tourne vers son fils.

- Jensen, nous nous reparlerons bientôt.

Puis il me dépasse, descend les escaliers et disparaît.

- Est-ce que ça va ? je demande à Jensen.

Il me regarde avec une telle intensité que je sens des papillons dans mon ventre.

- Ouais.

Je n'ai pas l'impression qu'il va continuer la conversation, donc je me dirige vers ma porte.

- Tu étais où ce matin ? demande-t-il à mon dos tourné.

Je me retourne.

- Je suis allée au pas de tir avec mon frère.

- C'est ton frère qui vient de te déposer ?

- Oui.

Je le vois clairement se détendre.

- Je me disais...

Il plonge ses mains dans ses poches et fait trois pas vers moi.

- Nos interviews seraient plus productives si nous étions plus à l'aise l'un avec l'autre. Si

nous nous connaissions un peu mieux. On devrait ... être amis.

Je hoche la tête.

- Oui, c'est pas bête.

Nous ne nous sommes côtoyés qu'une poignée de fois.

- J'ai besoin d'amis, j'admets.

- Il y a un vernissage dans cette galerie qui expose des nouveaux artistes en centre-ville samedi soir. J'ai deux entrées.

Il n'ajoute rien et je le fixe quelques secondes.

- Tu m'invites à venir avec toi ? je demande finalement.

Il sourit à moitié.

- Ouais, je crois que oui.

- OK.

Son sourire s'élargit.

- OK. Je passe te chercher à six heures.

- OK.

Je lui rends son sourire, me retourne et déverrouille ma porte. Je souris toujours alors que je rentre à l'intérieur.

Chapitre Onze

*La vie n'a aucun sens sans l'interdépendance.
Nous avons besoin les uns des autres, et plus
tôt on s'en rend compte, mieux c'est.*

~ Erik Erikson

Alors que je raconte à Freya ce qui s'est passé ce week-end, elle lance un cri aigu si fort que mes oreilles se mettent à bourdonner et que toutes les personnes présentes dans un rayon de cinquante mètres autour de nous se retournent.

Quand elle s'arrête enfin, je la regarde en clignant des yeux.

- On aurait dit un sifflet anti-viol.

L'association des élèves en distribue au début de chaque semestre.

- Je considère ça comme un compliment, répond-elle.

Nous traversons la cour carrée. Freya voulait aller déjeuner, mais j'ai promis au Dr Heinrich que je l'aiderai avec son TP de génétique moléculaire avancée. Il a quelques étudiants de deuxième cycle qui ont besoin d'aide. Freya a accepté de m'accompagner au Centre des Sciences Davidson.

- Il est à fond sur toi, m'annonce-t-elle.

Je n'aurais peut-être pas dû lui parler de ma première session avec Jensen.

- Je ne pense pas, je réponds. Il m'a spécifiquement dit qu'il voulait qu'on soit

amis.

- Ouais, des amis qui se roulent des pelles !

Je fronce les sourcils.

- Les amis font ça ?

- Mais non, débile !

Nous contournons un groupe de garçons qui jouent au frisbee.

- Il prend sûrement le chemin détourné de l'amitié vu que t'as complètement pété un plomb après que vous vous soyez embrassés.

- Je n'ai pas «pété un plomb».

- Tu t'es éloignée de lui et l'a remercié, dit-elle en insistant dédaigneusement sur le dernier mot, et en gros poussé dehors, vrai ou faux ?

- Je ne l'ai jamais obligé à faire quoi que ce soit. Il est parti de son propre chef.

- Mais mes deux premières allégations sont vraies ?

Malgré son langage frivole et ses manières taquines, Freya fera sûrement un très bon avocat un jour.

- Et bien, oui, j'admets.

Elle affiche un sourire satisfait.

- Tu vois ? Il te fait croire que vous êtes amis. Te berce d'illusions jusqu'à ce que tu aies une fausse sensation de contentement. Avant que tu ne t'en rendes compte, tu te réveilleras un matin, mariée, avec deux virgule cinq enfants et vos deux BMW.

- C'est peu probable.

- T'aimes pas les enfants ? me demande-t-elle.

- J'aime pas les BMW, je réponds.

- Lucy ! s'exclame-t-elle.

Elle s'arrête et place une main sur mon bras.

- Tu as fait une blague ?

Je lui souris timidement.

- Peut-être. Je pense que tu déteins sur moi.

Nous sommes arrivées à mon bâtiment. Je m'arrête à l'entrée et me tourne vers Freya.

- On va réussir à faire de toi une personne normale ! dit-elle. Bon, je serais chez toi samedi à cinq heures pour t'aider à te préparer.

Elle me regarde en hochant la tête, les sourcils levés.

Je secoue la tête.

- Ce n'est pas nécessaire.

- Si. Ça l'est. Ça l'est vraiment. On ne proteste pas !

Elle me montre du doigt comme si j'étais un enfant dissipé et après m'avoir lancé un grand sourire niais, elle part, se hâtant le long du trottoir sans me laisser une chance de pouvoir répondre. J'ai comme l'impression qu'elle commence à me connaître assez bien, et je suis surprise de voir que ça ne me déplaît pas.

Freya apparaît devant ma porte à 17h00 précises samedi, armée d'un sac de cadeaux et de la garantie qu'elle est là pour m'aider à être classe, et pas à ressembler à une « Marie-couche-toi-là ».

J'abandonne, mais seulement après avoir vu le jean et le haut à manches longues qu'elle a l'intention de me faire porter.

Au final, je suis plutôt satisfaite avec le jean skinny, les bottes, le haut fluide et l'écharpe colorée. Elle a même un sac-à-main

qui va avec. Je dis stop quand elle se met à parler bijoux.

- Mais ils brillent ! me dit-elle.

- Je n'aime pas les bijoux.

Elle secoue la tête gravement.

- On dirait que tu n'es même pas humaine.

- Je les trouve inconfortables. Peu importe pendant combien de temps je les porte, je les sens toujours. J'ai toujours conscience de tout ce qui touche ma peau.

- T'es trop bizarre.

- Oui, je confirme.

Je la mets dehors à cinq heures et demie.

- Tu dois me laisser te relooker, dit-elle alors que je la raccompagne à la porte. Un vrai relooking, pas juste ce truc nul de seulement changer tes fringues.

- Je suis bien comme ça.

Elle passe le seuil et se retourne.

- Tu es bien, vraiment bien, mais imagine juste quelques mèches, peut-être une autre coupe de cheveux plutôt que tout droit comme ça ? Tes cheveux sont si longs et si beaux, tu pourrais faire plein de choses avec !

- Merci Freya.

Je m'apprête à fermer la porte et elle lance avant qu'elle se ferme :

- N'oublie pas de m'appeler demain ! Je veux des détails !

La porte se referme.

Je retourne dans la salle de bains et enlève la moitié du maquillage. Une fois cela fait, et après avoir rangé ma chambre, il est cinq heures quarante-cinq. Encore quinze minutes avant que Jensen ne vienne me chercher. Mais je n'ai vraiment rien d'autre à faire. J'attrape le sac-à-main que Freya m'a prêté et une veste, et je sors.

Jensen ouvre la porte en jean et en chemise, mais sans chaussures.

- Je suis prête. Je ne voyais pas l'intérêt d'attendre jusqu'à six heures, dis-je.

- Et bien, c'est une première.

Il ouvre la porte et se recule pour me laisser entrer.

- Une première quoi ? je demande.

Je le dépasse et entre en regardant autour de moi. Son appartement m'intéresse beaucoup. Il a été plus qu'hésitant à me laisser entrer les dernières fois que nous nous

sommes vus et je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi.

- La première fois qu'une fille doit m'attendre pendant que je me prépare. C'est plutôt l'inverse d'habitude, ajoute-t-il avec un sourire. J'arrive dans deux minutes.

Il disparaît dans le couloir.

Son côté du duplex est le reflet du mien, à l'exception de quelques détails importants. L'âtre par exemple. J'avais bien remarqué le conduit de cheminée à l'extérieur, quelque chose qui n'existe pas de mon côté. Et puis, mon appartement est plutôt sobre. Je n'ai pas grand-chose d'accroché aux murs, et tous mes meubles sont fonctionnels et dépareillés, de vieux meubles récupérés chez des parents ou dans des brocantes.

L'appartement de Jensen ressemble à un appartement-témoin. Aux murs sont accrochées des estampes en noir et blanc encadrées. Ses meubles sont en bois élégant et modernes. Il y a du parquet dans le salon et du carrelage et du granite dans la cuisine.

Tout semble si brillant et si neuf. Sauf une chose. Il y a une table basse contre un mur,

avec un joli miroir au-dessus. Mais sur la table est posé un vieux vase, petit et blanc. Il n'est pas entièrement blanc ; il a été patiné et jauni par le temps. Il a quelques tâches presque brunes et plusieurs éclats sur l'émail. Il représente un contraste tellement saisissant avec le reste de la pièce que je me sens irrésistiblement attirée.

Je le soulève et l'observe, le tournant et examinant le dessous. Aucune marque distincte ou signature.

- Tu l'aimes bien ?

Je pivote.

Jensen est appuyé contre le mur du couloir et m'observe.

- Il n'a pas l'air vraiment à sa place.

Je le lève et l'utilise pour montrer le reste de la pièce, avant de le reposer délicatement sur la table.

- C'est le but.

Il se redresse et s'avance vers moi, passe un doigt sur le rebord imparfait du vase. Un peu de son parfum flotte vers moi.

- C'est du wabi-sabi, dit-il.

Je penche le tête.

- Explique.

Il me sourit.

- Le wabi-sabi est un principe japonais qui incarne l'idée de fugacité et d'imperfection. Comme le cycle de la vie. Nous naissons, nous vieillissons, et puis nous mourrons. Les objets sont comme nous, ils vieillissent et se patinent, mais ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Cela fait partie du cycle de la nature. Le wabi-sabi, c'est apprécier la beauté de notre monde naturellement imparfait.

J'assimile ces mots pendant quelques instants et apprécie le moment.

- C'est intéressant d'avoir entouré cet objet imparfait de perfection, dis-je.

Son sourire s'élargit et mon regard est attiré par ses lèvres. Contre mon gré, je me rappelle leur saveur. Je force mon regard à remonter sur le sien, mais il ne me regarde plus. Il observe le vase. Je jette un œil à son reflet dans le miroir.

- Mon père a fait venir un architecte d'intérieur et l'a meublé avant que j'emménage.

Il prend le vase.

- C'était ma touche personnelle.

- Ton acte de rébellion.

Je comprends mieux maintenant pourquoi il ne prend pas la peine de fermer sa porte avant de partir chercher son café du dimanche matin. Pourquoi se soucier de ses possessions ? Ce ne sont pas les siennes.

Il hoche la tête, repose le vase et se racle la gorge.

- Prête à y aller ?

Une fois dehors, il ouvre la portière de sa voiture pour moi, et je me glisse sur le siège en cuir légèrement déchiré. Je me penche et déverrouille son côté. Comme c'est une vieille voiture, il n'a pas l'ouverture centralisée.

Il s'installe, met le contact, et le moteur rugit.

Le tableau de bord est bosselé et la moquette à mes pieds est usée, mais la voiture est propre et confortable.

- Même ta voiture est wabi-sabi.

Il sourit à ma remarque.

- C'est la garniture et l'intérieur d'origine, me dit-il.

Il me raconte l'histoire de la voiture, pendant que je regarde les lumières de la rue et des autres voitures jouer sur son visage alors qu'il parle et conduit.

- Mon père voulait m'acheter quelque chose de neuf et tape-à-l'œil, mais j'avais envie d'une Mustang de 1965 depuis mes dix ans. J'ai dû conduire jusqu'au Kansas pour aller la chercher, et j'ai du faire soixante heures par semaine d'archivage et de saisie de données pendant tout un été, mais ça valait le coup.

- Tu l'as achetée toi-même ?

- Ouais. Quand j'ai dit à mon père ce que je voulais, il a refusé de me donner le moindre centime. Mais j'en suis content maintenant. C'est la seule chose que j'ai jamais possédée et qui n'est qu'à moi.

- Je n'ai jamais eu de voiture.

Je passe ma main sur l'accoudoir en cuir de la porte.

- Jamais ?

- Je n'en ai pas besoin. Je peux aller à pied quasiment partout où je dois aller, et si je vais

chez mes parents ou autre part, soit l'un de mes frères m'y conduit, soit je prends le bus.

Un silence s'installe dans l'habitacle alors qu'il se glisse dans le trafic en direction du centre-ville.

- Tu as combien de frères, me demande-t-il.

- Quatre.

- Quatre ? Ta famille est plutôt grande.

- Je suppose. À moi, ça me semble normal. Je n'ai aucun point de comparaison.

Il s'arrête devant la galerie d'art. Il n'y a pas de place de parking devant le bâtiment, et il y a déjà la queue devant la porte.

- Il y a plus de monde que je ne pensais, dit-il, nerveusement.

- C'est une mauvaise chose ? je demande.

- Non. Enfin, je ne pense pas.

Il secoue la tête, puis me regarde en souriant.

- C'est une bonne chose.

J'ai peut-être seulement imaginé sa nervosité. Pourquoi est-ce qu'une exposition d'art le rendrait nerveux ?

Nous continuons notre route sur quelques centaines de mètres, avant de trouver une place de parking.

Je sors avant qu'il puisse m'ouvrir la porte, mais il me tend son bras et nous remontons rapidement la rue dans le froid.

À la porte, une femme à la peau foncée et aux cheveux bruns bouclés accueille Jensen en le serrant fort dans ses bras et en l'embrassant sur la joue.

- Je suis tellement contente que tu aies pu venir, dit-elle, serrant ses mains dans les siennes. Qui est ton amie ?

Elle me regarde curieusement.

- Voici Lucy London, dit-il, puis se tournant vers moi : voici Anita Johnson. C'est la propriétaire de la galerie.

- Ravie de faire votre connaissance.

Nous n'avons pas le temps d'échanger plus de civilités ; elle remet un dépliant à Jensen et nous entrons dans le bâtiment pour lui permettre d'accueillir les personnes derrière nous dans la queue.

La vaste galerie est plutôt animée. Des serveurs habillés de noir et de blanc circulent

avec des plateaux de nourriture et de boisson. Une douce musique résonne dans l'espace ouvert. Il y a peu de lumière ; la majorité des éclairages est réservée aux tableaux accrochés aux murs et aux différentes sculptures.

Jensen me prend la main et m'emmène à travers la foule. Comme sur le campus, j'ai l'impression qu'il connaît pas mal de monde ici. Nous devons nous arrêter plusieurs fois, alors qu'il serre des mains, qu'on lui donne des tapes amicales dans le dos et qu'on fait les présentations. Je hoche la tête et souris et fais semblant d'être plus à l'aise que je ne le suis réellement.

Finalement, nous atteignons la section des peintures à l'huile et je soupire de soulagement. Je n'aurais plus à parler à personne excepté Jensen pendant au moins un petit moment. La claustrophobie commençait à se faire sentir avec tous ces gens autour de moi.

- Qu'est-ce que tu en penses ? me demande-t-il.

J'en pense qu'il me tient toujours la main, même si cela n'est plus nécessaire car nous

n'avançons plus à travers la foule et nous ne risquons plus d'être séparés dans cette partie moins peuplée de la galerie, mais je réalise que ce n'est pas ce qu'il veut dire. Je regarde le tableau devant nous.

- Je ne sais pas trop. J'imagine que l'artiste avait l'intention de peindre des arbres en automne. Cependant, ces couleurs ne ressemblent à rien de ce que j'ai pu voir dans la nature.

Au lieu du rouge, du orange et du jaune du feuillage, les feuilles sont jaunes fluo, magenta et de l'orange le plus brillant que j'ai jamais vu. Regarder ces couleurs en devient presque douloureux.

- Pourquoi tu penses qu'il a fait ça ?

Je réfléchis à la question, mais je ne vois pas pourquoi l'artiste aurait choisi cette palette de couleurs en particulier.

- Je ne sais pas, lui dis-je finalement. Et toi, t'en penses quoi ?

- Je pense que l'artiste est amoureux, répond-il.

- Pourquoi ?

- Parce que tout semble plus lumineux.

J'y réfléchis et secoue la tête.

- Ça n'a pas de sens. L'amour n'affecte pas nos photorécepteurs.

Je regarde de nouveau le tableau, et ajoute :

- Je pense que l'artiste a pris des hallucinogènes. Des scientifiques ont découvert que l'utilisation de ce type de drogues débloquent des récepteurs 5-HT2A à la surface du cerveau, qui à leur tour, affectent les autres sens, faisant que le monde leur apparaissait et plus lumineux, et différent de la réalité.

Jensen lâche un rire.

- C'est drôle ? je lui demande.

Il secoue la tête.

- À chaque fois que tu ouvres la bouche, tu dis quelque chose auquel je ne m'attends pas.

- Et c'est grave ?

- Absolument pas. Mais j'ai gagné.

Il sort le dépliant qu'il a eu en entrant et pointe le nom de ce tableau en particulier. Il s'appelle *Tomber en amour avec l'automne*.

- Tu vois ? me dit-il en me poussant du coude, un petit sourire aux lèvres.

- Je ne sais pas si c'est intelligent ou ridicule. Et tu n'as pas le droit d'utiliser le nom du tableau pour deviner, c'est de la triche, je réponds, tout en souriant.

J'imagine qu'il apprécie mes commentaires et mon manque d'intelligence artistique car il m'emmène voir d'autres sculptures et tableaux, me posant plein de questions différentes devant chacune, et riant la plupart du temps à mes réponses.

- J'ai peur de ne pas être très douée dans l'analyse artistique, lui dis-je alors que nous nous asseyons tous les deux sur un banc étroit, des petites assiettes remplies d'amuse-gueules sur les genoux.

- Je trouve que tu t'en sors très bien. Tellement bien en fait, que je crois que tu as loupé ta vocation de critique artistique.

Il mange un petit morceau de poulet saté planté sur un cure-dents.

- Peut-être, je réponds. Je n'ai aucune idée de ma vocation. Critique d'art ou bouffon du roi, c'est du pareil au même.

Sans domicile fixe pourrait être ma prochaine fiche de poste si je ne trouve pas

une expérience sur les émotions pathogènes.

Il avale sa bouchée avant de me regarder dans les yeux et de me répondre :

- Je pense que tu ne te juges pas à ta juste valeur. Je suis persuadé que tu es capable d'accomplir tout ce que tu entreprends.

Je me plonge dans son regard déterminé. C'est agréable, qu'une personne autre que ma famille croit en moi, même s'il se trompe.

Je lui souris et mange un oignon vert enroulé de bacon.

- Te voilà !

Anita, la propriétaire de la galerie, apparaît à nos côtés et pose sa main sur l'épaule de Jensen.

- Les œuvres exposées vous plaisent ?

Nous sourions et hochons la tête.

- Ça t'embête si je t'emprunte Jensen une minute ?

Je secoue la tête tout en mâchant ce que j'ai dans la bouche. Je finis par avaler.

- Bien sûr que non.

- N'hésite pas à aller voir à droite à gauche, et à te servir en amuse-gueules et en boisson, me dit-elle avec un sourire.

Elle l’emmène de l’autre côté de la galerie et ils disparaissent derrière une porte réservée au personnel.

Je me demande de quoi il s’agit. Je finis ce qu’il me reste de nourriture et jette l’assiette dans une élégante poubelle argentée située dans un coin. Je ramasse le dépliant que Jensen a laissé sur le banc et slalome dans la foule affairée.

Il reste une section de la galerie que je n’ai pas vue. Nous avons déjà parcouru les deux premières (les peintures à l’huile et les sculptures), séparées l’une de l’autre par un mur bas.

Le troisième et dernier artiste émergent exposé présente seulement des dessins au fusain de personnes. Mais pas de modèles. Enfin, pas dans le sens du mot qui implique des personnes grandes, fines et parfaites.

Il y a un vieux monsieur avec un double menton, un jeune enfant avec un bec de lièvre, et une vue de profil d’une femme magnifique avec une jambe amputée. Les dessins en eux-mêmes sont assez simples, du moins en apparence, mais je me rends compte que toute

sorte de détails ne sont visibles qu'en y regardant de plus près. La lueur dans les yeux du vieil homme, la fossette de la joue de l'enfant.

Ça me rappelle le wabi-sabi, trouver la beauté dans les imperfections. Jensen connaît la propriétaire de la galerie, peut-être connaît-il aussi cet artiste et c'est grâce à lui qu'il a appris ce concept.

Je lis le dépliant. Toutes les autres œuvres ont le nom de l'artiste écrit à côté du titre, mais celles-ci ont juste les titres. Et les titres eux-mêmes sont plutôt simples : homme, enfant, femme.

- Qu'est-ce que tu penses de ceux-ci ?

Je ne prends pas la peine de me retourner, car je reconnaîtrais sa voix n'importe où, ce timbre profond et rocailleux. Il se tient à côté de moi, son épaulement frôlant la mienne.

- C'est différent des autres, dis-je.

- Différent en bien ou différent en mal ?

- En très bien. Mais je ne sais pas trop comment te le décrire. C'est moins ... prétentieux.

Il rit, un gloussement profond qui me donne la chair de poule.

- Tu as faim ? demande-t-il.

- Oui.

J'ai raté le déjeuner, et les quelques amuse-bouches que j'ai avalés ne m'ont pas rassasiée.

- Sortons d'ici.

Il m'attrape la main et nous retraversons la foule.

Nous achetons une pizza sur la route du retour et nous retrouvons chez lui, attablés sur le bar en granit entre la cuisine et le salon.

- Alors, dis-m'en plus sur tes frères et le reste de ta famille, me demande-t-il.

Je suis assise sur un tabouret au bar, et il est dans la cuisine en face de moi, à ouvrir des placards pour en sortir des assiettes et des serviettes. Il me glisse une assiette que j'attrape. Je soulève le couvercle du carton à pizza et me sers.

- Il n'y a pas grand-chose à dire, lui répond-je en mettant trois parts de pizza dans mon assiette. Mes frères sont tous beaucoup plus vieux. Sam est le plus proche de moi en

âge, il a huit ans de plus que moi. Tom est le plus vieux, puis Ken et Jon. Sam a environ douze ans de moins que Jon.

- Ça fait une grande différence d'âge.

Il reste de son côté du bar, et met ses parts de pizza dans son assiette.

- J'étais une surprise. Ma mère avait plus de quarante ans quand elle m'a eue. Elle était contente d'avoir enfin une fille.

Je croque un morceau de pizza.

- Je parie qu'ils étaient encore plus contents d'avoir un enfant surdoué.

Je hausse les épaules.

- Je ne pense pas.

- Comment ça ?

- Ils ne savaient pas trop quoi faire de moi.

- Même sans ça, ils doivent être très fiers de toi.

Je hoche seulement la tête parce que je ne sais pas trop quoi dire. Ils ne m'ont jamais parlé de ça, et je n'ai jamais posé la question.

- Tu vis ici depuis combien de temps ?

- Ça fait deux ans, depuis que j'ai dix-huit ans. Avant ça, je prenais le bus tous les jours pour venir ici.

- Tes parents t'ont virée à dix-huit ans ?
demande-t-il avec un sourire.

- Non. Mes parents ne voulaient pas que je déménage, mais moi si. J'adore ma famille, mais je n'aime pas vivre avec d'autres personnes.

- Pourquoi ?

Je réfléchis à la question avant de répondre.

- Être seule est plus facile.

- Plus facile ? Ou plus « contrôlable » ?

Je me tais encore.

- Les deux.

Je ne sais pas trop quoi ajouter de plus. Ça me perturbe un peu que Jensen semble me comprendre mieux que je ne me comprends moi-même alors que nous nous connaissons à peine.

Nous mangeons notre pizza pendant un moment, et entre deux bouchées je lui demande :

- Et toi ?

- Quoi moi ?

- Tu as des frères et sœurs ?

- Nan. Enfant unique. Juste un cousin un peu louche.

- Il n'est pas louche.

- Tu ne le connais pas assez bien.

Il sourit.

- Et ton père ?

Je ne peux m'empêcher de poser la question. J'ai voulu en savoir plus depuis leur échange la semaine dernière, et s'il peut me poser des questions sur ma famille, je pars du principe que l'inverse est vrai aussi.

- Que veux-tu savoir sur lui ?

- Vous ne vous entendez pas bien.

Jensen hausse les épaules et secoue la tête en même temps, prend une autre part de pizza du carton et mange la garniture.

- Nous ne sommes pas toujours d'accord.

Il ne semble pas prêt à s'épancher, donc je me tais et espère que les pensées qui tournent dans sa tête finiront finalement par sortir de sa bouche.

- Quand as-tu déménagé ? je lui demande quand je réalise qu'il n'entrera pas dans les détails.

- Comme toi. À dix-huit ans. J'étais en résidence universitaire jusqu'au semestre dernier quand cet appartement s'est libéré.

- Tu aimais bien la résidence ?

Il grimace.

- Pas vraiment. Tu as déjà partagé une salle de bains avec trois autres mecs ?

- Non, mes deux plus vieux frères avaient déjà déménagé quand j'ai été en âge d'utiliser une salle de bain.

Il secoue la tête.

- C'est pas beau à voir.

Je baisse les yeux sur mon assiette et me rends compte que j'ai fini ma pizza. Je me lève pour mettre mon assiette sale dans l'évier, mais alors que je contourne le bar pour entrer dans la cuisine, il m'arrête.

- Je n'ai pas toujours voulu être avocat, dit-il finalement, en prenant mon assiette sale et la plaçant sur la sienne, posant les deux dans l'évier. Il tourne le robinet, éclaboussant les deux assiettes sales.

Je ne sais pas s'il essaie de changer de sujet ou pas.

- Tu voulais faire quoi ? je demande.

- Tout ce que mon père n'était pas. Tout ce qu'il n'approuvait pas.

- Pourquoi ?

- Il n'est pas toujours très sympa, me répond-t-il.

- Personne n'est tout le temps très sympa, je réponds.

Ça le fait sourire, un peu.

- C'est vrai, mais mon père peut être un vrai connard.

Je penche la tête dans sa direction.

- Explique.

- Par où commencer ?

Il rit jaune et ferme le robinet, se tourne vers moi tout en s'adossant au plan de travail. Il croise les bras sur sa poitrine.

- Tu vas probablement penser que c'est stupide, et ça l'est probablement. Je ne suis qu'un pauvre gosse de riche avec des problèmes de riches.

- Tu n'es pas juste avec toi-même. La fortune de ta famille ne rend pas tes sentiments moins importants que ceux des autres.

- Tu as peut-être raison.

Il m'observe une seconde, puis détourne le regard.

- Notre dernier débat en date concerne mon futur. J'ai décidé de me spécialiser en droit civil.

- Et ton père n'approuve pas ?

Il hausse les épaules.

- Il voulait que j'étudie le droit des sociétés, comme lui, mais il s'y fera. Éventuellement. Pour lui, c'est mieux que l'alternative.

- C'est quoi l'alternative ?

Il ouvre la bouche pour parler, puis s'arrête et secoue la tête.

- Peu importe. Peu importe ce que je veux faire, je fais ce qu'il me dit de faire. La plupart du temps.

Je réfléchis soigneusement avant de parler. Je sais ce que je veux lui dire, mais je ne veux pas non plus le blesser et rendre les choses bizarres entre nous. Je pense un peu à ce que Duncan m'a dit, et aux erreurs que j'ai faites par le passé en conseillant les autres.

- Tu n'as pas à laisser qui que ce soit te dicter ta vie, lui dis-je finalement. Ils ne sont

pas ceux qui doivent la vivre. Tu donnes à ton père plus d'emprise qu'il n'en a en réalité.

Il secoue la tête.

- Tu ne comprends pas.

- Tu as raison, je ne comprends pas. Je n'ai jamais eu à faire face à des parents autoritaires. Au contraire, mes parents étaient trop conciliants. Mais si tu n'aimes pas le chemin que ton père te force à emprunter, tu es le seul qui peut en dévier.

Un silence s'installe, et je me demande comment il va me répondre. Il ne peut pas aller se plaindre à Duncan, mais il peut m'éviter et pendant une courte seconde, ça me paraît pire.

- De façon logique, je sais que tu as raison, avoue-t-il. Mais le dire et le faire sont deux choses complètement différentes.

- En effet, je concède. Je comprends tout à fait ton sentiment.

- Bon, dis-moi, continue-t-il.

Il me dépasse et se dirige vers le salon.

Je le suis jusqu'au canapé, et m'assois à l'opposé, laissant soixante bons centimètres entre nous deux.

- Puisque tu as une si grande famille, demande-t-il, comment ça se fait que tu doives faire cette expérience sur la socialisation ?

Très subtile manœuvre pour éviter de parler de lui et diriger la conversation sur moi. Je lui souris pour lui faire comprendre que je ne suis pas dupe.

- Comme mes frères sont bien plus vieux que moi, au moment où je suis née, ils étaient tous trop vieux pour jouer avec moi. Et je ne me suis jamais trop comportée comme une enfant normale.

- Ah ouais ? Tu faisais quoi de bizarre ?

Je hausse les épaules.

- La plupart du temps, je démontais tout plein de trucs et j'essayais ensuite de les remonter.

Il semble intrigué.

- Quel genre de trucs ?

- Ça a commencé avec des petits objets comme des horloges, des montres, des trucs du genre. Puis, je suis passée au sèche-linge, au lave-vaisselle et au réfrigérateur. J'ai gâché une semaine entière de nourriture une fois, en jouant avec le frigo.

Il rit.

- Pendant que les autres petites filles jouaient avec des poupées et des jeux normaux, tu jouais avec de l'électroménager.

- Plus ou moins.

- C'est assez incroyable.

- Ou bizarre.

- Nan, ça, jamais, répond-il. Enfin, j'avoue que la première fois qu'on s'est rencontré, je pensais que tu étais bizarre. Mais maintenant..

Il s'interrompt et secoue la tête.

- Maintenant j'apprécie ton franc-parler. Crois-moi, quand les personnes les plus proches de toi t'ont menti, tu tiens l'honnêteté en haute estime.

Il sourit encore, nos regards se rencontrent et nous nous fixons jusqu'à ce que je me sente bizarre et que des élancements douloureux se fassent sentir du côté de mon cœur.

Ses yeux sont sombres dans la faible lumière et j'ai un désir soudain et puissant de me rapprocher et de presser mes lèvres sur les siennes. De perdre le contrôle une nouvelle fois, juste pendant un instant. La même perte

de contrôle qui m'a désorientée et m'a abasourdie la dernière fois. Pourquoi voudrais-je encore vivre ça ?

- Je dois y aller, dis-je à la place.

Et d'un coup je suis debout, j'attrape ma veste et je me dirige vers la porte avec Jensen sur les talons.

- Tu es sûre ? Je peux faire du café ou ...

- Non. C'est bon. Merci pour cette très agréable soirée, j'ajoute rapidement avant de sortir et de me diriger vers mon appartement.

Une fois ma porte ouverte, Jensen me lance depuis le seuil de son duplex :

- Bonne nuit Lucy.

Je ne me retourne pas. Je lui lance simplement :

- Bonne nuit.

Et je repousse fermement la porte derrière moi. Je la ferme sur Jensen, mais je ne peux pas la refermer sur moi-même et sur les étranges sentiments inconnus qui bouillonnent en moi.

Chapitre Douze

Le meilleur scientifique est ouvert aux expériences et commence celles-ci par une idylle – et l'idée que tout est possible.

- Ray Bradbury

Jeudi, je m'arrête à la clinique et vais voir Duncan. Je lui décris mes nouveaux amis et ce que j'ai pu faire ces dernières semaines.

Je lui explique aussi ce qu'il se passe avec Jensen, et mes propres réactions déroutantes.

- Comment expliques-tu le fait que tu aies envie de t'enfuir à chaque fois que tu ressens quelque chose de nouveau ?

- Je ne sais pas.

- Combien de fois as-tu répondu « je ne sais pas » dans ta vie ?

Je cherche dans ma mémoire.

- Quelques fois, pas plus de cinq.

- Et de ces cinq fois, combien de fois depuis la dernière fois que je t'ai vue ?

- La plupart.

- Pour quelqu'un qui sait toujours tout, ou qui sait comment obtenir les réponses, ne pas savoir peut être effrayant.

Je réfléchis à ce qu'il vient de dire, en concordance avec les sentiments dont j'ai pu faire l'expérience ces deux dernières semaines. Je cligne des yeux.

- J'ai peur de mes propres sentiments.

Chaque fois que j'ai ressenti quelque chose que je ne comprenais pas, j'ai soit tout repoussé, soit je me suis enfuie. C'est arrivé car je n'aime pas que quelqu'un puisse affecter mes émotions sans mon consentement.

- Ce n'est pas logique d'avoir peur de soi-même.

Je secoue la tête et tâche de me concentrer.

- J'ai toujours réussi à contrôler mes émotions. La plupart des gens laisse des sources extérieures et hors de leur contrôle affecter leurs émotions, et j'ai toujours été fière de dire que je suis plus logique.

- « Lorsque quelqu'un te met en colère, sache que c'est ton jugement qui te met en colère », cite Duncan.

Je hoche la tête.

- Épictète.

Il sourit.

- Si tu tiens à quelqu'un, il n'y a pas de mal à ce qu'il t'affecte, tant que tu en es consciente, et qu'il n'essaie pas de te faire du mal délibérément. Plus tu t'ouvres aux gens, plus tu ressentiras d'émotions, parce qu'ils

seront importants pour toi et l'opinion qu'ils ont de toi aussi.

- Je ne suis pas indifférente.

Ses mots me touchent. S'ouvrir à quelqu'un lui permet d'affecter tes émotions. Leur donner un peu de contrôle. C'est terrifiant, et excitant à la fois. Je me demande s'il y a une possibilité de tester ça. Est-on plus susceptible de ressentir les émotions de quelqu'un d'autre si cette personne est importante pour nous ?

- C'est vraiment super, Lucy, dit-il, me coupant dans mes réflexions.

Je réfléchis à tout ce que nous avons dit, pendant que Duncan reste assis en silence. Il sait toujours quand parler et quand il vaut mieux me laisser réfléchir.

- Donc, je peux revenir et travailler de nouveau sur mon projet ? je demande.

Il se cala au fond de son fauteuil.

- As-tu une hypothèse valable ?

- Pas encore. Mais j'en aurais une, bientôt.

Je me sens frustrée. J'ai des buts. Il y a des choses que je veux apprendre et tout ça me ralentit.

- Lucy, tu as encore un mois. Le comité a accepté d'attendre et de te donner un peu de temps en plus parce qu'ils sont sûrs que tu vas trouver une solution. Utilise ce temps à bon escient. Arrête de stresser. Tu es jeune. Vis un peu. Amuse-toi. Oublie l'école un moment. Tu as passé ta vie entière à travailler et à étudier. Il est temps de te concentrer sur toi. Et tout coulera de source.

Je quitte la clinique et rentre chez moi, réfléchissant à ce que m'a dit Duncan.

À chaque fois que j'ai vu Jensen depuis le week-end dernier, mon rythme cardiaque s'est accéléré, l'adrénaline a déferlé dans mon système. C'est comme si mon corps se mettait en mode « lutte ou fuite », mais sans aucun danger apparent. Sauf la menace d'un autre baiser. Non pas que je n'ai pas aimé le baiser ; je l'ai plutôt un peu trop apprécié. Quand je suis avec Jensen, c'est comme si plus rien n'existait. Sauf lui. Et moi.

Peut-être que c'est juste trop pour moi. Peut-être que c'est plus que ce que je suis capable de supporter. Peut-être que je devrais trouver quelqu'un d'autre à interviewer. Non,

cette idée me fait paniquer encore plus. Il n'y a personne d'autre. Ce que je dois faire, ce que tout bon scientifique devrait faire, c'est écouter les conseils de Duncan et trouver comment occuper au mieux le temps qu'il me reste.

J'entends des voix en approchant du duplex, et le grondement maintenant familier du rire de Jensen.

Freya est devant ma porte, et Jensen est assis sur la rambarde, dos à moi, en train de lui parler. Il dit quelque chose et elle rit, lançant ses cheveux bruns par-dessus son épaule et mettant sa main sur le bras de Jensen.

Je m'arrête en bas des marches et une ombre noire se répand dans mon esprit. J'ai la soudaine et inquiétante envie de lui enlever sa main de force et de l'envoyer par-dessus la rambarde.

- Hey, je lance, en montant les escaliers.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Suis-je malade ? Je ne ferais jamais ça à Freya. Pourquoi est-ce que mon cerveau m'enverrait ce genre de pensée ?

- Hey ma biche ! Je t'attendais. Tu as oublié qu'on avait rendez-vous ? Me demande-t-elle.

- Ah bon ? je réponds en atteignant le porche.

Je suis soulagée de voir que Jensen est maintenant debout et s'est éloigné de Freya d'au moins un mètre. Je m'inquiète de savoir quelles pensées inquiétantes pourraient me traverser l'esprit s'ils étaient plus près, ou Dieu nous en garde, s'ils se touchaient.

Elle me sourit et passe son bras autour de mon épaule avec enthousiasme, et je me sens de nouveau horriblement coupable.

- Je t'emmène dans l'un des meilleurs endroits pour observer le comportement humain dans ce qu'il a de plus basique.

- OK.

- Tu es prête à y aller maintenant, ou t'as besoin de prendre quelque chose.

Elle fait un geste en direction de ma porte.

- Non, c'est bon.

Nous disons au revoir à Jensen, et nous dirigeons vers la voiture de Freya, garée au bout de l'allée.

Elle conduit une vieille coccinelle cabossée de chez Volkswagen, et je dois crapahuter au-dessus du siège conducteur pour atteindre le siège passager.

- Désolée, dit-elle, poussant le levier de vitesse en place, faisant une embardée sur la chaussée. Je n'ai pas assez d'argent pour réparer la portière. Et ma mère avec ses « il faut que tu apprennes à être responsable et à apprécier l'argent à sa juste valeur et bla bla bla ».

Elle utilise ses doigts pour imiter des guillemets, ce qui me rend nerveuse car ses mains ne sont plus sur le volant.

Juste à temps, elle repose ses mains sur le volant pour tourner à gauche, sans regarder à gauche, ni à droite, et manque de percuter un autre véhicule. J'agrippe la poignée de toit alors que l'autre conducteur klaxonne et hurle des noms d'oiseaux par sa fenêtre ouverte. Freya lui fait un signe de la main et lui sourit.

J'ai peur de lui demander pourquoi la portière côté passager est cassée.

- Où est-ce qu'on va ? je demande, en espérant que ce ne soit pas trop loin.

- Tu verras. Tu vas adorer, me répond-elle.

Je sens plutôt que je vais le regretter, mais je réussis à rester calme pendant qu'elle négocie en tanguant plusieurs autres virages avant de se garer sur un parking à côté d'un bâtiment tentaculaire.

- Le centre commercial, dis-je en observant par la fenêtre la structure monstrueuse.

- C'est là que vont les jeunes pour tester leurs talents relationnels, m'indique-t-elle, un sourire excité sur les lèvres. Tu vas voir.

Elle m'amène à l'intérieur, et nous allons directement dans l'espace restauration. Comme je suis avec Freya, je ne suis pas étonnée de voir que tout ça à un rapport avec la nourriture. Mais elle a raison, il y a une tonne d'adolescents et de jeunes qui s'affairent. Flirtant, se taquinant. Je pourrais certainement m'asseoir ici et les regarder pendant des heures.

- Je t'avais dit.

Elle me donne un gentil coup sur le bras.

- C'est ici que la majorité d'entre eux vient après la fin des cours. Maintenant, à table . J'ai

faim !

Nous commandons chinois et nous installons sur une table libre. Alors que nous mangeons cette cuisine douteuse, elle me raconte ses dernières péripéties avec Cameron. Il semble qu'il ignore ses SMS, qu'il ne réponde pas à ses appels et un ami commun l'a informée qu'il voyait quelqu'un d'autre. Je me sens soulagée.

- Es-tu vraiment surprise ? je lui demande.

- En fait non, mais je pensais que bon, qu'il avait changé. Que je pouvais le changer. C'est vraiment trop stupide.

- Ce n'est pas stupide, je réponds. Il devrait être capable de rester monogame pour toi. Tu le mérites.

- Tout ça parce que je ne voulais pas coucher de nouveau avec lui, dit-elle en prenant une bouchée de poulet aigre-doux qu'elle mâche avant de poursuivre. Quand nous nous sommes remis ensemble, je lui ai dit que je voulais attendre, que je devais pouvoir lui faire confiance avant de sauter le pas.

Elle soupire, engloutit un nem et le mâche doucement.

- Tu ne devrais jamais renier tes principes pour quelqu'un d'autre, lui dis-je. Tu as bien fait. À part quand tu as engagé quelqu'un pour lui donner une raclée. Ce n'est probablement pas la chose à faire.

- Je sais, répond-elle en riant. Dieu merci, il n'a jamais su que c'était moi. Merci Luce. Tu es une super amie.

Elle me tapote la main et nous continuons à manger.

Freya a déjà mangé la moitié de son poulet et je n'ai pris que trois bouchées, quand je ne peux m'empêcher de lui raconter.

- Il faut que je te parle de quelque chose.

Elle mâche et avale.

- Ouais ?

- C'est à propos de Jensen.

Elle sourit et prend une autre grosse bouchée.

- Je ne suis pas surprise, vous couchez déjà ensemble ?

- Quoi ? Non, c'est pas ça. On en est même très loin.

Je prends une gorgée revigorante d'eau et la regarde bien en face.

- Quand je suis rentrée à la maison aujourd'hui, et que je t'ai vu lui parler, je me suis sentie ... furieuse.

Elle me fixe pendant de longues secondes.

- C'est tout ?

- C'est tout ? je répète. Non ce n'est pas tout. J'ai imaginé des choses horribles.

Elle se penche en avant, les yeux brillants, son sourire s'élargissant.

- Raconte.

Je soupire de frustration. Elle sourit maintenant, mais elle va me détester.

- Je me suis vue te prendre le bras de force et te lancer par-dessus la rambarde !

Je me couvre la bouche à peine fini de parler, honteuse et oui, embarrassée. Je reconnais immédiatement ces émotions, de même que la chaleur qui est en train de me monter aux joues.

Je la regarde, m'attendant à ce qu'elle soit fâchée, mais elle éclate de rire.

- En quoi c'est drôle ? je lui demande, alarmée de sa réaction.

- Tu l'aimes bien.

- Et bien oui, il est sympa.

- Non, tu l'aimes bien. Vraiment, vraiment bien. Veux-tu bien arrêter de le nier ? C'est complètement évident pour tout le monde sauf toi.

Je soupire.

- Je croirais entendre mon frère. Oui, c'est quelqu'un de gentil, et j'aime bien être avec lui. Je le trouve aussi attirant. C'est tout.

Elle rit.

- Et tu crois que ça veut dire quoi ? Oh, mais ça veut tout dire. Tu veux être sa petite amie. Tu veux l'épouser et avoir un million d'enfants avec lui.

-Non.

Je secoue la tête en signe de refus et fixe mon assiette comme si elle pouvait me donner la réponse.

- Si.

- Non !

- Et sinon, Mlle La Scientifique, comment tu expliques le fait que tu sois jalouse quand d'autres femmes lui parlent ?

- La jalousie dans sa forme la plus basique est la peur de perdre quelque chose au profit de quelqu'un d'autre, je réponds.

- Tu penses que je vais te voler Jensen, me taquine-t-elle.

Je suis perdue.

- Il ne m'appartient pas, j'insiste. Ces émotions ne sont pas logiques.

- Ça n'a pas d'importance quand tu aimes bien quelqu'un. Tu l'as trouvé attirant, puis tu lui as parlé et c'est un mec normal. Tu l'aimes bien. C'est pas la fin du monde, tu peux bien l'admettre. Il n'y a pas de honte à avoir. Je ne te jugerai pas. Honnêtement, je te jugerais si tu ne ressentais rien pour lui. Et ce n'est pas grave que tu veuilles me balancer de ton porche, tant que tu ne le fais pas vraiment. Mais tu n'y arriverais pas. Je peux largement te maîtriser, même si tu fais vingt centimètres de plus que moi. Je suis tenace.

Elle rit et secoue la tête.

- J'arrive toujours pas à croire que tu me l'aies dit.

Elle glousse et fourre les derniers morceaux de nourriture dans sa bouche.

J'examine pour la énième fois les émotions qui m'ont traversées à chaque fois que j'étais à côté de Jensen. Anxiété, désir, bonheur ... le fait qu'il affecte mes émotions sans que je puisse les arrêter ou les contrôler. Oh mon dieu.

- Je l'aime bien, dis-je. Je crois que je l'aime vraiment bien.

C'est terrifiant.

- Je fais quoi ?

- Qu'est-ce que tu veux faire ? Tu veux construire quelque chose avec lui ? Une relation de couple ?

- J'en ai aucune idée. Comment je peux le savoir ? Est-ce que c'est même possible ? Je ne pense pas qu'il ressente la même chose pour moi. Et même si c'était le cas, je ne crois pas que je supporterais d'être en couple. Je ne suis pas très douée quand il s'agit de parler et d'être avec d'autres personnes tout le temps.

Elle fait un bruit moqueur.

- Je pense que c'est largement faisable et je pense que tu es plus douée avec les gens que tu ne le crois.

- Je ne sais pas, je veux dire, regarde-le et regarde-moi. On est si différent. Et il est ...

Je ne sais pas comment le décrire.

- Il est beau, et charmant, et stable socialement. Et moi ...

- Ma chérie, tu es une bombe dans des vêtements horribles.

- Non.

- Si. Ces lèvres, ces cils qui n'ont jamais vu de mascara, cette peau, ce corps.

- Non.

- Ma biche, jette-moi ces chaussures orthopédiques et ces vêtements en velours et tu seras un vrai canon.

- Je n'ai jamais compris l'intérêt de s'enfermer les pieds dans une chaussure qui provoque de la douleur et qui peut potentiellement endommager le système nerveux.

- Et en plus, tu es drôle !

Je fronce les sourcils.

- Peut-être pas intentionnellement.

Elle pousse l'assiette de côté, et se penche vers moi.

- Laisse-moi t'arranger. S'il te plaît ? Ce sera mon cadeau de Noël, supplie-t-elle.

- Je t'ai déjà laissée m'habiller, et on est même pas encore à Thanksgiving.

Bien que les vacances approchent à grande vitesse.

- Je n'ai pas assez d'argent pour une nouvelle garde-robe, et d'ailleurs je n'en ai pas besoin

- J'ai des amis qui travaillent ici. Ils peuvent nous aider.

- Je ne sais pas.

- Moi je sais, dit-elle. Fais-moi confiance. Je sens que je suis près de céder.

- Je ne veux pas avoir l'air désespérée.

Je m'en fiche un peu, et elle le sait sûrement, mais je suis à court d'excuses.

- Fais-moi porter le chapeau.

- Tu es impitoyable.

- C'est ce qu'il paraît.

Je me lève et attrape mon plateau.

- D'accord. Mais rien de trop spectaculaire.

Elle pousse des cris d'orfraie, se lève d'un bond et me serre dans ses bras.

- Ça va être super !

Trois heures plus tard, j'ai été pomponnée, et habillée des pieds à la tête de grandes marques. Freya connaît tout le monde. Elle a une amie dans un salon de coiffure qui me fait une coupe et un brushing gratuit. Par contre, je refuse qu'on enduise mes cheveux d'un quelconque produit chimique, donc ça va assez vite.

Ensuite, elle m'emmène voir une amie à elle du nom de Jenny qui est vendeuse professionnelle dans un grand magasin. Jenny nous pousse dans le fond du magasin, derrière de grandes portes fermées où ils gardent des objets qui vont être soldés ou donnés à cause de défauts mineurs, comme des étiquettes manquantes, une couture décalée ou des petits trous dans le tissu. Elle nous laisse là devant les grandes piles de vêtements, et après une bonne heure de recherche à travers les différents tailles et les différents styles, Freya trouve son bonheur avec plusieurs paires de bottes, de pulls et de pantalons, pour elle ainsi que pour moi.

- C'était pas trop bien ? demande-t-elle en sortant du parking du centre commercial.

- Si.

J'ai peur d'en dire plus ou de la contredire, parce qu'une fois qu'elle aura commencé à parler, j'ai peur qu'elle ne soit pas assez concentrée sur la route et je suis sûre que nous ne survivrons pas au trajet retour.

- OK, maintenant nous avons besoin d'une idée pour attirer l'attention de Jensen et voir s'il t'aime bien lui aussi, dit-elle.

- Je suis sûre que ma transformation en Barbie icône de la mode sera plus que suffisante.

- Oh voyons.

Elle manque de peu de heurter une poubelle en prenant un virage.

- Tu as l'air à peine différente. Je pense que tu as une vision déformée de toi-même. Je voulais dire, vraiment capter son attention, comme j'ai capté la tienne en flirtant avec lui.

- Et comment allons-nous accomplir ça ?

Je me recroqueville alors qu'elle grille un stop.

- En le rendant jaloux, bien sûr.

Chapitre Treize

*Seules deux choses sont infinies, l'univers et
la bêtise humaine, mais je n'en suis pas sûr
pour le premier.*

- Albert Einstein

- Je ne pense pas que ce soit une si bonne idée que ça, Freya.

Nous sommes assises dans le salon, en attendant que mon faux rendez-vous arrive.

- Bien sûr que c'est une bonne idée ! Peut-être qu'il t'aime bien, mais qu'il ne le sait pas. S'il te voit avec quelqu'un d'autre, il réalisera qu'il est jaloux, et qu'il t'a toujours aimée, et il fera irruption ici, plein de ferveur et les biceps saillants, et il provoquera Tony en duel et tu tomberas passionnément dans ses bras, ses lèvres pressées contre les tiennes ...

Ses yeux sont tout brillants, et elle ne me regarde même plus.

- Freya ?

- Hm ?

Elle regarde toujours dans le vague, prise dans un rêve éveillé qu'elle est la seule à voir.

Je claque des doigts devant son visage et elle sursaute un peu avant de me regarder dans les yeux.

- Et s'il décide que je ne l'aime probablement pas et qu'il abandonne ? Tout ça en supposant qu'il a un tout petit peu de sentiment envers moi. Il me voit peut-être

comme une sœur ou une amie lambda, et dans ce cas, tous tes efforts n'auront servi à rien.

- Quoi ? Pas moyen. Qui en sait plus sur les relations et comment ferrer un mec, toi ou moi ?

Je hausse un sourcil dans sa direction.

- Je ne sais pas trop, vu que tu as perdu ta virginité récemment, que ton copain t'a trompée, que tu l'as fait tabasser avant de le reprendre, et que maintenant il ne t'appelle plus.

- Oublie tout ça.

Elle fait un geste dédaigneux de la main.

- Fais-moi confiance, OK ?

Je soupire.

- OK.

Son ami Tony arrive, et il est tellement évident qu'il est gay que je commence à me détendre. Jensen va immédiatement se rendre compte que ce n'est pas un vrai rendez-vous.

Lorsqu'on peut entendre le grondement de la Mustang de Jensen dans l'allée, Freya nous met dehors. Tony me prend la main et me fait un grand sourire. Il est vraiment très beau, d'une façon presque féminine. Il est grand et

mince, avec des muscles fins et saillants et des yeux bleus clairs qui ressortent sur sa peau plus foncée. Il est très bien habillé et rasé de près, et ses cheveux noirs sont parfaitement ébouriffés.

Il me tire vers les escaliers alors que Jensen les monte. J'essaie de retirer ma main de celle de Tony, mais il me la serre encore plus fort.

- Salut, dit-il à Jensen.

- Salut, répond Jensen.

Son regard passe sur nous et s'arrête sur nos mains, et j'implore silencieusement Tony de dire quelque chose révélant sa préférence pour les personnes possédant les organes reproducteurs de Jensen plutôt que les miens.

Nous nous sommes arrêtés sur les marches, et ils me fixent tous les deux. Je n'ai d'autre choix que de les présenter l'un à l'autre.

- Jensen, voici Tony. Tony, voici mon voisin Jensen.

- Comment ça va mec ?

Tony lui tend la main qui n'est pas liée à la mienne et le choc que je ressens dans mes

veines est sûrement apparu sur mon visage.

D'un coup, Tony n'a plus du tout l'air gay et semble vraiment viril. Il serre la main de Jensen, d'une façon ferme et convaincue, puis se tourne vers moi et me dit :

- Tu es prête, chérie ?

Et je n'arrive pas à faire le rapprochement entre la créature qui se tient devant moi et l'homme qui est entré en coup de vent dans mon appartement et a crié comme une petite fille moins d'une demi-heure auparavant.

- Oui, j'arrive à couiner et il me tire vers l'avant.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et je vois Jensen, toujours debout sur les marches, qui nous regarde. Je ne peux pas voir clairement ses yeux, ni son expression. Tout ce que je sais, c'est que j'ai l'impression d'avoir très, très mal agi.

Quand nous sommes hors de vue, Tony me lâche la main.

- Alors, t'en as pensé quoi ? me demande-t-il, tout excité.

- Je n'arrive pas à y croire, tu le fais si bien, je répond, stupéfaite.

- Oh, t'es trop gentille ma chérie. Freya ne t'a pas dit que j'étudiais le théâtre ?

- Non.

- Tu aurais du voir ta tête !

Il frappe dans ses mains.

- Allez, on se dépêche ma biche, allons acheter de quoi faire des martinis pour pouvoir fêter ça !

Il fait une petite danse.

Trois jours plus tard, mes suspicions se confirment. Essayer de rendre Jensen jaloux était une mauvaise idée, et ça s'est retourné contre moi de la pire des façons.

- Elle est revenue, dis-je à Freya au téléphone un après-midi.

- Quoi ? Qui est revenu ?

- La blonde avec les longues jambes.

- De quoi est-ce que tu parles ? Et pourquoi est-ce que tu m'appelles maintenant et pas à sept heures du matin ? Ma vision du monde en est toute chamboulée.

- Tu te rappelles quand j'observais Jensen dans le but de connaître ses habitudes ?

- Ne répète ça à personne d'autre que moi. On dirait un harceleur fou. Et oui, je me rappelle.

- Il y a une blonde qui est venue de temps en temps. Elle restait quelques heures et repartait. Elle n'est pas venue depuis ... et bien depuis que Jensen et moi, on, *tu sais quoi*, et là, elle est revenue. Je viens de la voir rentrer chez lui.

- Elle reste quelques heures et s'en va ? Tu crois que c'est une prostituée ?

- Quoi ? Non ! Enfin, je ne sais pas. Il ne m'a pas parlée depuis qu'il m'a vue avec Tony. Je ne l'ai pas croisé. Il évite toute communication avec moi, et maintenant ça !

- Je peux t'entendre te tordre les mains d'ici Lucy. Écoute-moi. Ça va aller. Calme-toi, j'arrive dans vingt minutes.

Elle raccroche avant que je puisse ajouter quoi que ce soit.

Je fais les cent pas dans mon salon. Je fais quoi maintenant ? Que font les gens normaux ?

Mon regard tombe sur l'iPod et les écouteurs que Tom a laissé ici la dernière fois qu'il est venu.

Vingt-cinq minutes plus tard, on frappe à la porte et Freya entre. Elle s'arrête dans l'entrée et me fixe, bouche-bée.

Je suis assise par-terre en pyjama, un pot de glace ouvert devant moi.

- Tu écoutes Taylor Swift là ? me demande-t-elle.

- Je comprends maintenant ! je lui lance en faisant un mouvement avec la cuillère. Je savais qu'il n'était pas bon pour moi quand je suis rentrée dans la pièce.

- Quand il est rentré dans la pièce, corrige-t-elle.

- C'est ça, et notre histoire ressemble *vraiment* à une tragédie maintenant.

- Oh mon dieu.

Elle ferme la porte derrière elle avec son pied car ses bras sont chargés de courses.

- Si je savais jouer de la guitare, il y aurait des larmes dessus.

Je prends une bouchée de glace Chunky Monkey et réfléchis à ce que je viens de dire.

- Si je pleurais, j'ajoute. Ce qui n'arrive que quand je coupe des oignons à cause de l'oxyde de propanethial.

- J'ai créé un monstre, se lamente Freya.

- Tu sais, la malbouffe me fait vraiment me sentir mieux. Temporairement du moins. J'imagine que la grosse quantité de chocolat que j'ai ingurgité m'a fait libérer de la dopamine.

- Et bien, tu as beaucoup de chance et on va vraiment faire travailler tes récepteurs à dopamine parce que j'ai aussi amené du chocolat.

Elle va jusqu'à la cuisine et pose les sacs sur le bar.

- T'as déjà vu *Le journal de Bridget Jones* ?

Elle me tend un DVD.

Deux heures plus tard, elle est couchée sur le ventre sur mon petit canapé et je suis assise par terre à ses pieds, adossée au canapé pendant que nous regardons Bridget en sous-vêtements dans la neige en train d'embrasser Monsieur Darcy.

- Je suis désolée pour ce qui s'est passé avec Tony, me dit Freya.

J'essaye de lui passer le bol de pop-corn mais elle le refuse d'un geste de la main, donc je le pose sur la table basse.

- C'est pas grave. Je pense qu'on a fait une sacré erreur de jugement. Jensen n'est pas encore remis de la perte de sa petite-amie de longue date et de son meilleur ami. Il a probablement du mal à faire confiance aux gens, et j'ai exacerbé ce problème, en supposant qu'il ressentait pour moi autre chose que de l'amitié. Et puis, c'est ce qu'il me fallait de toute façon, faire l'expérience d'émotions que toute personne de mon âge ressent. Et puis vraiment, c'est pas si terrible.

- C'est le kilo de gâteau au chocolat que tu as mangé qui parle, dit-elle.

Je réfléchis.

- Peut-être.

Elle s'assoit et pose la télécommande sur la table à côté de moi.

- Tu as de la chance. Ton histoire avec Jensen s'est arrêtée avant de devenir vraiment

sérieuse. Plus la relation est longue, plus c'est dur quand elle s'arrête.

- C'est logique. Et toi ça va ? Avec l'histoire de Cameron et tout ça ?

- Tu sais, pendant un moment, je pensais ne pas m'en sortir. Mais maintenant ... je suis contente. Tu avais raison, je mérite mieux.

- Bien. T'as fini par parler de Cameron à Bethany et Ted ?

- Nan. Je les adore, vraiment, mais...

Elle plisse le nez.

- Ils sont trop francs parfois. Parfois j'en ai besoin, mais parfois j'ai juste besoin qu'on ne me pose aucune question. Avec Cameron, je sais déjà que c'était une énorme bêtise ; je n'ai pas besoin qu'on me le rappelle à longueur de journée.

Elle se penche et me serre rapidement dans ses bras.

- C'est pour ça que je t'adore, ajoute-t-elle. Tu ne juges jamais. Tu n'as pas l'esprit de compétition et n'es pas jalouse. Tant de filles sont comme ça, de façon sournoise et fourbe.

- Ce n'est pas vraiment leur faute, lui dis-je. Beaucoup de femmes dans notre société

sont naturellement compétitrices mais on les force à supprimer cette tendance à cause de facteurs socio-économiques et culturels qu'elles ne peuvent contrôler.

- Tu vois ? Tu leur cherches même des excuses à ces garces.

Je me lève et commence à ranger.

- Tu veux encore du glaçage ?

Je lui tends le tube à moitié vide.

- Nan.

Elle se lève aussi et attrape quelques sachets vides et des serviettes en papiers, et nous amenons le tout dans la cuisine.

- Tu fais quoi pour Thanksgiving ? me demande-t-elle.

- Je vais chez mes parents pour la journée. Ils vivent près des montagnes. Et toi ?

Je mets le glaçage dans le frigo.

- Je rentre à la maison pour la semaine, je pars lundi. Avec un peu de chance, il ne neigera pas et les vols ne seront pas retardés. J'ai entendu dire qu'il y aurait peut-être une tempête la semaine prochaine.

Elle jette tous les déchets à la poubelle et nous retournons dans le salon.

- Il neige là.

Mes rideaux blancs transparents ne cachent pas vraiment l'extérieur et je peux voir les flocons tomber dans la lumière des lampadaires.

- Tu peux rester ici ce soir si tu veux. C'est un canapé convertible.

Je tapote l'assise de la main.

Ses yeux s'arrondissent.

- Tu veux faire une soirée pyjama ?

- Si ça veut dire que tu passes la nuit ici, alors ... oui ?

Elle pousse un cri aigu.

- Oui ! Ça fait des années que je n'en ai pas fait ! Allez.

Elle m'attrape la main et me traîne le long du couloir vers les chambres.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Si c'est ta première soirée pyjama, il faut faire les choses bien.

Quelques heures plus tard, mes cheveux ont au moins une vingtaine de tresses d'épaisseurs différents, remontées et attachées de multiples façons pour former des cercles autour de ma tête. Mes ongles sont vernis, et

j'essaie de vernir les pieds de Freya. Elle est assise sur le canapé, ses pieds sur mes genoux.

- C'est marrant non ? C'est mieux d'avoir des soirées pyjama quand on est plus vieux. Quand t'es plus jeune, tu cours le risque de retrouver tes sous-vêtements dans le congélateur ou que tes amis te fassent le coup du petit doigt dans le verre d'eau.

Je finis de vernir ses ongles et jette un œil à l'horloge. Minuit est passé depuis longtemps.

- Le coup du petit doigt dans le verre d'eau ?

- Tu sais, pour que la personne fasse pipi au lit.

Elle agite la main dans ma direction puis inspecte ses ongles.

Je ferme la bouteille de vernis.

- Ça ne marche pas.

- Comment tu sais ?

Elle enlève ses jambes de mes genoux et pose les pieds à terre.

- Mettre le doigt de quelqu'un dans l'eau n'empêchera pas son corps de produire l'hormone anti-diurétique, qui à son tour

empêchera les reins de produire de l'urine pendant son sommeil.

- Mon dieu, t'es une vraie rabat-joie.

Elle baille et s'étire.

- Je suis épuisée. Je peux t'emprunter des fringues pour dormir ?

Nous retournons dans ma chambre et je lui sors un pyjama en flanelle.

- T'as vraiment des pyjamas ? s'exclame-t-elle.

- Pas toi ?

- Non. Je dors en vieux t-shirts et pantalons de survêt.

- Oh.

Nous nous changeons et nous brossons les dents. J'ai un paquet de brosses à dents neuves sous le lavabo que j'ouvre pour Freya.

Une fois fini, je retourne dans ma chambre et découvre Freya pelotonnée sous la couette de mon lit queen size.

- S'il te plaît, ne m'oblige pas à dormir sur le canapé, plaide-t-elle.

Je hausse les épaules.

- Tu peux dormir ici.

Je me glisse sous les couvertures de l'autre côté du lit et éteins ma lampe de chevet.

Je n'ai jamais dormi dans le même lit que quelqu'un d'autre avant. J'imagine que ça arrive couramment aux autres adolescents de partager un espace de sommeil avec leurs pairs. Je m'agite dans l'espace plus réduit qui m'est dédié et essaie de trouver une position confortable. Je peux entendre Freya respirer, et la sentir bouger de son côté.

- Lucy ? murmure-t-elle.

- Oui ?

- Je peux te dire quelque chose ?

- Bien sûr. Pourquoi est-ce que tu chuchotes ?

- Oh. J'en sais rien, répond-elle d'une voix normale. C'est par rapport à Cameron.

Je ne dis rien, attendant la suite.

- Tu te rappelles que je t'ai dit que je ne voulais pas coucher avec lui, et c'est à ce moment-là qu'il a arrêté de répondre à mes appels ?

- Oui.

- En fait, c'est pas tout à fait ça.

Je me tourne vers elle, couchée sur le côté. Je ne vois pas bien son visage dans le noir ; c'est juste une silhouette sur le coussin à côté de moi.

- La vérité, continue-t-elle, et bien, je lui ai *bien* dit que je ne voulais pas coucher avec lui, mais c'est arrivé quand même.

Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ?

- C'est arrivé quand même ? je demande, un ton plus haut. Freya, est-ce qu'il t'a violée ?

- Non, dit-elle rapidement. Enfin, pas vraiment.

Je prends une grande inspiration.

- Pas vraiment ?

Quelque chose se forme dans ma poitrine, une nouvelle émotion, étrangère et brûlante.

- Freya, si tu lui as dit non à un moment donné, et qu'il n'a pas écouté ...

Je ne finis pas ma phrase. Je peux l'entendre à côté de moi, renflant et s'essuyant le visage avec la manche du tee-shirt en flanelle.

Elle pleure, mais au lieu de me faire paniquer comme d'habitude, j'ai envie de ...

- Si jamais je revois cette espèce de ... merde arrogante et stupide, dis-je finalement.

Ces mots sonnent étrangement dans ma bouche, mais ce sont les seuls qui semblent adaptés à la situation.

- Je vais lui trancher le pénis avec une cuillère en plastique.

Freya lâche un rire surpris, qui interrompt ses larmes.

- Oh oui, fais ça s'il te plaît.

Son rire et ses larmes s'atténuent, puis elle continue :

- Je ne veux pas te donner tous les détails sanglants. Mais j'ai bien dit non, et il ne s'est pas arrêté.

Elle reste silencieuse un moment pendant que je me fais à l'idée et que j'essaie d'apaiser ma propre colère. Quel culot il a eu.

- Et puis, il n'a plus répondu à mes appels et il est passé à autre chose, mais au lieu d'être contrariée, j'étais plus ... soulagée, continue-t-elle. Et puis je l'ai vu hier au stand à café à côté de la bibliothèque et il s'est comporté comme si rien n'avait changé.

Sa voix est faible dans le noir, un murmure fait de douleur et de confusion.

- Il s'est approché, a mis son bras autour de ma taille et m'a appelée « ma puce ».

À son ton, je sais qu'elle lève les yeux au ciel, même si je ne la vois pas bouger.

- Je lui ai dit d'aller se faire foutre.

Elle rit et je glousse avec elle, même si je me sens toujours en colère et un peu dépassée pour elle.

- Il était tellement en colère contre moi. Que *moi*, j'ai pu le rejeter, *lui*. Comme si, oh non, personne ne pouvait jamais ne pas vouloir le grand et puissant Cameron.

Elle souffle et je peux entendre le sourire dans sa voix.

- C'était très réjouissant.

- Tu as bien fait, lui dis-je. Tu mérites tellement mieux.

- Sans dèc' !

- On devrait contacter les autorités, j'ajoute après un moment.

- J'y ai pensé. Mais il n'y a pas de preuves physiques. Il ne m'a pas blessée. On avait

couché ensemble avant, donc il n'y aura pas de ... déchirure ou quoi que ce soit.

Elle soupire.

- Ça demanderait beaucoup de temps et de travail, et au final ça serait ma parole contre la sienne.

Je réfléchis à ce qu'elle vient de dire. Ça semble logique, mais aussi totalement injuste.

- Tu sais ce qui est le plus bizarre ? J'ai l'impression ...

Elle s'arrête un moment, avant de reprendre :

- Qu'il faut que j'efface son souvenir de ma mémoire. Non, pas effacer. Remplacer. Je veux trouver quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui est l'exact opposé de tout ce qu'est Cameron et de tout ce qu'il représente. Et une fois que je l'aurais trouvé, je veux coucher avec lui un millier de fois jusqu'à ce que les autres souvenirs s'estompent et ne soient plus que des ombres très lointaines. C'est bizarre ?

- Non. Je pense que tout ce que tu ressens est parfaitement normal, je réponds en grimaçant car mon ton semble plat et sans émotion. Je suis désolée, j'ajoute. Je ne pense

pas que je puisse beaucoup t'aider en ce moment. Je réfléchis toujours aux différentes façons de lui faire du mal sans éveiller les suspicions des autorités locales.

Elle rit.

- Tu m'aides, Lucy.

- Oublie tout ce que je t'ai dit sur le fait d'avoir engagé quelqu'un pour lui faire du mal. C'est la meilleure idée que tu aies jamais eue.

Nous restons toutes les deux silencieuses dans le noir, perdues dans nos pensées. Je me mets sur le dos, et fixe la faible lumière de la lune sur le plafond. Je suis passée d'épuisée à parfaitement réveillée en quelques minutes. Je ne plaisantais pas. J'ai vraiment envie de blesser Cameron ou de le tabasser jusqu'à ce que sa vie ne tienne plus qu'à un fil. Je n'ai jamais eu cette inclination pour la violence. Je prends une profonde inspiration pour me calmer et ferme les yeux. Pourquoi suis-je tellement en colère ? La réponse m'apparaît soudain, comme une évidence : Freya est importante pour moi. C'est mon amie et je

l'aime bien. Je ne veux pas qu'elle soit blessée,
de quelque manière que ce soit.

C'est très étrange.

- Bonne nuit Freya, lui dis-je.

- Bonne nuit Lucy.

Chapitre Quatorze

**Les mauvais moments ont
une valeur scientifique. Ce
sont des occasions que
toute personne souhaitant
apprendre ne voudrait pas
manquer.**

- Ralph Waldo Emerson

Il fait très froid ce mardi en cette semaine de Thanksgiving. Il y a du vent et c'est horrible et avant que j'arrive aux marches du duplex, mes oreilles me font mal et je ne sens plus mon nez, malgré la lourde veste, l'écharpe et le chapeau que j'ai mis avant de partir.

Jensen sort de chez lui alors que j'ouvre ma porte. J'ai l'impression de ne pas l'avoir vu depuis des années, et il ne m'a pas adressé un seul mot depuis qu'il m'a vue avec Tony, donc au lieu d'entrer dans mon appartement bien plus chaud, je ne peux m'empêcher de m'arrêter.

- Salut, lui dis-je.

- Hey.

Il ferme sa porte à clef avant de se retourner.

- Comment ça va ? je demande.

- Super.

Il n'a pas l'air super. Il donne l'impression de vouloir s'éloigner de moi le plus vite possible.

- Tu vas quelque part pour Thanksgiving ?

Je devrais la fermer et rentrer chez moi (je suis probablement en phase deux

d'hypothermie après tout) mais Jensen est devenu comme une mauvaise drogue, et j'ai juste besoin d'un fix de plus.

- Ouais, je prends un vol de nuit pour aller chez mes grands-parents à Los Angeles ce soir.

- Je parie qu'il fait plus chaud là-bas.

Sûrement la remarque la moins intelligente que j'ai pu sortir de toute ma vie.

- Ça va être sympa, j'ajoute.

Non, cette dernière dépasse tout.

- Bon. À plus tard, dit-il avant de se précipiter dans les escaliers.

Je suis sûre qu'il est pressé à cause du froid. Du moins, c'est ce que j'aimerais croire si je n'étais pas assez logique pour voir la vérité en face. En fait, il ne me hait pas. Il a probablement des sentiments neutres à mon égard. De l'indifférence. Après réflexion, je réalise que c'est probablement pire que de la haine. Au moins, la haine implique une forme de passion.

Ce n'est pas rationnel. Je vais lui dire la vérité. C'est lui qui a dit qu'il appréciait l'honnêteté par-dessus tout, surtout après ce

qu'il a vécu. Je peux au moins lui donner ça. La vérité nue, à propos de Tony et Freya et tout le reste. Et alors peut-être que nous pourrions revenir à ce que nous avions avant. Au moins, on pourrait de nouveau être amis.

Le vent se lève et souffle plus fort, faisant trembler mes fenêtres.

Après les vacances. Alors, je lui dirais tout.

Une terne lumière grise filtre à travers mes fins rideaux blancs et me réveille. J'avais réglé mon réveil à six heures et demi afin de prendre le bus allant du campus jusqu'à chez mes parents, mais il n'a jamais sonné. Il devrait encore faire noir dehors. Je m'assois, regarde le réveil, mais les chiffres digitaux habituellement verts sont éteints. C'est anormalement silencieux dans l'appartement. Il n'y a plus de courant.

Je me lève et me dirige vers la cuisine pour prendre mon téléphone portable et regrette immédiatement la chaleur de la

couette. Je ne sais pas depuis combien de temps le courant est coupé, mais il fait un froid glacial. Je jette un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine et pousse un cri choqué. Il y a au moins un mètre cinquante de neige dehors.

Il neige ici tous les hivers, mais pas à ce point-là. La ville est située dans une vallée entourée de montagnes, et quand il neige, c'est généralement sur les hauteurs avec un maximum de cinq, six centimètres dans la vallée. Ça tombe très rarement autant ici. Pas étonnant qu'il n'y ait plus de courant.

Mon téléphone a encore de la batterie, mais à peine. Il est huit heures du matin. Je compose rapidement le numéro de ma mère.

- Joyeux Thanksgiving ! répond-elle.

- Maman ? Thanksgiving c'est demain.

- Lucy ! Je sais que Thanksgiving c'est demain, mais c'est les vacances ! chantonne-t-elle.

Une affirmation qui n'a de sens que pour elle-même.

- Ça va ma chérie ?

- Ça va. J'ai plus de courant et j'ai raté le bus.

- Ils ont dit aux infos qu'il y avait des coupures dans toute la ville, mais ne t'inquiètes pas, reste chez toi. Ken et Tom viendront te chercher dès que Doug aura fini de déneiger, mais ce ne sera peut-être pas avant demain. Je suis sûre que ça va aller, tu es tellement intelligente.

Doug McDougall est notre voisin, et il travaille aussi pour la ville. L'une de ses missions l'hiver est de passer la déneigeuse quand il neige.

- OK. Je pensais que les McDougall nous détestaient.

- Oh, non ils ne nous détestent pas ! Tu sais comment sont les garçons, toujours à se faire des blagues. Ça va aller. Sheila est là avec son copain, et les enfants ont demandé après toi depuis qu'ils sont arrivés hier.

Ma mère continue son monologue sur la famille déjà présente et sur qui a fait quoi quand mon téléphone se met à biper.

- Maman, je l'interromps. J'ai plus de batterie. On se voit demain.

- Je t'aime Lucy ! dit-elle et le téléphone se coupe. Je l'écarte de mon oreille et regarde l'écran noir. Puis je laisse mon regard errer dans mon appartement froid et silencieux.

Je mange une part de tarte à la citrouille pour le petit-déjeuner parce que c'est la seule chose que j'ai qui n'ait pas besoin d'être cuisiné, et je retourne au lit avec un livre. Le vent souffle de nouveau, faisant trembler les vitres et les murs fins, et il neige toujours.

Je ne peux pas prendre de douche chaude parce qu'il n'y a pas de courant pour chauffer l'eau. Aller aux toilettes est une torture, pas seulement parce que je dois quitter le cocon plutôt chaud de mon lit, mais aussi parce que le siège des toilettes en porcelaine ressemble à un gros glaçon sur mon derrière.

À quinze heures, il n'y a toujours pas de courant, et j'ai peur d'être en train de devenir folle. Il faut que je fasse quelque chose, car même mon lit est en train de se refroidir, malgré la montagne de couvertures et de manteaux que j'ai mis dessus. Je ne suis pas bien, et j'ai froid et je m'ennuie. Et c'est tellement ... silencieux. Plus aucun des bruits

normaux. Plus le bruit du chauffage qui s'allume, plus le vrombissement du réfrigérateur, seulement le vent glacial qui souffle en rafales contre les murs.

Si seulement j'avais une cheminée comme Jensen, je pourrais me réfugier dans le salon, écouter le craquement du bois, sentir la chaleur des flammes.

Je me demande si Jensen a réussi à aller à l'aéroport hier soir.

Il n'est peut-être pas là et je pourrais utiliser sa cheminée. Il ne m'empêcherait sûrement pas d'avoir ce petit plaisir. Je ne toucherais à rien et je remettrais autant de bûches que j'en ai utilisé.

Me voilà décidée. C'est mieux que de rester là à ne rien faire, après tout.

J'attrape une épingle à nourrice dans la salle de bain pour le loquet au cas où, je me couvre bien et sors. Je fais dix pas et frappe d'abord, au cas où il serait chez lui, et je suis surprise quand la porte s'ouvre et que Jensen me tire à l'intérieur en refermant rapidement la porte derrière nous pour empêcher le froid d'entrer.

- Tu es là, dis-je stupidement, tremblante dans son entrée en chaussons, pantalon de pyjama et veste trop grande.

Il porte un pantalon noir en coton et une chemise en flanelle boutonnée jusqu'en haut.

- Les vols ont été annulés hier soir, répond-il. Et quand bien même, je n'aurais pas pu conduire jusqu'à l'aéroport.

Ses yeux se rétrécissent.

- Tu es gelée. Tes lèvres sont bleues.

Je hoche la tête. Pas la peine de gaspiller ma salive avec des paroles vaines.

- Viens.

Il me prend le bras et m'entraîne dans le salon. Il a repoussé tous les meubles. Il y a un matelas recouvert de couvertures devant la cheminée.

Il m'aide à enlever ma veste, puis soulève les couvertures et me pousse dessous, se glissant derrière moi.

- Qu'est-ce que tu fais ? je demande en claquant des dents.

Il passe ses bras autour de moi et me tire vers lui, mon dos contre sa poitrine.

- Que crois-tu que je sois en train de faire ? C'est toi la scientifique. Il faut que je te réchauffe et c'est le meilleur moyen d'y arriver.

Je n'ai pas de réponse. Il a évidemment raison. Après quelques minutes, la chaleur combinée de nos deux corps commence à nous réchauffer tous les deux et mes tremblements cessent.

- Je ne m'étais pas rendue compte à quel point j'avais froid, dis-je finalement.

Je ne m'étais pas non plus rendue compte à quel point je me sentais seule de mon côté du duplex. Mais allongée ici, à écouter le craquement du bois dans le feu et la respiration de Jensen contre ma nuque, juste des sons normaux, quelque chose s'est dénoué au fond de moi.

- Tu as faim ? me demande-t-il quelques instants plus tard.

- Je suis affamée.

Je n'ai rien mangé depuis la tarte à la citrouille de ce matin.

Il s'écarte de moi et se lève, se dirige vers la cuisine et sa chaleur me manque

immédiatement.

- Tu aimes les hot dogs ? me demande-t-il.

- Je mangerais n'importe quoi de comestible.

Il revient quelques minutes plus tard les mains pleines. Il a un sachet de saucisses, un de pain, une poignée de petits sachets de ketchup, deux cintres en métal enroulés de papiers venant d'un pressing et une paire de pinces.

Il s'assoit au bord du matelas, à quelques dizaines de centimètres du foyer en métal noir, et enlève le papier des cintres, le jetant dans le feu. Puis il déplie les cintres pour former une longue tige, utilisant les pinces pour se faire. Une fois fait, il ouvre le sachet de saucisses et les glisse le long du métal.

Je m'extirpe de la chaleur de la couverture pour m'asseoir à côté de lui. Il fait beaucoup plus chaud dans son appartement que chez moi, mais il fait toujours un peu frais, même avec le feu. Une fois installée près de lui, il me tend l'une des tiges et enlève la grille du foyer. Je mets immédiatement les saucisses dans les flammes.

Jensen pose sa tige contre le mur, s'agenouille sur le lit à côté de moi et tire les couvertures à lui. Il me couvre d'abord, puis attrape sa tige et s'assoit près de moi, pour pouvoir partager la chaleur du feu et rôtir nos saucisses en même temps.

- Merci, lui dis-je.

Nous sommes assis très proches l'un de l'autre pour pouvoir partager les couvertures et le feu. Sa jambe repose contre la mienne. Bien sûr, il y a au moins deux couches de vêtements entre ma peau et la sienne, mais ça n'empêche pas mon estomac de faire des nœuds à chaque fois que l'un de nous deux bouge et que sa jambe frotte contre la mienne.

- Pour quoi ? demande-t-il.

- Ça, je réponds en levant la tige légèrement. Je n'ai jamais été aussi impatiente de manger de la nourriture industrielle et pleine de nitrates de toute ma vie. Et merci aussi de m'avoir laissée entrer.

- Pas besoin de me remercier. Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Te laisser geler ? Et ce n'est pas exactement un repas gastronomique.

Je hausse les épaules.

- C'est mieux que rien.

Peu de temps après, les saucisses sont cuites à cœur. Nous nous aidons mutuellement avec les tiges, le pain et les condiments, et nous avons finalement tous les deux à manger. Je pense que ce hot-dog de fortune est la meilleure chose que j'ai jamais mangé.

Nous en mangeons tous les deux un autre, puis il rajoute du bois dans le feu avant de remettre la grille en place. Nous retournons sous les couvertures, l'un en face de l'autre mais sans nous toucher.

- Tu devrais rester ici ce soir, dit-il.

La lumière du feu danse sur son visage, et je ne peux pas refuser. Je ne pense pas que même un troupeau de phacochères affamés et destructeurs me convaincraient de retourner dans mon appartement glacial et solitaire. Même si, d'habitude, j'adore être seule.

- OK, je réponds.

Son téléphone se met à sonner, il se retourne et le ramasse.

- Allô ?

J'entends une voix féminine à l'autre bout du fil.

- Salut maman. Non, tout va bien.

Il est silencieux un instant, et je peux entendre la voix de sa mère au téléphone, mais je ne comprends pas ce qu'elle dit.

- OK, ouais.

Une pause.

- Hm, hm, oui.

Une pause plus longue, puis :

- Passe le bonjour à tout le monde de ma part.

Il raccroche, se tourne vers moi, laissant son portable au sol.

- Ta mère s'inquiète pour toi ?

- Elle s'inquiète plutôt d'être toute seule avec mon père et ses parents, répond-il.

- Oh. Ils sont à Los Angeles, là où tu devais aller ?

- Ouais, ils y sont depuis lundi.

- Tu passes toujours tes vacances là-bas avec ta famille ?

- La plupart du temps. Mes grands-parents ont cette immense maison, qu'ils ont super bien retapé. Sauf que ...

Il marque une pause et fronce les sourcils.

- Sauf que ?

Il hausse les épaules, bougeant légèrement les couvertures.

- C'est toujours beau. Je veux dire, trop beau, trop emprunté. J'ai toujours voulu passer Thanksgiving comme dans les films. Des membres de la famille bizarres, manger dans la salle à manger en regardant le football américain, des enfants qui courent partout en criant et qui rendent tout le monde fou.

- On dirait les dîners avec ma famille.

- Ah ouais ?

- Sauf que ma mère suit les enfants partout avec un chiffon à poussières et nettoie tout le temps. Elle est un peu maniaque. Et ma grand-mère finit généralement ivre et appelle tout le monde Scooby.

Il rit.

- Pourquoi est-ce qu'elle fait ça ?

- Le monde ne le saura sûrement jamais.

Nous ne parlons plus pendant un moment, mais le silence n'est pas pesant. Nous restons allongés là, à écouter les craquements et les

petites explosions du feu. Je suis les contours des draps soyeux avec mon doigt.

- Je peux te poser une question ? me demande-t-il.

Je lève le regard de mes doigts vers son visage.

- Bien sûr.

- Tu n'as pas, euh, je veux dire, on ne s'est pas beaucoup parlé ces derniers temps, et je t'ai vu avec ce gars Tony l'autre soir, et je me demandais si tu n'avais plus besoin de moi ? Pour tes recherches ?

- Je ...

Je ne peux pas lui mentir. J'avais prévu de lui dire la vérité, et il me tend une perche parfaite. Surtout après son petit discours maladroit et complètement adorable.

Mais j'ai honte de lui avouer la vérité. Comment lui dire que je voulais le rendre jaloux ? Que j'ai sciemment essayé de lui faire du mal ? Quand la vérité est que je ne veux pas lui faire de mal du tout. Jamais.

- Je ne t'ai pas remplacé, je réponds finalement. C'est l'un des amis de Freya.

- Oh. OK.

Il semble confus.

Je soupire et me cache le visage dans la couverture. Je ne peux pas le regarder pendant que je lui avoue tout.

- La vérité, dis-je le visage enfoui dans la couverture, c'est que Tony est gay. Et Freya a dit que je devrais essayer de te rendre jaloux, et j'ai suivi son conseil, même si c'est stupide et méchant, et j'étais sûre qu'en le voyant, tu saurais qu'il préfère les hommes et ça n'aurait du coup aucune importance, mais je ne savais pas qu'il faisait des études de théâtre ...

- Lucy, m'interrompt Jensen en repoussant la couverture de mon visage. Tu voulais me rendre jaloux ?

Je regarde ses yeux. Il y a une étincelle de soulagement et quelques chose d'autre. De l'amusement ?

- Je crois, je réponds.

- Pourquoi ?

Ma bouche s'ouvre et se ferme. Puis s'ouvre encore. Bon.

- Parce que je crois que je t'aime bien ?

Je n'ai pas l'intention d'en faire une question, mais c'est ainsi que la phrase sort de

ma bouche.

- Tu n'es pas sûre ? demande-t-il, mais le coin de ses lèvres est en train de remonter, comme s'il savait que je suis sûre et qu'il sait à quel point il est difficile d'avouer ce sentiment à quelqu'un sans savoir s'il est partagé et qu'il veut me voir souffrir un peu pour son propre amusement.

- Je suis plutôt sûre, je réponds.

- Plutôt ?

Je fais mine d'y réfléchir.

- Je suis sûre à environ quatre-vingt-trois pourcent.

- Et les dix-sept pourcent restants ?

- Quinze pourcent d'indécision et deux pourcent de pure et parfaite haine.

Il éclate de rire, et je ne peux m'empêcher de sourire à cet éclat, même si je me sens un peu embarrassée et incertaine. Il n'a pas dit qu'il m'aimait bien aussi.

- Je suis content que tu m'aies dit la vérité, me dit-il.

- Je ne suis pas sûre d'en être contente.

- Et bien tu devrais. Tu sais, après ce que j'ai vécu, j'apprécie l'honnêteté.

J'ai l'impression qu'il fait référence à son ex-copine Chloé, et sa relation avec son meilleur ami.

- À mon tour, lui dis-je après une minute de silence.

- Ton tour de quoi ?

- Une question.

- OK, vas-y.

Je veux lui demander ce qu'il ressent pour moi et si mes sentiments pour lui sont réciproques, mais je ne suis pas sûre de pouvoir supporter une réponse négative. S'il ne ressent pas la même chose pour moi, je suis quand même obligée de rester ici et de lui faire face. Je ne peux pas vraiment partir, du moins si je ne veux pas d'engelures. J'ai aussi envie de lui demander ce qu'il s'est passé exactement entre Chloé et Liam, mais j'ai peur que ce ne soit trop personnel, donc je me décide à lui poser une autre bonne question.

- Qui est la blonde ?

- Quelle blonde ?

- Celle qui vient ici et qui reste environ trois heures toutes les semaines avant de partir.

- Oh, tu veux dire Candice.

- Candice ?

- C'est juste une amie, dit-il en haussant les épaules.

Il n'en dit pas plus et je ne veux pas le harceler. S'il dit qu'elle est juste une amie, alors c'est juste une amie. Je ferme les yeux et reste allongée là à analyser tout ce qui vient de se passer. J'ai admis quelque chose de vraiment embarrassant, et il n'a pas dit qu'il m'aimait bien aussi mais il n'a pas non plus grimacé d'horreur et de surprise. Il n'a rien expliqué sur Candice et ...

Je ne sais plus trop quoi penser. Et je m'en ficherais presque. J'ai chaud maintenant, je n'ai plus faim, et l'épuisement menace de m'emporter.

- Lucy ?

J'ouvre les yeux et vois Jensen qui me regarde à travers des paupières mi-closes.

- Bonne nuit, dit-il.

Je souris.

- Bonne nuit.

Chapitre Quinze

Je suis vieux jeu et ringarde. Je pense que les gens ne devraient pas coucher ensemble trop vite. Ils n'oublieront jamais cette première expérience sexuelle, et ce serait dommage de la gâcher. Pourquoi se précipiter ? Câlinez-vous, embrassez-vous, caressez-vous, et ne vous précipitez pas dans l'acte sexuel.

- Dr Ruth

Je me réveille doucement, reprenant conscience petit à petit. Je ne sens plus ma jambe. Il me faut quelques secondes pour me rendre compte que je ne sens plus ma jambe parce que quelque chose de lourd repose dessus. Une légère brise souffle aussi rythmiquement au-dessus de ma tête.

Je papillonne des yeux et la seule chose que je peux voir est le tee-shirt gris en coton de Jensen juste devant mon visage. Ce n'est pas une brise, c'est la respiration de Jensen. Je recule ma tête de quelques centimètres pour réfléchir à la situation. Son visage est juste au-dessus du mien et ses yeux sont fermés. Son bras est passé autour de mon ventre et nos jambes sont entremêlées. Comment en est-on arrivé là ?

J'essaye de me dégager, mais il murmure quelque chose d'incompréhensible et me serre un peu plus. Nous sommes maintenant pressés l'un contre l'autre et je sens la preuve contre mon estomac que les hommes se réveillent effectivement le matin excités contre leur gré. Même si une part de moi est inquiète, je ressens aussi d'autres sensations, moins

familiales. Mon estomac se retourne, ma respiration s'accélère et j'ai une envie très forte de me presser encore plus près et de l'embrasser, malgré l'haleine matinale.

Non. Je prends une grande inspiration et me rappelle que j'ai le contrôle de mon corps et de mes émotions. Personne ne contrôle mes émotions, sauf moi.

Ses pensées s'envolent dès que Jensen commence à me caresser le dos. Et de plus en plus bas, jusqu'à saisir mes fesses et me tirer légèrement, sa barbe de trois jours frottant contre mon visage, ses lèvres frôlant les miennes et se dirigeant directement vers mon cou.

Oh whoah. Là c'est différent. Sa bouche passe de mon cou, à ma clavicule et de nouveau à mon oreille, puis redescend, mordillant, suçant, embrassant, l'une de ses trois actions, mais je ne sais plus laquelle car mon corps est soudain devenu un brouillard de sensations.

Alors qu'il embrasse toujours différentes parties de mon corps, il se rapproche doucement, me poussant sur le dos pour

pouvoir s'installer sur moi, entre mes jambes. Il embrasse ma clavicule, puis plus bas, et encore plus bas, et même si nous sommes tous les deux habillés, notre position est assez intime pour que des décharges de plaisir me traversent les jambes, et je m'arc-boute contre lui et me tortille pour que son érection soit juste là et nom de Dieu je n'ai jamais rien ressenti de si ...

Musique. Le téléphone de Jensen sonne à côté du lit et ça suffit à m'extirper du piège physique qu'il a dressé pour moi. Il arrête de m'embrasser et me fixe avec des yeux à demi-fermés et un regard qui me donne envie de jeter son téléphone contre le mur assez fort pour que la musique s'arrête.

- Jensen?

À qui appartient cette voix rauque ? Ce n'est sûrement pas la mienne.

La musique s'arrête quelques secondes, puis reprend quasiment immédiatement.

Jensen grogne et s'étale sur moi de tout son poids pendant un moment avant de rouler sur le côté et d'attraper son téléphone.

- Allô ?

J'en profite pour mettre mes pensées en ordre et lisser mes vêtements. Mon tee-shirt est d'une façon ou d'une autre remonté tellement haut que l'on peut voir mon soutien-gorge. Comment c'est arrivé ? Je m'assois au bord du lit, dos à Jensen, passe la main dans mes longs cheveux, m'assurant que je n'ai pas d'épis vu que je ne me les suis pas attachés avant de me coucher. Pas que je m'inquiète de savoir à quoi je ressemble. Ça ne m'inquiète pas. Jamais.

- Oui Maman. Je sais. Je ne pourrais jamais aller jusqu'à l'aéroport aujourd'hui.

Il a l'air un peu agacé.

- Ne t'inquiètes pas pour moi.

Jensen s'assoit, téléphone contre l'oreille, se tourne vers moi et me détaille. J'arrête de me toucher les cheveux, sors du lit et me dirige vers la salle de bain au fond du couloir. Il faut vraiment que je fasse pipi.

Il n'y a pas de fenêtre. J'appuie sur l'interrupteur, mais il n'y a toujours pas de courant. Je ferme la porte, fais pipi dans le noir, et une fois fini, ouvre la porte pour

laisser un peu de clarté filtrer pendant que je me lave les mains et tente de me coiffer.

Quand je retourne dans le salon, Jensen est toujours au téléphone, dos à moi. Je m'appuie maladroitement contre le mur au bout du couloir. Je ne pense pas que je devrais m'approcher du lit. Il s'est transformé en une sorte de vortex à hormones. Je pourrais me faire aspirer et ne jamais en sortir.

- Oui oui. Je t'aime aussi. Salut.

Il raccroche, soupire et soudain, comme s'il venait de se rappeler que je devrais être dans les parages, son dos se contracte et il se retourne rapidement. Quand il me voit tapie dans le couloir, il se détend.

- Tu veux un petit-déjeuner ? me demande-t-il.

- Encore des hot dogs ?

Il sourit.

- J'ai une meilleure idée.

Quinze minutes plus tard, nous sommes emmitouflés et prêts à affronter le monde extérieur. Il ne neige plus et le soleil brille, mais celui-ci n'est pas assez chaud pour faire fondre la neige.

Je rentre chez moi pour prendre mon équipement d'hiver, et quand je frappe chez Jensen de nouveau, il ouvre la porte rapidement et sort, couvert de la tête aux pieds d'un bonnet, d'une écharpe, de gants, d'une veste et de bottes.

- Où va-t-on ? je lui demande.

Il me tend une paire de raquettes.

- On va faire un tour.

Faire des raquettes est beaucoup plus dur qu'il n'y paraît. Déjà, il faut faire des enjambées larges et lentes, et on s'enfonce quand même un peu dans la neige. C'est un peu plus dur que la marche classique. Une fois arrivés au bout de notre allée, je suis déjà essoufflée et en sueur sous toutes mes couches de vêtements.

- On est arrivé ? j'arrive à lui demander entre deux respirations.

Jensen marche légèrement devant moi, il se retourne et me fait un large sourire.

- C'est pas génial ?

- Si tu le dis.

Il sort de l'allée et tourne dans la rue. Il est évident qu'une déneigeuse est passée ici. Bien

qu'elle a déneigé la rue, elle a aussi empilé la neige sur le trottoir, ce qui veut dire que nous devons traverser comme nous pouvons un monticule de neige poudreuse. Je regarde mes pieds pour être sûre de ne pas tomber en avant ou sur les fesses lorsque quelque chose me frappe l'épaule.

Je sursaute et lève la tête. Jensen s'est arrêté devant moi, tout sourire.

- Je rêve ou tu viens de me lancer une boule de neige ? je lui demande.

- Ouais, répond-t-il, toujours souriant. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je hausse les épaules.

- Rien.

Je connais ce jeu. J'ai des frères plus âgés.

Il semble un peu déçu, mais se retourne et nous continuons à avancer. Il est pratiquement impossible de surprendre quelqu'un par derrière avec des raquettes, donc après une minute, je m'arrête et dis :

- Hé, je crois qu'une de mes raquettes n'est pas très bien attachée, tu peux m'aider ?

Il revient vers moi, sérieux, et se penche pour resserrer ma raquette. Et c'est alors que

je glisse une poignée de neige dans son dos, sous son tee-shirt.

Il pousse un cri et je réalise trop tard que j'ai mal calculé nos positions et son envie de jouer dans la neige. Il est à genoux devant moi à une hauteur parfaite pour m'attraper et il l'utilise à son avantage. Il met son épaule contre mon estomac (gentiment, et je suis trop emmitouflée pour sentir autre chose qu'une légère poussée) et me pousse dans un mont de neige froide, atterrissant à moitié sur moi.

Je crie et ris alors qu'il essaye de mettre de la neige sous mes vêtements et échoue.

- Combien de couches tu as mis ? demande-t-il, tirant la légère ouverture au niveau de mon cou avec ses doigts engoncés dans ses gants.

- Trop, j'arrive à sortir tout en rigolant alors que ses doigts arrivent à percer l'épaisse couche de vêtements me recouvrant et à me chatouiller.

- Vraiment beaucoup trop, dit-il, d'une voix plus grave que d'habitude et j'aimerais pouvoir voir ses yeux, mais il porte des lunettes de soleil, tout comme moi.

Je suis contente de les porter (la réverbération du soleil sur la neige est plus forte qu'un flash d'appareil photo qui ne s'éteindrait jamais) mais je veux savoir ce qu'il pense.

Après quelques secondes couché sur moi, il se relève de façon bizarre à cause des raquettes, puis il m'aide à me mettre debout et nous continuons notre route jusqu'à la supérette du coin de la rue.

Le magasin est ouvert, mais les étagères sont presque vides. Nous enlevons nos raquettes avant d'entrer et les laissons contre le mur extérieur. Une fois à l'intérieur, nous prenons un paquet de mini-donuts au chocolat et au sucre glace, un paquet de chips, un peu de jus de fruits et deux paquets de viande séchée avant de ressortir dans la neige.

Jensen porte les courses pendant notre trajet de retour à l'appartement.

- Hé, une déneigeuse est passée ici pendant qu'on était parti, dis-je en arrivant dans notre allée, le mètre vingt de neige qui était là il y a une heure ayant été repoussé sur le côté.

- Pourquoi la déneigeuse est toujours là ?
Et garée devant notre duplex ?

Il me lance un regard perplexe.

- Oh non.

Je reconnais les cheveux noirs qui descendent de la cabine et qui se dirigent vers les escaliers pour frapper à ma porte.

- Quoi ?

Je lui fais face et lui souris faiblement.

- Mes frères.

Chapitre Seize

**Beaucoup m'ont demandé,
et surtout des femmes,
comment j'arrivais à
mener de front une vie de
famille et une carrière
scientifique. Et bien, ça
n'a pas été facile.**

- Marie Curie

- Où est Doug ? je demande d'un air accusateur une fois à portée de voix.

Tous mes frères ne sont pas là. Juste Sam et Jon.

Sam me sourit du siège conducteur, fenêtre ouverte.

- Content de te voir aussi frangine.

- Doug est à la maison. Nous avons, euh, *emprunté* la déneigeuse, explique Jon.

Il se tient sur le porche, manifestement parce qu'il frappait à ma porte lorsque nous sommes arrivés.

Ils ne changeront jamais. *Emprunté* veut dire volé dans leur vocabulaire à eux.

Il y a beaucoup de regards étranges entre Sam, Jon et Jensen, et quasiment simultanément, ils se tournent tous vers moi.

Je soupire.

- Voici Jensen.

- Jensen hein ? dit Sam, avec un petit sourire coquin.

Je secoue la tête dans sa direction en guise d'avertissement parce que je sais exactement à quoi il pense.

Jon descend les marches et serre la main de Jensen et je peux voir qu'il serre excessivement fort. Jon coupe ses cheveux noirs très courts. Il approche les quarante ans, mais se maintient en forme. Il porte un sweat disant : « Plus aussi mince, plus aussi méchant, mais toujours un Marine ».

- Vous étiez où ?

Jon croise les bras sur sa poitrine et me lance un regard sévère, puis lance ce même regard à Jensen, et à moi de nouveau.

- On est allé à la supérette pour acheter à manger, je répond.

Son comportement de gros dur ne m'impressionne pas, je le connais trop bien.

Jensen lève le sac de courses comme preuve.

- Bon, on est là pour venir te chercher et te ramener à la maison, dit Sam.

- Ravi de t'avoir rencontré Jensen, ajoute Jon dédaigneusement.

Jensen détourne le regard. Il sourit à mes frères, mais quand il se retourne pour s'en aller, ses épaules s'affaissent légèrement.

- Attends, dis-je.

Je ne devrais pas faire ça. Pour ce que j'en sais, Jensen est très content d'être enfin débarrassé de moi et va souffrir un nombre incalculable d'horreurs aux mains de ma famille mais ...

- Il faut que je récupère des affaires. Et je ne viens pas avec vous, sauf si Jensen vient aussi.

- C'est pas grave, dit Jensen rapidement, jetant un coup d'œil de moi à Jon, puis de nouveau vers moi. Tu as une réunion de famille et je ne veux pas déranger.

- C'est grave, je répond. Le seul problème pour moi serait que tu ne viennes pas avec nous.

Jon pose lourdement sa main sur mon épaule.

- Il n'y a pas trop de place dans la cabine. Il n'y a pas de siège, c'est juste une banquette.

Je lève le menton.

- Donne-moi ton portable, j'exige de Jon.

- Vraiment ?

Je hausse les sourcils et il obtempère dans un soupir.

J'appelle la maison et quand ma mère répond, je lui raconte que Jensen est seul chez lui sans courant, que je l'ai invité et qu'il a refusé. Puis je tends le téléphone à Jensen.

Cinq minutes plus tard, nous sommes tous assis dans la déneigeuse. Il n'a pas raconté de bêtises, car il n'y a qu'une seule banquette et je suis coincée entre Sam et Jon. Le pauvre Jensen est entre Jon et la fenêtre, et je me demande s'il est navré que je l'ai forcé à venir. Je ne peux cependant pas m'excuser ou lui dire quoi que ce soit, parce que Sam me fait passer les vitesses pour lui de temps en temps vu que le levier de vitesse est entre mes jambes et que nous sommes tous entassés dans ce tout petit espace.

- Alors. Jensen, commence Sam.

Il lance les hostilités alors que nous nous insérons sur l'autoroute, qui a été quasiment entièrement dégagée. Il relève donc la pelle en appuyant sur un bouton du tableau de bord.

- Qu'est-ce que tu étudies ?

- Le droit.

- Un avocat hein ? demande Jon. C'est ça que tu veux faire de ta vie ?

- J'étudie le droit civil, répond Jensen.

- Oh.

Il y a un moment de silence, interrompu seulement par le grondement de la grosse déneigeuse.

- Quelles sont tes intentions vis-à-vis de Lucy ? demande finalement Sam.

- Sam !

J'essaye de lui donner un coup de coude dans les côtes, mais il anticipe mon mouvement et me bloque avec son bras.

- Tu n'as pas à répondre à cette question Jensen, lui dis-je.

- Ça ne me dérange pas, affirme-t-il.

Je ne peux pas le voir derrière la grosse tête de Jon, mais il semble calme et assez à l'aise avec la situation. Aussi à l'aise qu'on peut l'être, j'imagine.

- Je n'ai pas vraiment d'intentions. Lucy est une personne intelligente, drôle et gentille et avec qui j'aime passer du temps. Tout le reste ne dépend que d'elle.

Je souris à sa réponse.

Ça ne s'arrête pas là. Pendant tout le trajet (qui dure presque une heure), Sam et Jon

cuisinent Jensen sans relâche à propos de divers sujets. Ses précédentes petites amies, est-ce qu'il a un travail, comment est sa famille, pourquoi il laisse ses parents payer pour ses études et qu'il n'est pas un vrai homme qui peut se prendre en main, et ainsi de suite. Jensen s'en sort très bien et défend ses positions. Quand les questions sont trop personnelles ou dépassent les bornes, il leur répond que ça ne les regarde pas. Ce qui les déboussole, pendant un instant. Lorsque nous arrivons finalement dans l'allée circulaire, je suis pressée de sortir de là.

Quelqu'un a déblayé l'allée, et ça glisse encore un peu, mais j'arrive à atteindre la maison saine et sauve, les garçons un peu à la traîne derrière moi.

Je me prépare avant d'ouvrir la porte, prête pour le chaos qui m'attend et je ne suis pas déçue. Immédiatement, un groupe d'au moins six enfants entre cinq et dix ans se rue dans l'entrée et passe devant moi, de la salle à manger au salon en criant et en traînant derrière lui un torrent de jus de pomme, de goûters aux fruits (et de papier toilette?).

- Whoah, s'étonne Jensen derrière moi. Tu ne racontais pas de bêtises.

- C'est ce que tu voulais, je lui réponds avant que Sam et Jon n'entrent derrière nous.

Jon claque la porte et Sam hurle :

- Chérie, on est rentré !

Personne ne nous répond. Jon et Sam nous contournent et se dirigent vers le salon d'où je peux entendre le match de foot et mon père qui hurle sur la télé, ainsi que d'autres voix masculines, probablement mon oncle Roger et mes autres frères.

Je ne souhaite pas perturber le niveau de testostérone là-dedans, donc je vais dans la direction opposée. Jensen me suit et nous traversons la salle à manger pour entrer dans la cuisine afin de rencontrer ma mère et de savoir où elle veut qu'on se place avant que je montre sa chambre à Jensen.

La cuisine est jaune et accueillante et ça sent délicieusement bon. La pièce est remplie de gens assis à la table, au bar, et debout autour de l'îlot central. Il y a de la nourriture partout : des noix, des crackers, des tranches de fromage, de la sauce, des petites quiches, et

le dîner n'a même pas encore commencé. Ma mère s'active dans un tourbillon, à un moment nettoyant la table puis l'instant d'après enfournant un plat dans le four, tout en buvant un verre de vin.

Quand elle nous voit, elle s'arrête et vient me serrer fort dans ses bras.

- Et voilà sûrement Jensen, dit-elle, tout sourire, et elle le serre dans ses bras lui aussi.

Je vois une petite lueur de panique dans ses yeux quand son regard rencontre le mien par-dessus l'épaule de ma mère, mais je hausse les épaules.

- Je suis tellement contente qu'on ait pu te convaincre de venir ! dit-elle en se reculant, tout en lui tenant les épaules.

- Comment pouvais-je refuser, répond-il.

Je suis sûre qu'il le pense. Ma mère est une force de la nature quand elle veut quelque chose, et elle a toujours envie de prendre soin des autres.

Je ne peux pas entendre ce qu'elle lui dit d'autre car je suis subitement entourée de membres de ma famille et d'amis qui me serrent dans leurs bras et me demandent

comment se passe l'école, sujet auquel je ne veux surtout pas penser, donc j'évite les questions et leur demande plutôt comment eux, ils vont. Ça marche à chaque fois. Une fois que la discussion ne tourne plus autour de moi, je vais demander à ma mère où elle veut que Jensen dorme ce soir, mais elle est en train de le présenter à tout le monde et je dois attendre qu'elle ait fini.

Une fois que les choses se sont calmées, elle me dit de l'installer dans le bureau et je l'emmène en haut des escaliers.

Je lui montre la salle de bains, puis sa chambre au bout du couloir.

- J'ai ma propre chambre ? demande-t-il, étonné, en jetant son sac à dos sur le lit.

Il se pose peut-être la question au vu de la foule présente en bas. Mes parents ne peuvent pas accueillir tout le monde.

- Oui. Mes frères vivent tous à côté, sauf Ken. La plupart des invités ici dorment chez eux. Il n'y a que ma grand-mère qui reste ici ce soir, à part nous, et elle a la chambre d'ami.

- Tu dors où ?

Je rougis, l'idée de dormir me rappelant la nuit dernière, et mon cerveau est soudainement inondé d'images où je me réveille dans ses bras et tout ce qui s'est passé ensuite.

- Dans mon ancienne chambre.

Il hausse les sourcils.

- Je peux la voir ?

- Si tu veux.

Il me suit le long du couloir jusqu'à ma chambre. La maison est assez grande, cinq chambres et trois salles de bain et demi.

Ma chambre est la dernière sur la gauche. Je ne sais pas trop pourquoi mais ça m'angoisse un peu de l'emmener ici. J'appuie sur l'interrupteur et la lampe dans le coin s'allume et illumine mon ancienne chambre. La plupart de mes affaires sont là où je les ai laissées, mais il y a maintenant un vélo elliptique dans le coin à côté de mon télescope et les affaires de couture de ma mère ainsi que des livres sont éparpillés sur la commode.

Il entre et je le suis, enlevant le sac de mon dos et le posant sur le lit. Il s'arrête devant un

poster d'Albert Einstein tirant la langue accroché à l'un des murs.

- J'aurais imaginé ce poster un peu trop fantaisiste pour toi, dit-il.

Je hausse les épaules, gênée.

Je l'observe alors qu'il fait le tour de la pièce. Il pointe mon lit du doigt et dit :

- C'est un édredon intéressant.

Il est fait d'un joyeux assemblage de carrés colorés de différentes tailles.

- C'est mon édredon scientifique, je réponds. Ma mère l'a fait à partir de ce tableau.

Je l'emmène près de la fenêtre où est accroché le tableau.

- Ça fait partie d'un calcul appelé « capturer les dynamiques des phases du rythme circadien ». Ma mère pensait que ça ferait une couverture parfait vu que le rythme circadien fait partie du cycle du sommeil.

Il se penche à côté de moi pour pouvoir bien voir le tableau. Nous ne sommes qu'à une trentaine de centimètres l'un de l'autre lorsqu'il se retourne et me fait face.

- Intéressant.

Il y a un silence et nous nous fixons. La lumière est faible avec une seule lampe d'allumée, et ses yeux sont noirs et profonds.

- Je suis contente que tu aies parlé du lit, je finis par dire.

- Vraiment ? me demande-t-il avec un petit sourire.

Ses yeux regardent ma bouche.

Je recule d'un pas et retire brusquement les couvertures et les oreillers du lit, les laissant tomber par terre.

- Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-il.

- Je cherche des trucs que mes frères ont laissé.

- Des trucs ?

- Ils aiment bien faire des blagues. Tu devrais vraiment vérifier ta chambre avant d'aller te coucher, parce qu'on ne sait ... et voilà !

Mes paroles s'interrompent alors que je retire un serpent en plastique de sous mon oreiller et le lance à Jensen.

Il semble un peu surpris, mais il l'attrape d'une main.

- C'est très ... intéressant, dit-il en examinant l'objet du délit de plus près.

Je repousse les draps et passe ma main à l'intérieur, pour en retirer une bombe à eau.

- Un ballon ?

- Une bombe à eau.

Je secoue le ballon pour qu'il puisse entendre l'eau remuer à l'intérieur.

- Avec l'espoir que je me couche dessus, qu'elle explose et donne l'impression que j'ai fait pipi au lit.

- Oh, OK.

Il hoche la tête.

- On devrait pouvoir utiliser ça plus tard, dis-je, inspectant le ballon dans ma main.

- Pour faire quoi ?

- En représailles, je réponds.

Que faire d'autre ?

- Je commence à mieux comprendre la neige sous mon tee-shirt de tout à l'heure.

À cet instant précis, la porte s'ouvre à la volée et Sam s'avance brusquement dans la pièce.

- A-HA ! crie-t-il en me pointant du doigt.

Jensen et moi le regardons fixement.

- Oh, dit Sam.

Ses yeux passent de moi, près du lit, à Jensen qui se trouve quasiment de l'autre côté de la pièce, puis il s'appuie contre le mur dans une pose détendue, comme s'il ne venait pas de débouler dans la chambre en s'attendant à interrompre quelque chose d'abominable.

- Je vois que tu as trouvé tes présents, dit Sam, en hochant la tête en direction du ballon que je tiens toujours à la main.

- Oui, dis-je. J'essaye de trouver un moyen de l'utiliser à mon avantage.

- J'ai une meilleure idée, répond Sam avec un sourire mauvais.

- Qui est ?

Il se redresse et se frotte les mains avec une joie non déguisée.

- Tu te rappelles que Ken s'endort toujours après le dîner ?

J'arrive à me sortir d'un dîner inconfortable en me portant volontaire pour m'asseoir à la table des enfants. Ma mère a préparé une sorte

de buffet, donc après avoir rempli mon assiette, je m'assois à l'îlot central de la cuisine avec les enfants pendant que le reste des adultes, dont Jensen, se dirige vers la salle à manger.

- C'est ton petit copain, Jensen ? me demande Katie, ma nièce de six ans.

Et moi qui pensais éviter les questions.

- Non, je réponds rapidement. Enfin, techniquement, c'est un copain, donc dans ce sens-là oui. Mais sinon non.

Elle me regarde d'un air ahuri.

- T'as des enfants ?

Cette question vient de Tom, le plus jeune enfant de David. Je crois qu'il a quatre ans. Il me regarde, attendant une réponse tout en léchant le beurre sur son pain.

- Non, je réponds.

- Pourquoi non ?

J'y réfléchis pendant quelques secondes. J'ai une forte envie de répondre scientifiquement en parlant d'insémination et de cycle reproductif, mais je ne pense pas que Tom apprécierait.

- Parce que je ne suis pas mariée, je finis par dire.

- T'aimes bien les enfants ?

Encore Katie.

- Je t'aime bien, toi, je réponds.

- Pourquoi tu n'es pas mariée ? demande-t-elle.

C'est alors que Jensen décide de faire son entrée, assiette à la main.

- Il y a de la place pour moi ici ?

Je me décale et il s'assoit à côté de moi sur la banquette et commence à ingurgiter de la nourriture.

- Trop de pression là-bas ? je lui demande.

- Sam, dit-il, secouant la tête et essayant de finir sa bouchée avant de continuer.

Je continue :

- Il s'est mis un petit pois dans le nez ?

Jensen me lance un regard rapide.

- Pendant que tout le monde disait tour à tour ce pour quoi ils étaient reconnaissants ?

- Comment t'as su ? demande-t-il.

- La vieille blague de la nourriture dans le nez. Un classique. Mes frères le font depuis

qu'ils sont petits, essayant de voir qui va craquer le premier et faire crier mon père.

- Je peux mettre un petit pois dans mon nez ? demande David.

- Non.

Jensen et moi avons répondu à l'unisson. Nous nous sourions avant de continuer notre repas.

Après le dîner, nous nous retrouvons dans le salon. La télé est allumée et le foot est fini. Nous regardons maintenant un dessin-animé de Noël et la plupart des enfants sont serrés les uns contre les autres sous des couvertures et des oreillers sur le sol. Je suis sur le canapé avec Jensen, Sam entre nous. Ken est dans fauteuil inclinable et Tom a disparu avec sa femme, comme ils le font souvent quand ils ont un peu de temps libre et plein de babysitters.

Le dîner était bon, comme toujours, et j'évite la corvée de vaisselle car une volée de membres de la famille ont insisté pour soulager un peu ma mère en cuisine.

- Où est mon petit Scooby ? demande ma grand-mère à l'entrée du salon.

- Elle fait référence à quel Scooby ? me demande doucement Sam du coin des lèvres.

- Comment est-ce que je pourrais le savoir ? je lui réponds d'une voix normale.

L'un des enfants se lève et court vers elle, nous épargnant de devoir deviner à qui notre grand-mère ivre s'adresse.

- Elle a littéralement bu six martinis à table, affirme Sam.

- Comment tient-elle encore debout ? demande Jensen.

- Le monde ne le saura jamais, répond Sam en secouant la tête. Ken pense qu'elle est en fait un corps réanimé.

- Sam ! je le gronde.

- Quoi ?

Il a l'air offensé.

- C'est la théorie de Ken, pas la mienne !

Un ronflement nous parvient doucement du fauteuil inclinable.

- En parlant du loup. Il s'est endormi ! dit Sam, d'une voix basse une nouvelle fois.

- Comment, exactement, est-ce que tu as l'intention de le mettre dans la voiture ? chuchote Jensen.

Sam se tourne vers lui et je peux entendre le sourire dans sa voix :

- Tu m'as l'air d'un homme fort.

- J'arrive pas à croire que vous me fassiez filmer ça, je dis.

- Tais-toi juste et prépare-toi, répond Tom depuis le siège conducteur.

Je suis sur le siège passager avant de sa Sedan, à côté de lui, pointant mon smartphone en mode caméra derrière nous. Ils ont mis Ken au milieu de la banquette arrière, Jensen d'un côté, Sam de l'autre.

Ken est miraculeusement toujours endormi. Il a toujours été comme ça, selon mes parents. Il s'endort n'importe où et il est quasiment impossible de le réveiller. Ajoutez à ça le tryptophane de la dinde et le fait que mes frères ont bu de l'alcool depuis le déjeuner, et vous avez la recette d'un désastre. Ou de la meilleure blague au monde.

On commence au bout de la rue, car Sam a insisté pour prendre le plus de vitesse

possible.

- Vous êtes prêts ? demande Tom.

- Ouais, répond Jensen.

- Prêt, répond Sam.

Je soupire.

Tom me sourit et commence à rouler dans la rue, accélérant de plus en plus avant de foncer dans l'allée et de freiner brutalement, nous envoyant tous valser. C'est alors qu'on se met tous à hurler.

Ken est réveillé en sursaut dans une voiture remplie de fous hurlants, à quelques centimètres seulement de la porte de garage fermée.

- Putain qu'est-ce que ! crie-t-il, les yeux écarquillés et paniqués et filmés par mon téléphone.

Les garçons se mettent immédiatement à rire, et une fois que Ken réalise ce qu'ils ont fait et que la voiture n'est plus en mouvement, il se met à distribuer des coups de poings sur nos bras et nos jambes. Jensen et Sam essaient de le restreindre entre deux éclats de rire.

Puis mon père ouvre la portière conducteur :

- Qu'est-ce que vous faites les enfants ?

Tom rit trop fort pour répondre, alors je lui montre le téléphone :

- On a tout filmé. Tu veux voir ?

Chapitre Dix-Sept

**La science ne résout
jamais un problème sans
en créer dix de plus.**

- George Bernard Shaw

Une fois la blague finie, nous rentrons tous à l'intérieur et partageons la vidéo avec le reste de la famille. Puis, nous discutons, prenons le dessert et le café. C'est seulement une fois les enfants endormis sur le sol du salon et sur les canapés que les gens commencent à partir.

Je serre mes frères dans mes bras pour leur dire au revoir. Ken est toujours un peu énervé de notre blague dans la voiture, mais il arrive à se moquer de lui-même aussi apparemment.

Après avoir dit au revoir à un nombre incalculable de membres de la famille et m'être préparée à me coucher, je suis en train de lire à l'étage lorsque ma mère passe sa tête dans ma chambre pour me souhaiter bonne nuit.

- Tu t'es bien amusée ma chérie ?

- Oui.

Je pose le livre à l'envers sur mes genoux.

- C'était sympa.

- Et Jensen ?

Je fronce les sourcils.

- Je pense qu'il s'est bien amusé.

Elle hoche la tête.

- Tu devrais jeter un œil dans les endroits habituels avant qu'il ne se couche. Il ne connaît pas la sournoiserie de tes frères.

- Je pense qu'il commence à comprendre.

- Et en plus, il fait plus froid dans le bureau, vu que c'est au-dessus du garage. Tu devrais lui apporter quelques couvertures en plus au cas où il aurait froid.

Elle entre dans la chambre et pose une couverture pliée au pied de mon lit.

- OK, je réponds.

Ma mère serait-elle en train de m'encourager à aller voir Jensen seule, dans une chambre avec un lit, la nuit ? Où va le monde ?

Elle se retire avec un sourire et un bonne nuit et je reste assise là une seconde, interloquée. Ils doivent vraiment bien l'aimer. Je devrais peut-être lui dire explicitement que nous ne sommes pas ensemble, parce que c'est clairement ce qu'elle pense.

Je me lève, attrape la couverture et me dirige vers le bureau au fond du couloir.

La porte est légèrement entrouverte, et la lumière est allumée. Je frappe doucement

avant d'ouvrir la porte.

Il est assis sur le côté du lit, regardant quelque chose entre ses mains.

- Salut, dit-il en me souriant.

Il porte de nouveau son bas de pyjama en flanelle et le tee-shirt gris en coton de la nuit dernière.

- Je t'ai apporté une couverture en plus, lui dis-je.

Je ne veux pas rester dans l'embrasure, donc j'avance, m'assois à côté de lui sur le lit et pose la couverture à côté de moi.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Je regarde des cartes postales. Je les ai trouvées au fond de mon sac, là où je les avais jetées en essayant d'oublier qu'elles existent. Liam m'en envoie depuis qu'il est parti.

Il me tend un paquet de cartes et je les prends prudemment. Ce sont des photos que l'on a transformé en cartes postales. Il y a la Tour de Pise, la Tour Eiffel, Big Ben, et d'autres endroits d'Europe. Et elles ont toutes un petit quelque chose de flagrant en commun.

- C'est quoi le truc rond et orange dans chaque photo ?

Ça ressemble à un petit sac de haricots ou quelque chose comme ça, mais avec des yeux.

- C'est la tête d'orange.

- La tête d'orange, je répète.

Il sourit.

- Tu n'as jamais vu le film *Amélie Poulain* ? C'est un film français.

Je secoue la tête.

- Non.

Il prend une grande inspiration avant de continuer.

- Ça parle d'une femme qui s'appelle Amélie. Après le décès de sa mère, son père s'est beaucoup renfermé. Il n'a jamais voyagé, mais il en a toujours eu l'envie. Amélie a une amie hôtesse de l'air, alors elle lui donne un nain de jardin qui appartient à son père. L'hôtesse prend des photos du nain dans plein de pays différents à des endroits connus, et Amélie laisse les photos traîner pour que son père les trouve.

- OK.

- Tête d'orange est notre nain de jardin. Mais bon, c'est surtout Liam qui essaye de se faire pardonner.

- Pour Chloé ?
- Ouais.
- Et ça marche ?
- Je ne sais pas.

Ses yeux rencontrent les miens dans la lumière tamisée et un frisson de tension se décharge dans l'air entre nous.

- Tu as vraiment de la chance, dit-il, changeant de sujet. Ta famille est incroyable.

Je suis surprise, qu'après toutes les blagues et les manigances auxquelles il a pu assister toute la journée, il soit capable de trouver des choses positives à dire sur ma famille.

- Ils dépassent les bornes des fois.
- Mais ils t'aiment.
- Oui. Je suis sûre que oui.

- Ils ont volé une déneigeuse pour venir te chercher, me rappelle-t-il.

- C'est vrai. Mais je ne me suis jamais sentie à ma place avec eux. Ils sont bruyants et spontanés. Toutes les blagues qu'ils font ... elles sont vraiment ridicules. J'ai l'impression d'avoir été adoptée.

- Tu ne devrais pas te demander si tu es à ta place. C'est ta famille et ils t'aiment. Sois juste toi-même.

- Je ne pourrais pas être autrement.

Il m'observe avec ses yeux noirs qui n'apparaissent verts qu'à la lumière, et je me retiens de frissonner.

- Tu ne pourrais vraiment pas être autrement.

Sa main est posée sur mon genou et il me fait face.

- C'est l'une des choses que j'apprécie vraiment chez toi. Il n'y a pas de faux-fuyants. Pas de supercherie. Tu n'essayes pas de cacher ce que tu penses. Sauf cette histoire avec Tony, mais même là ...

Sa main sur mon genou commence à remonter. Je ne me rends compte que je suis penchée vers lui qu'au moment où je suis si près que je peux voir les petits plis de sa lèvre inférieure. Il se penche vers moi et j'attends en fermant les yeux.

Il pousse un léger grognement et se recule.

- On ne peut pas, dit-il.

Mes yeux s'ouvrent à temps pour voir l'expression de frustration sur son visage.

- Nous sommes chez tes parents et ... ils ont été tellement sympa, tu devrais probablement partir. Parce que je sais ce qui arrive quand on s'embrasse et on ne peut pas faire ça ici.

Il s'éloigne de moi, vers son oreiller.

- Je vais m'asseoir ici sur mes mains et tu devrais t'enfuir. Vite.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je me sens un peu mieux concernant mon manque de retenue en compagnie de Jensen vu qu'il a les mêmes difficultés que moi.

- Plutôt gentleman, lui dis-je en me levant.

- Ouais.

Il ne me regarde pas.

- Bonne nuit, lui dis-je, une main sur la poignée. Fais attention aux tapettes à souris en mettant tes mains dans les tiroirs. Ou sous ton oreiller. Dans tous les endroits où on peut glisser une tapette.

Il me lance un sourire déconcerté.

- OK.

Je l'observe un court instant. Il est si séduisant au lit avec ses cheveux en bataille et ses yeux noirs. Je me force à détourner le regard avant de sortir dans le couloir et de refermer doucement la porte derrière moi.

Une fois que je ne peux plus voir Jensen, et que je me suis réfugiée dans ma chambre d'ado, mon cerveau se met en route. Ça veut dire qu'il m'aime bien, non ? Bon, j'ai déduit que moi je l'aimais bien, mais qu'est-ce que lui en pense ? Il n'a jamais rien avoué de précis. Suis-je juste dans cette position parce que je suis pas loin et que c'est commode, ou est-ce en train de devenir sérieux ?

Oh mon dieu. Je me transforme en fille.

Je sors de force toutes ces pensées émotives de mon esprit.

Est-ce vraiment important ? La chose la plus importante dans tout ça est que je suis heureuse. Il est heureux. Je m'amuse. J'ai accompli précisément ce que je voulais – ressentir des émotions. Je suis contente que Jensen s'entende bien avec ma famille. Leurs absurdes singeries ne le dérangent pas, il se

comporte très bien dans la maison de ma mère, et il est d'agréable compagnie.

Je grimpe sur mon lit en repoussant les couvertures, m'arrête un instant pour enlever un faux vomi en plastique et le jeter sur la table de chevet.

En fait, je me sens un peu coupable de ma propre capacité à critiquer ma famille et leurs blagues. Jensen pense que je suis chanceuse ; en réalité, il aimerait avoir une famille aussi ridicule que la mienne. Peut-être ... peut-être qu'ils ne sont pas si ridicules que ça.

Chapitre Dix-Huit

**Rien ne me choque. Je suis
un scientifique.**

- Indiana Jones

Le lendemain de Thanksgiving, nous prenons un énorme petit-déjeuner fait de fruits, de viandes, de bagels et d'à peu près tout ce que vous pourriez imaginer pour le petit-déjeuner car ma mère ne fait jamais les choses à moitié. Après ça, Jensen se retrouve avec une tonne de restes (pour x raison, je n'en ai aucun), et nous montons dans le véhicule de Sam pour rentrer à la maison.

La déneigeuse a été rendue à son propriétaire légitime la veille, et les routes ont pour la plupart été dégagées. La neige a assez fondu pour qu'on puisse conduire en toute sécurité.

Sam nous dépose devant le duplex et s'en va, nous laissant seuls sur le porche.

- Bon.

Jensen met son sac sur son dos.

- On se voit plus tard ?

- Oui, je réponds tout en cherchant mes clefs dans mon sac. Salut, je lance par-dessus mon épaule avant de déverrouiller ma porte et d'entrer de mon côté du duplex.

J'ai à peine posé mon sac sur le canapé et suis en train de vérifier le courant (tout

marche, heureusement) quand quelqu'un frappe à la porte.

J'ouvre et Jensen se tient là, les mains dans les poches, se balançant d'avant en arrière sur ses talons.

- Bon, dit-il. T'as quelque chose de prévu pour plus tard ?

- Je viens juste de rentrer, comment est-ce que j'aurais déjà pu prévoir quelque chose ?

Il rit.

- C'est vrai. Tu veux venir dîner chez moi ce soir ? J'ai de super bons restes, dit-il dans un sourire et un haussement d'épaules. On pourrait peut-être regarder un film ?

- OK.

- OK. Donc vers cinq heures ?

- OK.

- OK, on se voit tout à l'heure.

Il recule, manque de s'étaler en trébuchant contre une planche de bois mal jointe, puis rit de sa bêtise.

Je souris, mais je me sens un peu perdue par la conversation qu'on vient d'avoir et je ferme la porte avant qu'il rentre chez lui.

C'était bizarre. Était-il nerveux ?

Je passe la majeure partie de la journée à lire mes e-mails en retard et à nettoyer. Je suis prête et affamée à quatre heures et demi, donc je vais chez Jensen.

Il ouvre la porte et me dit :

- Tu es en avance.

Avant de s'écarter pour me laisser entrer. Il fait toujours froid dehors et il ferme la porte rapidement. Le matelas n'est plus dans le salon, mais un feu crépite toujours dans la cheminée.

Je hausse les épaules.

- Je n'avais rien d'autre à faire, et j'ai faim.

- Je n'ai jamais autant eu hâte de manger des restes. Ta mère est une cuisinière hors-pair.

- J'imagine que quand tu as élevé quatre garçons, tu apprends à cuisiner de gros repas.

- Mets-toi à l'aise, dit-il. Je vais mettre nos assiettes au four.

- OK.

Je m'assois sur le canapé. Il y a un DVD sur la table basse. Je le ramasse.

- C'est ça qu'on va regarder ? je lance.

Il passe sa tête par l'embrasure de la porte séparant la cuisine du salon et sourit.

- Ouais.

Nous regardons le film tout en mangeant nos restes dans le salon, assis par terre.

Une fois fini, Jensen éteint la télé et se tourne vers moi.

- Alors ?

On ne pouvait pas trop parler durant le film car il est sous-titré.

Je réfléchis quelques instants.

- J'ai bien aimé. Je pense qu'Amélie est assez introvertie, mais ça ne l'empêche pas de vouloir aider les autres. J'étais contente pour elle, à la fin. C'est marrant comme les films peuvent faire naître des émotions en nous.

- Elle me fait penser à toi, me dit-il. Sa curiosité, son besoin de comprendre et d'aider les autres. Ses yeux.

Je ne sais pas trop comment répondre, alors je me lève et commence à nettoyer. Je l'aide à mettre les couverts dans le lave-vaisselle, une tâche que nous réalisons en silence, brisant celui-ci occasionnellement

pour discuter certains moments du film, puis nous retournons dans le salon.

- Je peux te poser une question ? je lui demande, une fois assis l'un à côté de l'autre dans le canapé, nos genoux à quelques centimètres.

- Bien sûr.

- Bon, tu n'es pas obligé de répondre si tu n'en as pas envie.

- Si je n'en ai pas envie, je ne répondrais pas. Vas-y.

- Tu veux bien me parler de Chloé ?

Il étire ses jambes devant lui et s'installe contre le dossier du canapé.

- Qu'est-ce que tu veux savoir ? me demande-t-il.

- Tout ce que tu veux bien me dire.

- Ça fait partie de tes recherches ?

- En partie, j'admets.

Il me regarde dans les yeux un long moment, puis hoche la tête.

- Nous avons grandi ensemble. Nous étions voisins, et quand nous étions petits, nos parents nous mettaient ensemble si l'une de nos nounous était malade.

Il hausse les épaules, prend une inspiration et réfléchit quelques secondes avant de continuer.

- Je prenais souvent des grenouilles dans la mare devant chez moi et essayait de lui faire peur avec, mais elle les prenait dans ses mains et les remettait dehors, puis me grondait parce que je les avais enlevées à leur maison.

Il rit à ce souvenir.

- Puis on a commencé à aller à l'école et on était les meilleurs amis du monde jusqu'au collège. C'est à peu près à cette époque que nous avons commencé à nous trouver des amis de notre propre sexe, et passer autant de temps ensemble commençait à devenir un peu bizarre. Mais nous étions toujours amis, et puis ça s'est juste ... transformé en autre chose.

Je peux voir qu'il réfléchit encore et je reste silencieuse, attendant qu'il continue.

- J'avais quatorze ans et on est allé dans sa maison de vacances. Ses parents possèdent une maison en Californie du Nord, qui donne sur la plage. C'était durant l'été avant la rentrée de seconde, et c'est la première année qu'elle

portait un bikini. C'est là que je me suis rendu compte qu'elle était devenue une femme et qu'elle n'était plus la petite fille ennuyeuse qui m'obligeait à venir aux enterrements de tous ses poissons rouges. Elle n'était plus une enfant, ni une collégienne empotée. À un moment donné, entre la quatrième et l'âge de quinze ans, nous avons tous les deux changé. Je me rappelle avoir pensé qu'elle était magnifique.

- Vous avez commencé à vous fréquenter alors ?

- Non.

Il me sourit.

- J'ai du ramer un peu avant. Mais nous étions amis, bons amis. Et puis un soir, après une soirée à l'école, on faisait des nachos dans sa cuisine et je l'ai embrassée.

Je me suis demandée pendant quelques instants comment ça devait être. D'être si proche de quelqu'un, et puis de passer de l'amitié à la romance. Je n'arrive pas trop à l'imaginer.

- Quand est-ce que tu t'es rendu compte que tu l'aimais ? je lui demande.

Il soupire, et repose sa tête sur le dossier, son regard perdu sur le plafond.

- Tu vois, c'est ça qui est bizarre. En y repensant, je ne suis pas sûr de l'avoir jamais aimée. Du moins, pas comme un homme devrait aimer une femme avec qui il sort. Je l'aime toujours, et je tiendrais toujours à elle, peu importe le passé, mais je l'aime plus comme une sœur ou quelque chose comme ça.

- Mais à l'époque, tu pensais être amoureux d'elle ?

- Oh oui. Le truc avec Chloé, c'est que j'avais toujours l'impression qu'elle se retenait. Comme si ... comme si elle ne me faisait pas entièrement confiance. Je ne sais pas comment l'expliquer. Je lui ai tout dévoilé, toutes les parties torturées et sombres de ma personnalité, mais il a toujours manqué quelque chose de son côté.

Une pause, puis il ajoute :

- Son père est mort quand nous avons seize ans. Ça a été dur, pendant longtemps. Sa mère est devenue envahissante, car elle ne voulait pas qu'il arrive quoi que ce soit à la seule personne qui lui restait et ça l'a étouffée.

Au final, Chloé cherchait un moyen d'y échapper et elle a envoyé toutes sortes d'appels à l'aide, mais j'étais trop accaparé par ma propre vie et mes propres problèmes pour m'en rendre compte. Mais Liam lui, a vu.

Et ce n'était pas vraiment notre seul problème. Je pense que nous avons été ensemble tellement longtemps, que je ne savais pas comment vivre tout seul. Aucun de nous deux ne savait vraiment comment être seul. Et nos parents étaient fous de joie de nous voir ensemble. Ils avaient pratiquement planifié notre mariage à notre naissance. Son père m'adorait, et puis il est mort et aucun de nous deux ne voulions décevoir qui que ce soit. Et puis, avec Chloé et Liam ...

Il s'arrête et s'éclaircit la gorge.

- Quand tout a changé, c'était ...

Il s'interrompt.

- Je ne sais pas. J'espère que Chloé est vraiment amoureuse de lui et qu'elle ne cherche pas juste un échappatoire.

- Un échappatoire pour quoi ?

- Nous. Sa mère. Sa vie. Tout.

Je réfléchis à ce qu'il vient de me dire. Ça doit être étrange, d'être si proche de quelqu'un, et d'en être si éloigné à la fois.

- Si ses sentiments pour toi ont changé, pourquoi ne pas juste t'en parler ? je lui demande.

- Très bonne question. Mais c'est ça le problème, je ne pense pas que ses sentiments aient changé. Je pense qu'elle ne m'a jamais aimé. Et en y repensant, je pense qu'elle était terrifiée à l'idée de me faire du mal et de décevoir sa mère. Mais bien sûr, ça a été bien pire que de juste rompre. J'ai perdu mes deux meilleurs amis d'un seul coup.

- Tu ne penses pas que vous serez de nouveau amis, un jour ? je demande.

Il hausse les épaules.

- Je ne sais pas. J'espère que si.

Nous nous taisons quelques secondes et il bouge un peu, se penchant légèrement vers moi.

- À ton tour.

- OK.

Je pose mes mains l'une sur l'autre sur mes genoux et attends sa question.

- Tu n'as jamais eu de relation sérieuse ?
demande-t-il.

- Non. Je n'ai jamais eu de relation tout court.

- Et le gars du camp de science dont tu m'as parlé ?

- Et bien ?

- Tu m'as dit que tu l'avais embrassé.

- Oui. Ça n'avait rien de sérieux. Il n'y avait aucune émotion entre nous, c'était purement expérimental.

- Et ?

- Et rien.

Je hausse les épaules.

- Nous étions tous les deux curieux de savoir comment les baisers et d'autres trucs fonctionnaient alors nous avons essayé. C'était très clinique et scientifique.

- Ça a l'air horrible.

- C'était pas génial, j'acquiesce.

- Attends. D'autres trucs ? Quels « autres trucs » est-ce que vous avez fait ?

Il semble fasciné. Puisqu'il m'en a dit beaucoup, j'imagine que je peux lui raconter ça. Ça ne me dérange pas de lui dire.

- Tu sais, je réponds. Des préliminaires.

Il est bouche-bée.

- T'as fait l'amour avec lui ?

- Oui.

Il me fixe, bouche ouverte, avant de s'adosser de nouveau au canapé.

- Donc t'as juste couché avec lui ?

- Oui, je répète. C'était pas très important.

- J'imagine que non.

Il semble perturbé, mais je ne vois pas trop pourquoi.

- Ça ne te dérange pas ? me demande-t-il finalement.

- De quoi ?

- Que ta première fois ne soit pas avec quelqu'un, tu sais, que tu aimes ?

- J'ai vingt ans et je ne suis pas encore tombée amoureuse. S'il fallait que j'attende d'être amoureuse, je pourrais attendre indéfiniment. En plus, tu viens de m'avouer que tu n'as jamais été vraiment amoureux de Chloé. Donc en fait, on n'est pas si différent.

Il reste silencieux. Je l'observe, mais il évite mon regard.

- Jensen, dis-je finalement.

Son regard méfiant rencontre le mien.

- Tu as été avec Chloé pendant ...

Je réfléchis à ce qu'il m'a dit et compte dans ma tête. De quinze à vingt-et-un ans.

- Six ans. Vous avez fait l'amour, n'est-ce pas ?

Je n'arrive pas à croire que je lui pose cette question. Bien sûr qu'ils l'ont fait. Même moi (qui suis socialement retardée), je sais que les gens n'ont pas une relation romantique aussi longue sans coucher ensemble.

Il ne dit toujours rien. Il pose ses mains sur son visage et prend une grande inspiration, avant de les enlever et de me fixer.

- Non, dit-il. Nous n'avons jamais fait l'amour.

C'est à mon tour d'être choquée.

- On a fait d'autres trucs, ajoute-t-il, mais je l'entends à peine.

- Non, dis-je.

- Si.

- Mais tu as fait l'amour depuis la fin de votre relation, n'est-ce pas ?

Il y a une bref pause.

- Non.

- Mais, et cette histoire de Casanova de fac de droit ? je demande, sans m'en rendre compte.

- Quoi ? glousse-t-il.

- Freya m'a dit que t'avais été un vrai dragueur depuis que tu as rompu avec Chloé. Tellement que tu es connu comme le Casanova de la fac de droit. Et comment ... comment avez-vous pu être ensemble si longtemps et ... ça n'a aucun sens.

Les prochains mots ont jaillis sans passer par le filtre qui existe normalement entre le cerveau et la bouche.

- Comment a-t-elle pu te résister ?

Il sourit à ces mots et s'adosse au canapé, le bras sur le dossier derrière ma tête.

- Et bien, dis comme ça ...

Il m'offre un charmant sourire.

- Mais tu as bien dû être avec quelqu'un depuis Chloé.

- Non. Enfin, j'ai eu quelques rendez-vous, mais il ne s'est rien passé.

Il soupire et sa tête cogne contre le dossier du canapé.

- J'arrive pas à croire que je t'en ai parlé.

Son sourire s'efface et il se penche vers moi, son bras toujours derrière ma tête, ses doigts dans mes cheveux.

Je secoue la tête.

- Il n'y a pas de quoi avoir honte. Je suis juste surprise.

- Chloé m'a dit, après m'avoir raconté pour Liam, qu'elle n'a jamais ressenti pour moi ce qu'elle ressent pour lui. Elle m'a toujours considéré comme son frère, et j'imagine qu'on ne veut pas avoir de relations sexuelles avec son frère.

Il me lance un regard éloquent.

- Absolument pas.

- A chaque fois que les choses devenaient un peu trop physiques entre nous, elle s'écartait et ça ne me dérangeait pas, nous étions si jeunes quand nous nous sommes mis ensemble. Et puis son père est mort et nous n'avons quasiment plus jamais été proches physiquement. Je veux dire, jamais sexuellement. Elle avait plus besoin de tendresse que de sexe.

Il rit doucement et repose sa tête sur le canapé, regard tourné vers le plafond.

- Ah la la.

- Qu'y a-t-il de drôle ?

- C'est probablement la conversation la plus castratrice que j'ai jamais eu de ma vie.

- Pourquoi ? Parce que tu es vierge et pas moi ?

- C'est exactement ça.

Une pensée me vient et je dois serrer les dents pour empêcher les mots de sortir de ma bouche.

Malheureusement, Jensen le remarque.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il.

- Tu pourrais ne plus être vierge.

Je ne peux pas le regarder en face pendant que je parle, mais une fois ma phrase finie, je lève les yeux.

- Qu'est-ce que tu veux dire, Lucy ?

Je n'ai jamais fait les choses à moitié de toute ma vie, et je ne vais pas commencer aujourd'hui.

- Ce que je veux dire ...

Je me glisse vers lui jusqu'à le toucher et je lève une main, la plaçant doucement sur sa joue, l'obligeant à me regarder.

- C'est que je n'ai jamais ressenti ce genre d'attrance pour qui que ce soit. Jamais. Et j'adorerais faire l'amour avec toi.

Il hausse les sourcils et me sourit. Puis il éclate de rire.

J'enlève ma main de son visage et fronce les sourcils.

- Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

- Aucune idée, c'est drôle c'est tout. Tu ne dis jamais ce à quoi je m'attends.

- Oh.

Je ne trouve pas ça très drôle. Et puis, je ne sais pas trop pourquoi mais je me sens contrariée. Puis je réalise que c'est parce qu'il m'a rejetée.

- Tu ne veux pas faire l'amour avec moi ? je lui demande.

Son sourire s'efface et ses yeux dévorent mon visage.

- Lucy, dit-il sérieusement. Ce n'est pas ça du tout.

Il se penche vers moi, mettant ses mains en coupe sous mon visage, caressant mes joues avec ses pouces.

- J'adorerais faire l'amour avec toi, dit-il en me regardant droit dans les yeux.

Une lueur d'amusement passe dans ses yeux une fois de plus.

- Mais pas ce soir.

- Pourquoi pas ?

Je ne comprends pas. C'est un homme, je suis une femme. C'est de la biologie basique. Et sa biologie à lui devrait faire qu'il essaie de me convaincre, pas l'inverse.

Ses mains glissent sur mon visage, il s'adosse de nouveau au canapé et me regarde un moment. Puis il se lève.

- Viens avec moi.

Il me tend la main et je la prends.

Il me lève doucement du canapé et m'emmène dans le couloir. Son duplex est agencé comme le mien, mais en miroir. Nous passons devant la chambre principale. La porte est ouverte et je jette un œil. Sa chambre est décorée comme le reste de l'appartement, en noir et gris, avec des lignes élancées et une décoration moderne. Il s'arrête devant la porte fermée de la deuxième chambre et se tourne vers moi.

- Je veux te montrer quelque chose, me dit-il.

- OK, je réponds prudemment.

Il sourit au ton de ma voix.

- T'inquiètes pas, ce n'est pas là que je cache des corps ou des chatons mutilés ou des trucs du genre.

- Bon, je suis soulagée.

Il me sourit, puis ouvre la porte et allume la lumière.

Je reste bouche-bée. Ce n'est pas une chambre d'amis, ou un bureau, ou rien de ce à quoi je m'attendais. La multitude de lumières vives le long du plafond révèle un atelier d'artiste. Il a un bureau avec une gouttière et une collection d'ustensiles, surtout des crayons papier et du fusain, mais ce sont les objets accrochés aux murs et posés au sol qui attirent mon attention. Ces œuvres d'art ressemblent comme deux gouttes d'eau à celles que nous avons vu à l'exhibition. Les dernières. Les meilleures, qui n'avaient pas de nom d'artiste.

- C'est toi l'artiste. Celui que nous avons été voir.

Je me retourne et lui fais face.

Il me fixe avec une anticipation nerveuse.

Il prend une grande inspiration.

- Ouais.

Mon cerveau commence à faire les bonne connexions.

- C'est un secret à cause de tes parents, je devine.

Je me tourne et fais face à la multitude d'objets.

- Ouais, dit-il encore. Si mon père découvrirait que je dessine toujours ... qui sait ce qu'il ferait. Me couper les vivres, ça, c'est sûr. Je peux seulement assouvir ma passion parce qu'ils paient mes frais de scolarité et mes dépenses courantes.

- Tu n'as pas besoin de son argent pour pouvoir faire ça, lui dis-je dans un murmure, car toute mon attention est concentrée sur le plus grand tableau, posé contre le mur.

Il est presque aussi grand que moi et le sujet me semble familier.

J'avance pour l'examiner de plus près.

- En fait, si. Les fournitures d'art sont ridiculement chères, m'apprend Jensen

derrière moi.

- C'est hallucinant, je dis, en faisant un geste en direction du portrait.

Il représente une femme, à moitié dévêtue, avec une sorte de tissu doux couvrant des parties de son corps, mais laissant ses jambes exposées. L'une de ses jambes est mutilée, et la peau semble ridée comme si elle avait été sévèrement brûlée, mais le reste de son corps est quasiment parfait. Elle est comme la Vénus de Milo, mais au lieu d'avoir des membres en moins, ils sont simplement bardés de cicatrices.

- Merci. C'est Candice. Tu sais, tu m'as posé des questions sur la fille qui venait ici de temps en temps.

Je percute enfin. La blonde. La blonde avec de longues jambes. Freya pensait qu'elle était une prostituée.

- Oh, je dis.

La nuit de la coupure d'électricité. Je lui ai dit que je l'aimais bien, et puis je lui ai demandé qui était cette femme que j'avais vu venir plusieurs fois chez lui. Candice. C'est

seulement une amie, m'avait-il dit, et je n'avais pas demandé plus d'explications.

- Maintenant tu sais pourquoi elle vient chez moi.

Il se tient derrière moi, ses bras m'entourant.

- Maintenant que tu connais mon secret, me dit-il à l'oreille, tu ne peux le répéter à personne.

- Je ne le répéterai pas, je réponds.

- Je sais. Je te fais confiance. C'est étrange. Je ne pensais pas pouvoir faire de nouveau confiance à quelqu'un.

Je souris. Nous sommes toujours face au portrait. Je me retourne dans ses bras et le regarde.

- Je devrais y aller, lui dis-je.

- Reste avec moi.

Je me plonge dans son regard.

- Tu es sûr ? Tu as dit tout à l'heure que tu ne voulais pas faire l'amour.

Il rit.

- Je ne te demande pas de rester pour que nous puissions faire l'amour.

Il hausse les épaules et me regarde timidement.

- J'aime juste être avec toi. C'est bizarre ?

- Oui.

- Et pourquoi ça ?

Je hausse les épaules.

- Je ne suis pas vraiment passionnante.

- Dit la femme qui m'a proposé d'être son esclave sexuel deux fois depuis que je la connais.

Je sens le rouge me monter aux joues.

- Esclave sexuel est exagéré. En plus, ce n'est pas vraiment une qualité appréciable. Ça sent plutôt la fille désespérée.

- Et bien.

Il me prend la main et me faire sortir doucement de la pièce, éteignant la lumière et fermant la porte derrière nous.

- Moi j'aime bien ça, donc je suis peut-être le plus tordu des deux.

- Peut-être bien.

Il me donne un tee-shirt large pour dormir et une brosse à dents neuve (même si mes affaires ne sont qu'à quelques mètres), et en

quelques minutes, nous sommes prêts à aller nous coucher.

- Je ne me sens pas assez vêtue, lui dis-je une fois les lumières éteintes et qu'il est couché derrière moi en cuillère, mon dos contre son torse dans son immense lit.

J'ai juste un tee-shirt, et il a son pantalon en flanelle et son tee-shirt.

- Si je n'arrive pas à me contenir, il pourrait se passer des choses pour lesquelles nous ne sommes pas prêts.

- Pour lesquelles *tu* n'es pas prêt, je clarifie.

Son torse vibre contre mon dos alors qu'il rit, et puis tout est silencieux.

Je pense que je vais avoir du mal à m'endormir alors que la moitié de mon corps touche celui de quelqu'un d'autre. Pendant quelques minutes, je ne peux penser qu'aux battements de son cœur, à son torse qui se soulève et s'abaisse à côté de moi, au son de sa respiration alors qu'il s'endort.

Mais miraculeusement, je ne sais comment, alors que je ne m'y attends pas, je m'endors.

Chapitre Dix-Neuf

**La science a peut-être
guéri la plupart des
maux ; mais elle n'a
trouvé aucun remède pour
le pire d'entre eux – la
fainéantise des êtres
humains.**

- Helen Keller

Le reste de la semaine et le samedi sont passés dans un tourbillon de Jensen, de sommeil, de nourriture et d'encore plus de Jensen. Je l'emmène au pas de tir à l'arc et il me ramène à l'exposition d'art. Sa relation avec la propriétaire de la galerie d'art me paraît plus claire maintenant que je connais ses aspirations artistiques.

Arrive dimanche matin, et je suis sûre qu'il doit en avoir marre de moi, mais il m'appelle à peine une heure après que je l'ai quitté et que je sois rentrée chez moi. Nous avons passé les deux dernières nuits dans son lit, ne faisant que nous embrasser et nous serrer l'un contre l'autre en dépit de tous mes efforts pour aller plus loin.

- Tu fais quoi là ?

Je jette un œil à mes notes écrites à la va-vite. Je travaillais sur mon expérimentation. Ou du moins j'essayais. J'ai l'impression d'avoir sur le bout de la langue la façon dont je pourrais étudier les pathogènes émotionnels. Mais à chaque fois que j'essaye de mettre le doigt dessus, l'idée m'échappe. Et

plus je tente de m'y raccrocher, plus elle s'éloigne.

- Rien, je réponds.

- Mes parents nous ont invités pour un brunch. Tu peux venir ? me demande-t-il nerveusement.

- Maintenant ?

Je regarde l'horloge. Il est neuf heures cinquante-sept.

- Ouais. Sauf si tu as autre chose de prévu, ajoute-t-il rapidement.

- Non, je réponds vivement. Ça me paraît bien.

Quelques minutes plus tard, il frappe à ma porte.

- Tu es prête ? demande-t-il quand j'ouvre.

Il porte une chemise boutonnée jusqu'en haut sous une veste en cuir, et au lieu du jean auquel je suis habituée, il porte un pantalon noir et des chaussures noires brillantes.

Je baisse les yeux sur mes habits. Je porte un jean stretch et confortable, un sweat rouge tout simple et des baskets.

- Je dois me changer ? je lui demande.

- Non.

Il me fait un petit sourire.

- Tu es parfaite.

J'attrape ma veste, nous montons dans sa voiture dont le moteur tourne déjà (il l'a mis en route avant de venir me chercher pour réchauffer l'habitacle), puis il sort de sa place de parking et descend l'allée.

- Je dois te prévenir, me dit-il alors que nous entrons sur l'autoroute, mes parents ne ressemblent pas aux tiens.

- Je sais.

- Je veux dire, ils sont super sérieux.

- Je peux être sérieuse, je le rassure.

Ça le fait rire, un peu.

- Je le sais, c'est juste que ...

Il s'interrompt.

- Ils ne sont pas très affectueux. Ou faciles à aborder.

- OK.

Nous continuons en silence alors qu'il sort de l'autoroute et remonte une longue rue, les maisons et propriétés devenant de plus en plus grandes à mesure que nous avançons. Finalement, il tourne dans une allée en gravillons bordée d'arbres recouverts de

neige. L'allée mène à un portail, noir et imposant avec un large « W » doré inséré au milieu. Je regarde par la fenêtre. La grille semble faire le tour de la propriété. Jensen baisse sa vitre et tape des chiffres sur un digicode. On entend un bip et le portail s'ouvre. Nous avançons le long de l'allée pour arriver finalement jusqu'à un rond-point devant une très grande maison. L'extérieur est fait de briques et l'entrée est encadrée de colonnes ioniques. La propriété autour est couverte de neige, et je ne peux voir aucune autre maison alentour.

- Whoah.

Jensen soupire.

- Ouais.

Nous sortons de sa voiture et montons les marches recouvertes d'ardoise menant à l'entrée. J'attends que Jensen nous fasse entrer, mais au lieu de ça, il actionne la sonnette.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre et nous révèle une femme d'âge mûr coiffée d'un chignon sévère, portant une chemise grise fermée et une jupe de la même couleur.

- Mme Keyes, salue Jensen.

Elle ouvre plus grand la porte et nous fait entrer.

- Oh bien, murmure-t-elle. Tu es là. Ta mère se demandait ce qui prenait autant de temps.

Jensen serre rapidement Mme Keyes dans ses bras.

- Je lui ai parlé il y a moins d'une heure, répond-il tout bas.

Mme Keyes hausse les épaules.

- Tu sais comment c'est. Et vous devez être Lucy.

Elle murmure toujours et je ne comprends pas vraiment pourquoi.

- Oui, dis-je. Ravie de vous rencontrer.

On se serre la main, puis elle prend nos manteaux.

L'entrée est aussi grande qu'on pourrait s'y attendre de l'extérieur. Le sol est carrelé, le plafond est voûté et les murs sont lambrissés et dorés.

- Vous devriez aller dans le petit salon, dit-elle, nous poussant dans un couloir.

Jensen me prend la main.

- Qui est-elle ? je lui demande.

- La gouvernante.

- Oh.

Jensen me fait alors passer une porte vers ce qui doit être le petit salon. C'est une grande pièce ouverte avec des meubles blancs immaculés, des tables en bois sombre, des tapis luxueux, et un bar dans le coin.

- Chéri, tu as pu venir, dit une femme appuyée au bar.

Ça doit être la mère de Jensen. Ses cheveux blonds sont courts. Elle porte un pantalon avec un pull en cashmere et des perles. Elle vient vers nous et embrasse Jensen sur les deux joues, l'obligeant à me lâcher la main.

- Maman, voici Lucy, dit-il.

Ses yeux rencontrent les miens avant de m'étudier des pieds à la tête.

- Ravie de vous rencontrer, Mme Walker, lui dis-je en tendant la main.

Elle la prend avec précaution, glissant ses doigts contre les miens. J'essaye de lui serrer la main, mais celle-ci s'échappe.

- Lucy.

Le père de Jensen s'approche derrière Mme Walker.

- Ravi de te revoir.

Nous nous serrons la main, de façon bien plus naturelle que ce qui a pu se passer avec la mère de Jensen. Il porte un pantalon comme celui de Jensen, et un sweat au-dessus de sa chemise.

- L'un de vous aimerait-t-il se rafraîchir ? demande-t-il.

Ils ont tous les deux une coupe de champagne à la main, remplie de je ne sais quoi.

- Non, merci, je réponds.

Jensen prend de nouveau ma main et nous nous asseyons sur le canapé. Ses parents s'assoient chacun sur une chaise en face de nous.

La pièce est silencieuse, le seul bruit étant le tic-tac d'une immense horloge derrière la tête de Mme Walker.

- Alors Lucy, dit-elle. Mon mari m'a dit que vous faisiez partie du département des sciences.

- Oui Madame.

- S'il te plaît, ne m'appelle pas Madame. Ça me fait me sentir vieille.

Elle me sourit, mais son sourire n'atteint pas ses yeux.

- Tu peux m'appeler Cynthia.

- OK. Cynthia.

Je hoche la tête.

- Sur quoi travaillez-vous en ce moment ? demande-t-elle avant de boire une gorgée de son champagne.

- J'ai reçu une bourse pour étudier les émotions en tant que pathogènes.

- Comme c'est intéressant. Et comment comptez-vous faire ça ?

Je jette un œil à Jensen. Il me fait un pauvre sourire et me serre la main.

- Je travaille sur le développement d'une hypothèse viable, je réponds.

- Oh, dit-elle.

Le bruit de l'horloge envahi l'espace pendant un moment, alors que les parents de Jensen prennent tous deux une gorgée de leur boisson.

- Comment vont tes cours Jensen ? demande le professeur Walker à son fils.

J'espère que tu dédies suffisamment de ton temps à rattraper ton retard.

- Tout va bien, répond Jensen rapidement.

Et nous plongeons de nouveau dans le silence. Avant que celui-ci ne s'étire trop longtemps, Mme Keyes apparaît dans l'embrasement de la porte.

- Le brunch est prêt, annonce-t-elle.

Nous nous dirigeons en file indienne vers l'impressionnante salle à manger. La table fait approximativement la taille de ma cuisine.

Les assiettes sont déjà mises en place. Je m'attends à moitié à ce qu'une volée de valets de pied en perruque poudrée apparaissent.

Le professeur Walker s'assoit en bout de table, sa femme à sa droite, Jensen à sa gauche, et mon assiette est placée à une distance de bras de celle de Cynthia.

La gouvernante réapparaît avec des bols de nourriture fumante, et elle nous sert à chacun des œufs tout juste cuits. Ça me semble bizarre, que quelqu'un me serve mon repas mais je reste silencieuse, me sentant moins à ma place que je ne m'y serais attendu.

Une fois que Mme Keyes est partie, et que nous avons commencé à manger, Cynthia se tourne vers moi.

- Donc. Lucy. Parlez-moi de votre famille.

Je finis de mâcher la nourriture que j'ai dans la bouche avant de répondre.

- Que voudriez-vous savoir à leur propos ?

- Que font vos parents dans la vie ?

- Maman, interrompt Jensen, un avertissement dans la voix.

Je le regarde et il me fait une légère grimace.

- Quoi ? lui demande Cynthia. Je veux juste en savoir plus sur tes amis.

- Mon père possède le magasin de pneus sur la 9ème rue, je réponds.

- Oh. C'est le magasin de pneus d'occasion, c'est ça ? demande-t-elle.

Je hoche la tête.

- Et votre mère ?

- Ma mère fait beaucoup de choses différentes, elle aide mon père avec la comptabilité, et fait des édredons qu'elle vend sur Etsy par exemple.

- Sur quoi ? demande le professeur Walker.

- Etsy. C'est une sorte de magasin en ligne où chacun peut commercialiser et vendre de nombreux articles.

Je prends une autre bouchée de mes œufs alors que le silence s'installe de nouveau.

La conversation continue de cette façon pendant tout le repas, calme et saccadée. Je ne sais pas ce que je pourrais dire pour qu'ils se sentent plus à l'aise, mais à voir les regards que me lance Jensen, j'imagine que c'est toujours comme ça quand ils sont ensemble, que je sois là ou non.

Après le repas, j'essaye d'aider Mme Keyes à emmener la vaisselle dans la cuisine (c'est ce que ferait ma famille après tout), mais elle insiste pour que je reste assise, et je reçois un regard presque paniquée de Cynthia, comme si j'avais demandé à danser nue sur la table au lieu d'essayer d'aider à accomplir la plus ingrate des tâches.

- Bon, dit Jensen une fois ce moment passé. On devrait y aller. Il faut que j'étudie et j'ai un devoir à rendre pour demain.

Nous sortons de la salle à manger et nous dirigeons vers la porte, ses parents derrière nous.

- Avant que vous partiez, lance le professeur Walker à Jensen, j'aimerais te montrer quelque chose dans mon bureau.

- Oh. OK, lui répond Jensen, avant de se tourner vers moi. Je reviens tout de suite.

Ils disparaissent dans le couloir et je me retrouve seule dans l'entrée avec Cynthia.

- Merci pour le petit-déjeuner, lui dis-je après un moment. C'était délicieux.

Elle hoche la tête et me regarde en silence.

- Comment vous êtes-vous rencontrés, avec Jensen ? demande-t-elle après un instant.

- Nous vivons l'un à côté de l'autre.

- Oui. Il habite là depuis bientôt un an. Il n'a commencé à parler de toi que récemment.

- Nous n'avons commencé à nous parler que récemment.

- Pourquoi ça ?

- Il m'aide avec mon expérience.

- Ah, dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine. Vous n'êtes pas assez bien pour lui, vous savez.

Je ne sais pas comment répondre à ça, ou même si je suis supposée y répondre.

- Je trouve admirable que vous teniez tellement à votre fils, lui dis-je finalement. Mais je pense qu'il est assez vieux pour décider de ce qui est le mieux pour lui.

Elle hausse les sourcils à ces mots, et je suis stupéfaite de voir qu'elle y arrive sans presque former une seule ride.

Nous restons silencieuses pendant un long moment.

- Je devrais aller voir ce qui retient Jensen, dis-je.

J'emprunte le même couloir que Jensen et son père, à moitié surprise que Mme Walker ne m'attaque pas par derrière alors que je m'éloigne.

Il y a trop de portes et je ne sais laquelle choisir. Je découvre une autre salle de bains, un placard qui fait la taille d'une chambre, et une pièce quasiment identique au petit salon. Je m'arrête finalement quand j'entends le murmure de voix venant d'une porte légèrement entrouverte.

- Je ne veux pas que ça te distraie de ton travail scolaire. Tu es déjà en train de te laisser distancer, dit le professeur Walker.

- Je suis en train de rattraper mon retard.

- Mais une fois dans le trou, c'est facile de se retrouver enterré. Il faut que tu continues tes efforts.

- Ça va aller.

- Ça veut dire, aucune distraction.

- J'avais compris.

La voix de Jensen est basse et tranchante.

Je frappe doucement à la porte et la pousse un peu plus.

- Tu es prêt ? je demande.

- Plus que jamais, murmure-t-il en me dépassant, ne prenant pas la peine d'ajouter quelque chose pour son père.

- Au revoir professeur Walker, lui dis-je. Ravie de vous avoir revu.

Je ne suis pas sûre que mon sentiment soit tout à fait honnête, mais je ne peux renoncer aux règles basiques de la politesse.

Il hoche la tête et se retourne sans rien dire.

Chapitre Vingt

**Le cœur a ses raisons que
la raison ignore.**

- Blaise Pascal

- Je suis désolé, me dit Jensen, pour la quatrième fois depuis que nous avons quitté la maison de ses parents.

- Ce n'est pas ta faute.

Nous sommes quasiment de retour au duplex. Après notre départ précipité, Jensen n'a été silencieux que pendant cinq minutes environ avant de commencer à s'excuser avec profusion.

- Je t'ai emmenée dans la fosse aux lions, explique-t-il. Je savais qu'ils allaient être difficiles, ils le sont toujours, mais je ne pensais pas que ce serait à ce point.

Il rit.

- En fait, je pensais qu'ils allaient faire un effort si tu étais là comme médiateur.

- Tu ne peux pas contrôler le comportement des gens. Tu peux seulement contrôler le tien.

- Je n'aurais même pas dû leur dire qu'on

...

Il s'arrête soudainement de parler et fait un geste de la main.

- était amis, finit-il.

Il tourne dans l'allée et se gare sur sa place de parking, laissant le moteur tourner pour que l'on puisse encore entendre le faible son de la musique. Aucun de nous deux ne cherche à sortir de la voiture.

- J'espère que je ne suis pas une distraction dans tes études, lui dis-je. Si tu as besoin d'une aide quelconque ?

- Non. Ça va.

Il me sourit.

- Tu fais quoi plus tard ? me demande-t-il.

Je marque une pause au soudain changement de conversation.

- Freya est revenue, et elle m'a invitée pour le dîner, je réponds. Je t'aurais bien invité, mais comme c'est chez elle, je ne sais pas trop quel est le protocole.

- T'inquiètes pas, me dit-il.

Il y a une pause, puis il ajoute :

- Tu passeras me voir après ?

- Oui, je réponds rapidement. Mais je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer.

- Pas de soucis.

Il coupe le moteur et enlève la clef du contact. Après avoir tâtonné maladroitement

avec le porte-clefs, il me tend une clef.

- Entre si je suis déjà couché.

- OK.

Il sort de la voiture et moi aussi, glissant la clef dans ma poche.

Nous montons les marches jusqu'au porche en silence.

- Merci de m'avoir invitée au brunch, lui dis-je en me tournant vers lui.

Quand je lève les yeux, il me regarde avec des yeux sombres, sérieux.

Il tend la main qu'il pose sur ma mâchoire. Son pouce me caresse la joue. Nous ne faisons rien d'autre que nous fixer dans les yeux pendant un long moment. Puis sa main exerce une légère pression, me tirant vers lui. Quand nos lèvres se rencontrent, la même sensation m'envahit. J'essaye de garder mon sang-froid, mais la sensation de ses lèvres bougeant doucement contre les miennes et l'odeur de son parfum changent mon cerveau normalement actif en un tourbillon d'émotions et de réflexes. Je glisse mes mains sous son manteau et dans son dos, pressant nos corps l'un contre l'autre.

Il se recule et baisse le regard, ses mains toujours sur mon visage.

- Je devrais y aller, dit-il.

- OK, je réponds.

Puis il me tire d'un coup sec vers lui et cette fois, le baiser n'est pas doux du tout. Quand nous nous séparons de nouveau, nous respirons tous les deux très fort.

- Cette fois-ci, il faut vraiment que j'y aille, dit-il.

- Oui, je réponds, me penchant vers lui et tirant sa tête vers moi.

Un moment plus tard, il enlève ses mains et fait un grand pas en arrière.

- OK, dit-il. On se voit plus tard.

Je hoche la tête et me retourne pour rentrer dans mon appartement, mais il m'attrape le bras et me tire vers lui une dernière fois. Son baiser est dur et rapide, et d'un coup c'est fini et il rentre chez lui.

Il me faut une seconde pour m'en remettre, et quand j'arrive finalement à passer ma porte, je suis obligée de m'y adosser pour retrouver mon souffle

J'arrive chez Freya à six heures, l'heure à laquelle elle m'a dit d'arriver.

Elle ouvre la porte et m'attrape pour me serrer fort dans ses bras avant de me repousser à bout de bras et de m'examiner de la tête aux pieds, puis de se concentrer sur mon visage.

- Tu sembles différente, me dit-elle.

- Ah bon ?

- Entre et raconte-nous tes vacances !

Elle me tire dans le salon. Ted et Bethany sont déjà là, assis sur les canapés en train de boire du vin. Il y a de la nourriture sur la table basse : des quiches, des fruits, des crackers et du fromage. Son appartement est décoré d'objets vintage. Ses meubles sont de couleur jaune et orange brillant, et elle a une chaise couverte de fleurs brodées. Des guirlandes électriques blanches clignotent le long du plafond.

- Ma femme savante préférée !

Ted se lève et me fait la bise.

Bethany se lève aussi et me serre dans ses bras

- Tu as l'air différente, dit-elle.

Je lance un regard à Freya.

- Pourquoi est-ce que vous dites ça toutes les deux ? je demande.

- Oh ouais, ajoute Ted, en se rasseyant à sa place sur le canapé. Tu es rayonnante.

Il hoche la tête solennellement et fait un mouvement circulaire de la main devant son visage.

- Ah bon ?

- Oui ! crie Freya.

Nous nous asseyons. Bethany et Ted se laissent tomber sur le canapé et je m'assois sur la chaise à fleurs.

Freya s'assoit sur le sol et attrape une quiche qu'elle met entière dans sa bouche.

- T'as couché avec quelqu'un, c'est ça ! m'accuse-t-elle la bouche pleine.

- Non, je réponds. Mais c'est pas faute d'avoir essayé.

- OH MON DIEU, je le savais ! jubile Ted. Tu veux te faire Jensen, c'est ça ?

- Je ne suis pas sûre de ce que tu veux dire, je réponds. Mais nous avons passé beaucoup de temps ensemble cette semaine.

- Il faut que tu nous racontes tout ! exige Bethany.

Je leur raconte quasiment tout, même si j'omets quelques détails personnels et ne parle pas du tout de l'art de Jensen et de sa virginité. J'ai comme l'impression qu'il ne parle pas de ça à tout le monde. À personne en fait.

- Laisse-moi résumer, dit Ted, l'incrédulité peinte sur son visage. Vous avez dormi dans le même lit quasiment toutes les nuits pendant presque une semaine ?

- Oui.

- Et il ne s'est rien passé ?

- Non.

Il frappe dans ses mains et une lueur de joie passe dans son regard.

- Il est peut-être gay !

- Non, il ne l'est pas, je lui assure.

- Bon, vous êtes ensemble ou pas ? demande Bethany.

Je ne réponds pas tout de suite.

- Je ne sais pas.

- Est-ce que vous avez eu *la discussion* ?
demande Freya.

- C'est quoi ça ?

Ils échangent des regards de connivence.

Freya me répond.

- La discussion sur le fait d'être exclusifs.
Celle que je n'ai jamais eu avec Cameron, et
puis il a fini au lit avec Liz la traînée.

Elle me lance un regard éloquent.

- Non, je réponds. Nous n'avons pas eu
cette discussion. Mais c'est pas grave. J'aime
bien passer du temps avec lui.

- Mais vous ne couchez pas ensemble ?

Ted a l'air encore confus.

- Non.

- Hmph.

Il boit une gorgée de son vin.

- Racontez-moi vos vacances de
Thanksgiving, je leur demande, dans l'espoir
de changer de sujet.

Freya me parle d'un ancien petit copain
qu'elle a revu dans sa ville natale, Bethany se
plaint de l'usage fréquent et arbitraire de la
naphtaline par sa grand-mère, et Ted n'arrête

pas de parler des sorties tout-terrain et des parties de football avec sa famille.

Freya nous sert des lasagnes et de la salade et nous mangeons dans le salon. Après le dîner, nous discutons encore, nous rions et puis je suis prête à rentrer chez moi. Ou chez Jensen, plutôt.

- Merci de m'avoir invitée, dis-je à Freya en partant.

- Pas de problème, me répond-t-elle en me serrant dans ses bras. On mange ensemble un midi cette semaine ?

- Bien sûr.

Il est plus de vingt-deux heures quand j'arrive devant chez Jensen, et toutes les lumières sont éteintes chez lui. Je me faufile chez lui en utilisant la clef qu'il m'a donnée, la laissant à côté du vase wabi-sabi dans le salon, avant de me laver les dents avec la brosse à dents que j'ai laissée et de me glisser au lit avec lui.

Il renifle dans son sommeil, me faisant sourire. J'essaye de me détendre de mon côté du lit, mais pour une raison inconnue, je n'y arrive pas. Après une minute à me tourner et

me retourner, Jensen se tourne vers moi et me serre contre lui, un de ses bras autour de ma taille et une jambe sur la mienne. Une fois contre lui, à sentir la chaleur de son corps contre mon dos, j'arrive à me détendre et avant de pouvoir dire ouf, je m'endors.

Le lendemain, nous sommes lundi. Jensen a des cours toute la journée, et je passe mon temps à fixer l'écran de mon ordinateur, toujours incapable de trouver l'idée qui me permettra de lancer une expérimentation valable. Comme rester assise ne semble pas me réussir, je décide d'aller faire un tour à pied, en espérant que l'afflux de sang et l'air frais va me décoincer le cerveau.

Je suis en train de rentrer, toujours sans aucune idée valable, lorsque mon téléphone sonne.

- Hé ! hurle Freya dans mon oreille.
Qu'est-ce que tu fais ?

Sa voix est légèrement anxieuse.

- Je rentrer chez moi du labo. Et toi ?

On dirait qu'elle est dehors.

- Je pars de la bibliothèque de droit. J'avais des révisions de groupe. Écoute, il faut que je te parle, on peut se voir maintenant ?

- Je suis presque arrivée chez moi et tu es à l'autre bout du campus. Est-ce que ça va ? Tu peux me dire ce qui ne va pas ?

- Tout va bien, ajoute-t-elle rapidement. C'est juste que ... ah ... et puis merde.

Elle fait une pause et souffle un bon coup.

- Je ne voulais pas t'en parler au téléphone, mais j'ai vu Jensen avec une autre fille.

Elle prononce les cinq derniers mots rapidement, comme on enlève un pansement.

J'arrête de marcher et regarde la vapeur sortir de ma bouche pendant une seconde.

- Et ? je lui demande. Il a le droit de fréquenter d'autres personnes que moi Freya. Je ne m'attends pas à ce qu'il ne voit plus aucune autre fille en tant qu'amies. En fait, j'ai déjà rencontré quelques-unes de ses amies.

- C'est différent, dit-elle. Je l'ai vu la serrer dans ses bras. Et ils étaient pressés l'un contre l'autre et ça semblait un peu plus fort que de la simple amitié.

Elle soupire.

- Il fallait que je te le dise. Je sais que Jensen et toi ne vous êtes pas dit que vous étiez exclusifs et je ne veux pas que tu sois blessée.

- Ça va aller.

- Comment tu le sais ?

- Elle ressemblait à quoi ? je demande.

- Blonde, jambes interminables, la pouf parfaite.

On dirait Candice.

- On dirait l'une de ses amies que je connais, lui dis-je.

- OK, j'ai autre chose à te dire.

Sa voix est affligée.

- Ils sont sortis de la bibliothèque ensemble, et je les ai un peu suivis.

- Freya !

- Je sais, je sais, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Et ... ils sont allés chez lui.

Je ne suis pas surprise. Jensen m'a envoyé un SMS un peu plus tôt et il m'a dit qu'il travaillerait sur le tableau de Candice entre les cours. Je suis surprise que Freya ait pris le temps de le suivre pour moi. C'est en fait

plutôt mignon, mais d'une façon terriblement déplacée.

Freya est toujours en train de parler.

- Je ne sais pas combien de temps ils y étaient ensemble, ajoute-t-elle. J'ai dû partir parce que le fils du Parrain m'a vue en train de me cacher dans les buissons, mais au moins vingt minutes, c'est sûr.

- Le fils du Parrain a un vrai nom ?

- Ouais. Je crois que c'est Dean, ou un truc du genre. Il a cette horrible habitude de me tomber dessus aux pires moments. Mon cul dépassait littéralement du buisson quand il m'est tombé dessus. Au début, je voyais juste ses pieds, et puis, quand j'ai essayé de reculer, mes cheveux se sont pris dans une branche. Il a été obligé de m'aider à les enlever, et une fois fini, il a fallu que je file à mon cours de droit pénal.

- Je pense qu'il t'aime bien, dis-je.

Pourquoi sinon se serait-il arrêté pour l'aider ?

- Quoi ? Non. Il ne m'aime pas du tout. Il est toujours mal luné quand je suis là et il pense que je suis une débile.

- Comment tu sais ce qu'il pense ?

- Tu aurais dû voir sa tête quand je lui ai dis que j'avais droit pénal ! Il était genre : « C'est pas trop compliqué pour toi ? », j'avais envie de le frapper et puis ... attends ! Tu essayes de changer de conversation et de détourner mon attention de Jensen, mais ça ne marchera pas avec moi Mademoiselle.

- Freya, dis-je. Tout va bien. Ils n'ont rien fait.

- Comment est-ce que tu le sais ?

- Je ne peux pas te le dire. Je le sais, c'est tout.

- Écoute Lucy, tout le monde est d'accord pour dire que tu es un génie, mais quand il s'agit de trucs de ce genre, tu dois me faire confiance. Ce mec cache quelque chose. Et ouais, je veux dire, il est canon et tout, mais c'est évident que ce qui s'est passé avec Chloé l'a blessé et maintenant il en profite pour t'utiliser, toi et qui sait combien d'autres filles.

- Freya, je sais qu'ils n'ont rien fait.

- Comment est-ce que tu peux savoir ça ? Tu n'étais pas là.

Elle pousse un grognement énervé.

- J'arrive pas à y croire, il était tout gentil et tout et en fait pendant ce temps-là, il se moquait de toi. Et bien il va le payer, crois-moi.

- Freya non, lui dis-je.

Je sais exactement à quoi elle pense.

- Tu ne peux pas engager le fils du Parrain pour tabasser Jensen, je ne te laisserai pas faire.

- Tu ne peux pas m'en empêcher ! Je peux peut-être l'obliger à avouer et l'enregistrer, comme ça tu me croiras.

- Freya ! je soupire.

Je suis debout sur le trottoir, seule. Le campus est vide si tard le soir. J'ai des visions de Jensen attaché à une chaise et torturé pour le forcer à faire de faux aveux.

- Tu sais que des aveux forcés ne sont pas admissibles devant un tribunal.

- Sans blague, dit Freya. Mais c'est pour ton bien. Et crois-moi, une fois que tu te seras rendue compte que c'est un con, tu seras contente de ce qu'on lui aura fait. Imagine-le se tordant de douleur. Ce n'est pas grand

chose, mais ça te tiendra compagnie pendant les longues et froides nuits d'hiver.

Je passe en revue mes options. Je pourrais continuer à lui soutenir que ce qu'elle veut faire n'est pas nécessaire, mais connaissant Freya, ça ne changera pas grand chose. Apparemment, elle a besoin de quelque chose de ce genre pour détourner ses pensées de son horrible expérience avec Cameron.

- Écoute Freya, lui dis-je finalement. Si je te dis quelque chose, tu dois me promettre de ne le répéter à personne.

- De quoi tu parles ?

Rapidement, je lui parle du penchant de Jensen pour l'art, du rôle de Candice, et de comment le père de Jensen réagirait s'il l'apprenait. Je réalise pendant que je lui explique, qu'il va falloir que j'avoue à Jensen avoir craché le morceau. Il m'a demandé de ne rien dire, mais je suis sûre qu'une fois que je lui aurais expliqué ce qu'a vu Freya, et comment elle avait l'intention de le mutiler, il comprendra.

J'ai fini et Freya reste silencieuse. J'entends juste sa respiration et puis :

- Et ben merde.

- Quelque chose comme ça, oui.

- Whoah. Je n'arrive pas à y croire. Et ben, je suis trop contente de m'être trompée sur son compte ! Et ne t'inquiètes pas, je ne dirai rien à personne, je te jure ! Je suis vraiment heureuse que tu sois heureuse. Et de ne pas avoir besoin d'engager quelqu'un pour le tabasser.

Je ris un peu.

- Moi aussi.

- Tu devrais vraiment avoir cette discussion avec lui. Ce soir. Tout lui dire, pour être sûre qu'il sache que vous êtes ensemble et exclusifs et tout ça.

- Je ne sais pas, je réponds, principalement parce que je ne sais pas exactement ce que cette discussion sous-entend.

- Il faut que tu en parles en premier ! s'énerve Freya.

- Et je dis quoi ?

- Fais-le naturellement, de façon confuse et étrange comme tu en as l'habitude. Il a l'air de bien aimer.

- OK.

Nous raccrochons et je me dépêche de rentrer à la maison. Mon esprit est déjà en train d'anticiper, et je me concentre nerveusement sur la nuit à venir et *la discussion*. Je n'ai aucune idée de ce que je vais dire, mais ça ne m'a jamais arrêtée.

Chapitre Vingt-et-Un

**Vous n'oublierez jamais
votre premier amour, alors
essayez de trouver
quelqu'un dont vous
aimerez vous rappeler.**

- Dr Ruth

- Ça va ? me demande Jensen alors que nous faisons la vaisselle après manger.

Il avait préparé du poulet rôti, des pommes de terre et de la salade pour moi quand je suis rentrée. Chez lui, pas chez moi.

- Oui. Pourquoi ?

- Tu étais bien silencieuse pendant le dîner, dit-il. Quelque chose te préoccupe ?

Il ferme le lave-vaisselle et appuie sur quelques boutons pour le lancer avant que je puisse répondre.

- Oui, dis-je finalement.

- OK.

Il me prend la main et m'emmène sur le canapé du salon.

- Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-il une fois assis.

Il me tient toujours la main et je regarde nos doigts entremêlés.

Autant y aller franco.

- Est-ce que nous sommes exclusifs ? je lui demande.

Je lève les yeux et le vois qui m'examine attentivement.

- Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ?

Le fait qu'il m'ait répondu par une question me rend nerveuse.

- Tu as peur de me répondre ? je demande.

Mon esprit s'emballe. Peut-être qu'il ne veut pas être exclusif. Peut-être qu'après tout, Freya avait raison.

- Pourquoi est-ce que j'aurais peur ?

Je soupire.

- On va continuer à se poser des questions ou est-ce que l'un de nous va finir par proposer une vraie réponse ?

- Bon. Toi d'abord.

- Mais j'ai posé la première question.

- Mais ta réponse à ma question va déterminer ma réponse à ta question.

Je réfléchis à ce qu'il vient de me dire.

- Bon. Il semble que nous soyons embarqués dans ce qui semble être une relation romantique, mais je ne connais pas les limites de ladite relation. De plus, je n'ai jamais eu ce genre de relation avant et je préférerais qu'on mette les choses à plat pour savoir exactement comment nous ... définir.

Il hoche la tête.

- Ça me paraît logique.

Mais il n'ajoute rien, il ne fait que me fixer et j'ai l'impression qu'il retient un sourire. Je sens monter en moi une certaine frustration.

- Et ? Je demande.

- Et quoi ?

- Tu n'as pas répondu à ma question.

- Lucy.

Il lève ma main qu'il tient toujours dans la sienne pour embrasser ma paume avant de la presser contre sa poitrine.

- J'ai partagé tous mes secrets avec toi. Nous avons pratiquement vécu ensemble ces dix derniers jours. Tu as rencontré mes horribles parents. Je t'ai donné une clef pour mon appartement et tu as même une brosse à dents ici. Que penses-tu que cela signifie ?

J'y réfléchis.

- Que tu es en manque d'affection et un peu paresseux ?

Il rit et me pousse gentiment l'épaule de sa main libre.

- Ça veut dire qu'il y a intérêt à ce qu'on soit exclusif, ou alors il faut que tu me dises s'il y a un autre mec à qui je dois botter les fesses.

Je me sens rougir.

- OK.

- OK, dit-il. Maintenant, viens-là me faire un câlin avant de devoir partir.

Les câlins se transforment en caresses pendant la prochaine heure, allongés sur le canapé face à face, faisant monter de plus en plus la température jusqu'à ce que Jensen s'écarte.

- Tu devrais y aller avant que je ne t'oblige à rester, m'avertit-il.

- Ça ne me dérangerait pas.

Mon corps en réclame plus, mais je ne veux pas le forcer.

- Il faut que je me lève tôt pour aller en cours, et je ne veux pas te réveiller. Mais ça ne me dérangerait pas trop non plus.

Ses lèvres parfaites s'approchent et il embrasse mon nez.

- Allez, je te raccompagne.

Il gèle dehors, mais il sort en chaussettes et attend que je déverrouille ma porte. Je suis contente que le vent soit froid, et j'espère qu'il va calmer mes hormones et mon corps en ébullition. Une fois ma porte ouverte, je me

retourne et il me fait un petit bisous sur les lèvres avant de me serrer fort dans ses bras.

- On se voit demain, dit-il.

Je le regarde marcher vers sa porte avant de me retourner et de rentrer chez moi. J'ai l'impression qu'il fait plus froid ici que chez Jensen. La lumière du porche filtre à travers le carreau de la porte, assez pour que je puisse y voir un peu. J'enlève d'un geste mon manteau dans la pénombre et le range, avant de lancer mes chaussures dans le placard de l'entrée. Je m'engage dans le couloir vers la salle de bain quand un coup retentit à la porte, me faisant faire demi-tour et l'ouvrir de nouveau.

C'est Jensen. Se tenant debout là, comme la première fois, il y a quelques semaines, quand je l'ai enfermé hors de son appartement. Les mains dans les poches, se balançant sur ses talons.

- Salut, dit-il.

- Salut, je réponds.

Et avant que j'ai pu rajouter quoi que ce soit, lui demander pourquoi il est revenu et ce qui se passe, il fait quelques pas rapides dans ma direction. Ses bras m'entourent et il me

soulève, claquant la porte derrière lui et pressant mon dos contre le mur, m'embrassant comme si nous ne venions pas de nous peloter pendant deux heures.

Mon sang, déjà échauffé et à peine refroidi, enflamme aussitôt mon corps, j'enserme ses hanches de mes jambes, me cambrant contre lui, ne me préoccupant pas de savoir si je suis trop lourde ou s'il sera encore plus dur de le laisser partir quand il nous arrêtera encore une fois et rentrera chez lui.

Mais apparemment, je n'ai pas besoin de m'en inquiéter car il me porte, mes jambes toujours autour de lui, nous embrassant, le long du couloir en trébuchant dans le noir et se cognant deux fois l'épaule contre le mur avant d'atteindre la chambre. Il me pose au bord du lit. Un rayon de lune filtre à travers les rideaux dans la pièce, assez pour que je vois le désir dans ses yeux et la tension dans son corps.

- Je ne peux plus attendre, dit-il, passant son tee-shirt au-dessus de sa tête et le jetant quelque part derrière lui avant de se rapprocher de moi.

Je me recule dans le lit et il rampe vers moi, résolu.

- Merci mon Dieu, je réussis à dire avant qu'il soit sur moi, m'embrassant les lèvres, le cou, enlevant mon tee-shirt puis mon soutien-gorge en quelques secondes.

Nous avons toujours nos pantalons, mais la sensation de son torse contre ma poitrine suffit à me faire gémir.

Il se redresse et me regarde à la lumière de la lune, posant sa main sur mon visage.

- Tu es tellement belle, dit-il doucement.

- Toi aussi, je réponds.

- Désolé, murmure-t-il.

- Pourquoi ?

- Ça ne va pas durer très longtemps et ça va sûrement être décevant.

- Non, je ne pense pas.

Il rigole légèrement et se penche en avant, m'embrassant avec douceur.

Nous finissons de nous déshabiller et l'ensemble de notre peau se touche, alors que nous sommes couchés face à face. Nos bouches fusionnent, sa langue contre la mienne alors que ses mains me font des

choses fantastiques entre les jambes, et en quelques secondes, je ne peux plus formuler une seule pensée cohérente.

- Tu as des préservatifs, me demande-t-il tout contre ma gorge.

- Non, je réponds.

Il jure et mon cerveau sort un peu de sa torpeur.

- On n'en a pas besoin, je lui assure. Je prends la pilule depuis que j'ai seize ans à cause de cycles menstruels irréguliers. En plus, les préservatifs sont seulement efficaces à quatre-vingt pourcent alors que la pilule l'est à quatre-vingt-dix-neuf pour cent pour éviter de tomber enceinte. En outre, ni la pilule, ni le préservatif ne te protègent des maladies sexuellement transmissibles. Je t'assure que je suis clean, lui dis-je. J'ai fait des tests et j'ai les résultats si tu veux les consulter.

Sa tête tombe sur mon épaule et il est secoué par les rires.

- C'est drôle ? je demande.

Il lève la tête pour me regarder dans les yeux.

- Oui, dit-il d'une voix amusée. C'est drôle, parce que la façon dont tu parles ne devrait pas être sexy, mais elle l'est.

Et alors il m'embrasse de nouveau.

Je suis une nouvelle fois prise dans un tourbillon de sensations, mes mains explorant son corps, ses mains jouant de mon corps comme d'un instrument jusqu'à ce qu'il s'installe finalement entre mes jambes et que je puisse le sentir se frotter contre moi d'une façon qui me rend folle.

Je ne me suis jamais sentie si peu maîtresse de moi-même auparavant. Je le veux tellement fort et je le veux maintenant, et j'ai l'impression qu'il me frustre exprès. Nous nous embrassons toujours alors qu'il glisse contre moi, de haut en bas, me cherchant toujours alors que je me cambre contre lui et gémis en prononçant son prénom.

Il relève la tête, en appui sur les mains pour me regarder dans les yeux, et lentement, il me pénètre. Une fois installé, il s'arrête et regarde mon visage.

- Ça va ? me demande-t-il après une minute de va-et-vient dans la plus intime des

étreintes.

- Oui, je réponds.

- Je m'inquiétais un peu, vu que ça fait longtemps pour toi, et que tu n'as eu qu'un seul partenaire ...

- Oh non, ça va, je lui assure. Il était très bien monté.

Il fronce légèrement les sourcils.

- Quoi ?

- C'était assez inconfortable. Là c'est beaucoup plus gérable.

Il ouvre grand la bouche et sort un son à mi-chemin entre le grognement et le rire.

- C'est beaucoup plus gérable ? répète-t-il d'une voix étranglée.

- Oui.

- Par rapport à ton amoureux du club de science qui, apparemment, était monté comme un poney ?

Je hoche la tête.

Il lance la tête en arrière et éclate de rire, avant de s'allonger sur moi et de poser son front sur mon épaule, toujours secoué de rire.

- C'est normal de rire autant pendant des rapports sexuels ? je me demande tout haut.

- Rien de mieux que la normalité, répond-il, son souffle contre ma clavicule.

Il se redresse pour regarder mon visage.

- Mais il faut que je te dise, ajoute-t-il. S'il y a une chose que tu aurais pu dire pour m'encourager à faire de cette relation la meilleure que tu aies jamais eu, c'était ça.

Je secoue la tête.

- Vous les hommes et votre tendance à la compétition.

- Je ne sous-estimerai pas cette tendance si j'étais toi. En fait, si tu étais intelligente, tu l'encouragerais.

- Ah bon ?

- Les résultats pourraient être satisfaisants. Nous nous sourions comme deux idiots.

Un instant après, il bouge légèrement contre moi.

En réponse, je remue contre lui et caresse son corps, l'encourageant à bouger. Nos sourires s'effacent alors que la passion reprend le dessus.

Avec un grognement il s'exécute, mais lentement. Oh les va-et-vient sont si lents, me tourmentant encore, me faisant me tortiller et

haleter et essayer de le faire bouger plus vite mais il ne veut pas, et j'atteins un point où je pense ne plus en pouvoir. Il se tient toujours au-dessus de moi, me regardant être de plus en plus excitée par ses mouvements, ses yeux de plus en plus passionnés. Je bouge sous lui, me cambrant pour rencontrer ses lents coups de rein, le tirant et essayant de le faire aller plus fort, plus vite. Et d'un coup, sans avertissement, il change d'angle et me pénètre plus fort. Une fois, deux fois, et je frémis et je tremble sous lui alors qu'un intense orgasme me traverse le corps, me faisant fermer les yeux. Quand je les ouvre de nouveau, je le vois juste à temps frissonner et grogner, ses yeux se ferment et sa tête tombe sur mon épaule alors qu'il connaît lui aussi la délivrance.

Nous restons couchés là, haletant, en sueur et épuisés pendant quelques minutes avant qu'il roule sur lui-même et ne me prenne dans ses bras.

- Whoah, je dis contre son torse.

- Ouais, convient-il, me caressant doucement le dos. C'était ...

Au lieu de finir sa phrase avec des mots, il rigole doucement et me serre un peu plus fort.

- Ouais.

Après une minute, nous nous lavons dans la salle de bain, nus tous les deux et je prend un moment pour apprécier le corps de Jensen en pleine lumière.

Il est musclé partout où il faut sans l'être trop et la partie de lui qui était en moi il y a seulement quelques minutes commence à durcir de nouveau.

Il me surprend en train de regarder et se regarde lui-même avant de croiser mon regard avec un petit sourire.

- Je ne peux pas m'en empêcher, me dit-il. Tu te rends compte que je suis quasiment dans un état constant d'excitation quand tu es là.

Ça me fait sourire.

- Vraiment ? je demande.

Nous finissons dans la salle de bain et retournons dans la chambre plongée dans le noir.

- Vraiment, dit-il en se glissant dans le lit.

Je m'y glisse de l'autre côté et nous nous dirigeons l'un vers l'autre, nous rencontrons

au milieu, ses bras m'enveloppant et quelque chose de dur appuyant contre mon dos.

- Depuis le tout début ? je demande. Quand on s'est rencontré la première fois ?

- Hmm. Je pense que ça a commencé quand je t'ai vue avec ta fausse moustache.

Je pousse une fausse exclamation de surprise.

- Ted a raison, tu es gay !

Il rit, son torse grondant contre mon dos et il me serre un peu plus fort.

- Je pense que je viens de réfuter de façon indiscutable ses allégations.

- Je ne suis pas sûre, lui dis-je en frottant mes fesses contre lui. J'aurais peut-être besoin de plus de preuves.

Le mouvement le fait inspirer brusquement.

- Vraiment ?

Il a l'air surpris mais intrigué.

Je me retourne pour lui faire face, l'attrapant doucement entre les jambes et le frottant contre moi pour qu'il sente à quel point je suis prête.

- Vraiment, je réponds, mordant ses lèvres.

Puis je lui montre à quel point il m'excite
lui aussi.

Chapitre Vingt-Deux

**Si vous deviez protéger les
canyons des tempêtes,
vous ne verriez jamais la
beauté qu'elles y ont
sculpté.**

- Elisabeth Kubler-Ross

Quand je me réveille le lendemain matin, Jensen est parti, et le soleil rentre à flots par les fenêtres.

La nuit dernière était fantastique. J'aurais pensé que prendre autant de plaisir en une nuit aurait eu pour résultat un brusque sevrage à la sérotonine ou une combustion spontanée ou quelque chose, mais non. Je suis toujours intacte et je me sens toujours ... heureuse. J'ai le vague souvenir de Jensen partant tôt ce matin, le frôlement de ses lèvres sur mon front, un rire grave quand j'ai grogné et roulé sur le flanc.

Je souris. Quand il est heureux, je suis heureuse. C'est étrange. C'est comme si plus on se rapprochait, plus on partageait d'émotions.

Je m'assois dans le lit si brutalement que j'ai la tête qui tourne.

- Mais bien sûr, dis-je tout haut à la pièce vide.

Je bondis du lit et me précipite vers le placard pour m'habiller. Je sais exactement comment je vais étudier les émotions.

Deux heures plus tard, je suis assise en face de Duncan dans son bureau, des pages de notes écrites à la va-vite devant moi.

- L'hypothèse est que les personnes qui partagent déjà une connexion émotionnelle sont plus susceptibles de ressentir les impressions des gens, même si l'autre personne ne les formule pas clairement. On peut faire deux groupes et les diviser en paires ; un groupe composé de couples qui sont ensemble depuis au moins quelques mois. On pourrait même les séparer en plusieurs sous-groupes en fonction de la durée de la relation pour voir si ladite durée est un facteur, et un groupe de référence composé d'étrangers. On instille une émotion chez l'un des membres du couple, et on demande au partenaire comment il se sent. Je suis prête à parier que les couples ayant déjà établi une connexion émotionnelle ont plus de chances de transmettre leurs émotions.

Duncan me regarde d'un air sérieux et critique.

- C'est une proposition solide.

Je souris comme le chat d'Alice au Pays des Merveilles, mais je ne peux pas m'en empêcher. J'ai enfin trouvé une proposition viable.

- Comment vas-tu encourager les gens à ressentir telle ou telle émotions ? me demande-t-il.

Je me mords la lèvre inférieure.

- Je ne sais pas trop encore. Mais je sais que je peux le faire.

Il se lève.

- J'en suis sûr aussi, me dit-il en souriant. Reviens lundi prochain avec des propositions, et nous nous mettrons au travail.

Je retourne chez moi comme dans un brouillard. Tout se met enfin en place. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de trouver un moyen de provoquer des émotions assez fortes chez les gens.

J'ai carrément besoin d'une sieste. Entre le manque de sommeil de la nuit dernière et l'excitation de ce matin, je suis épuisée et vidée. Jensen et moi avons passé la majeure partie de la nuit à dormir, se câliner, parler et

faire plein d'autres trucs dans des positions que je n'aurais jamais cru possibles.

Jensen a cours jusque dans l'après-midi donc je vais directement chez moi et me laisse tomber dans des draps qui portent encore son odeur.

Un cognement fort et insistant me réveille quelques heures plus tard. Je jette un œil à l'horloge en allant à la porte, pas tout à fait réveillée, trébuchant dans le couloir. Il n'est pas encore midi, et je me demande qui ça peut être. J'ouvre la porte sans regarder par le judas et Jensen se tient là, un bras contre le chambranle, et il a une tête horrible. Pas juste fatigué de la nuit dernière, mais bouleversé et en colère, mais je ne sais pas pourquoi.

- Jensen, dis-je.

Je suis très surprise par son apparence, et fais immédiatement un pas vers lui, mais il retire sa main du chambranle et se recule, s'éloignant de moi.

- Ça va ? je lui demande.

Je ne peux m'empêcher de tendre la main vers lui, voulant le réconforter et effacer la tristesse de ses yeux, mais il évite ma main en

se reculant encore. Mon bras retombe, inutile, le long de mon corps.

- Tu l'as dit à qui ?

Sa voix est angoissée et énervée.

Je cligne des yeux en l'entendant, surprise, et réfléchis à sa question. Je ne sais pas trop à quoi il fait référence, et lui répond la première chose qui me vient à l'esprit.

- Qu'on a couché ensemble hier soir ?
Personne. Je n'ai parlé à personne depuis que je ...

- Non Lucy.

Il secoue la tête.

- A qui as-tu parlé de mon art ?

Mon estomac se change en pierre. Je n'arrive pas à croire que nous ayons cette conversation. Je l'ai dit à Freya, mais elle ne trahirait jamais ma confiance. N'est-ce pas ?

Je n'arrive pas à le regarder. Je fixe mes pieds nus. Ils sont en train de devenir glacés sur le linoléum devant la porte ouverte. Je ne peux pas lui mentir. Je ne peux même pas trouver d'excuses valables. Je l'ai raconté à quelqu'un alors que j'avais promis de ne pas le

faire, et le pourquoi du comment n'a aucune importance maintenant.

- Freya, je réponds, détestant le son de ma voix.

Il donne un coup de poing dans le chambranle, me faisant sursauter, et mon rythme cardiaque accélère encore, ma respiration sortant de plus en plus vite, hors de contrôle.

- Pourquoi ?

Sa voix se brise sur ce mot et je me force à lever les yeux pour regarder son visage. Il est blessé et c'est de ma faute. C'est moi qui lui ai fait ça.

Je secoue la tête.

- Je n'ai pas d'excuse valable. Je comprendrais que tu ne veuilles plus jamais me parler.

- C'est le moins qu'on puisse dire. Comment as-tu pu ?

C'est presque comme s'il ne m'avait pas entendu. Je pourrais fermer la porte j'imagine, et le laisser là, mais si ça peut l'aider ne serait-ce qu'un tout petit peu de me faire du mal de la même façon que je lui en ai fait, alors je

resterais volontiers ici pour me faire lyncher verbalement.

- Je comprends que je ne suis rien d'autre qu'une expérience pour toi. Un sujet d'étude pour avancer dans ta carrière, mais il s'agit de ma vie là, dit-il.

Il déglutit et je regarde sa pomme d'Adam monter et descendre en rythme.

Il a tort. Je veux lui dire qu'il a tort. Il est tellement plus pour moi qu'une expérience, mais il se remet à parler.

- Mon père a appelé. Ils savent pourquoi j'ai pris du retard dans mes cours, et ils me coupent les vivres jusqu'à ce que j'abandonne l'art. Il a même fait faire un contrat qu'il faut que je signe, stipulant que j'accepte ses conditions. Tu comprends ce que ça signifie ? Je ne peux plus aller en cours ici. Je ne peux plus vivre ici. Ma vie est fichue. Tout ce que je voulais, balayé. Tout ce pour quoi j'ai travaillé si dur, fini. Réduit en poussière !

Je me force à le regarder. J'ai l'impression de pouvoir voir son cœur se briser dans ses yeux, comme un reflet de la douleur qui pulse dans ma poitrine.

- Je te faisais confiance, ajoute-t-il doucement. Je te faisais confiance alors que je pensais ne plus pouvoir faire confiance à personne.

- Je suis désolée, dis-je.

Les mots sont creux et inutiles.

- Pas autant que moi.

Il secoue la tête, puis se retourne brusquement et s'en va, descend les marches du porche et se dirige vers sa voiture. Je reste là jusqu'à ce que sa voiture quitte l'allée et que je ne puisse plus entendre le bruit du moteur avant de fermer la porte, m'appuyer contre le bois froid et me laisser glisser à terre.

Je n'arrive pas à croire ce qui vient de se passer.

Je n'arrive pas à croire que j'ai pu tout gâcher de cette façon. Pourquoi est-ce que j'en ai parlé à Freya ? À qui est-ce qu'elle l'a répété ? Les questions se bousculent dans ma tête quand je réalise quelque chose de très important. Ça n'a aucune importance. C'est fini. On ne peut pas revenir en arrière. Impossible de retirer ce que j'ai dit, et peu importe combien de temps je passe à y

réfléchir. Peu importe à quel point je souhaiterais n'avoir jamais rien dit. Pourquoi ne lui en ai-je pas parlé quand j'en ai eu l'occasion ? J'en ai eu l'intention, et puis j'ai été distraite par mon désir et Jensen et ... ce n'est pas une excuse.

Un coup à la porte me réveille de ma transe. Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise sur le sol dur et froid, mais sûrement un certain temps car mes fesses sont engourdis et j'ai des fourmis dans les jambes quand je me lève pour ouvrir la porte.

J'espère que c'est Jensen, mais je suis sûre que ce n'est pas lui.

J'ouvre la porte et Freya se tient devant moi.

- Ça va ? me demande-t-elle en me dépassant et en entrant dans le salon. Je t'ai appelée toute la journée ! J'ai vu Jensen entre les cours ce matin et il avait une tête à faire peur, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

- Il sait que je t'ai dit.

- Dit quoi ?

- Le truc que je t'ai dit de ne dire à personne, je réponds tout bas.

Elle fronce le nez.

- Comment c'est possible ?

- Je ne sais pas.

Je suis triste et contrariée et en colère. Toutes ces émotions n'ont rien de familières et me déroutent, ce qui m'énerve encore plus. C'est comme un pull qui gratte mais que je ne peux enlever car il est sous ma peau.

- Explique-moi.

- Je ne l'ai dit à personne, m'affirme-t-elle.

- Alors comment est-ce que ses parents l'ont appris ? je lui demande. Son père ... il est vraiment furieux.

- Je ne sais pas, répond-t-elle. Peut-être que quelqu'un d'autre a lâché le morceau. J'imagine que d'autres personnes à part nous deux sont au courant.

Je secoue la tête.

- Seulement quelques personnes. L'une est à l'étranger, et les autres savent depuis un certain temps sans que personne d'autre ne l'apprenne.

Je pense à Candice et Anita, la propriétaire de la galerie d'art.

- Je t'en ai parlé hier, et aujourd'hui, c'est exposé au grand jour. Qu'est-ce que je suis censée en déduire ?

Elle met ses mains sur ses hanches.

- Tu ne me fais pas confiance ?

- Je ne sais pas quoi penser.

Ma voix reste impassible et catégorique. Je croise les bras sur la poitrine.

- Tu devrais partir.

Je ne peux pas supporter d'être entourée en ce moment. Je m'écarte.

Elle fait un bruit ennuyé et me dépasse d'un pas raide.

- Parfait, dit-elle en passant le seuil.

La voilà partie et je me retrouve seule.

Une goutte d'eau coule le long de ma joue et atterrit sur mon pied. Je passe une main sur mon visage.

Je suis en train de pleurer.

Les jours suivants ressemblent à un brouillard flou. Ma mère a appelé plusieurs fois, et Sam aussi, mais je ne trouve pas l'énergie de les

rappeler. Je ne mange pas grand chose. Je dors beaucoup, et à la fin de la semaine, mon attitude et cette tristesse écrasante me dégoûtent. Je n'ai jamais rien ressenti de pareil. Tout ce qui me paraissait si lumineux il y a quelques jours me semble maintenant insipide, fade et gris.

Finalement, je me décide à aller voir Duncan à la clinique. Je ne sais pas à qui d'autre m'adresser, et pour la première fois de ma vie, j'ai un besoin urgent de demander de l'aide à quelqu'un. Je lui donne une version abrégée de ce qui m'arrive. J'omets de mentionner les prénoms des gens en cause et tout ce qui touche à ma nudité.

- Es-tu sûre que ce soit la faute de cette fille ?

Il parle de Freya.

- Qui d'autre ça pourrait être ? je demande. La logique veut que l'explication la plus simple est souvent la meilleure. Je lui en ai parlé, ses parents l'ont appris, c'est la ligne directe qui relie A à B.

Il joint ses mains devant sa bouche et réfléchit un instant avant de poursuivre :

- Pourquoi est-ce que tu ne retournerais pas lui parler, mais cette fois en supposant qu'elle te dit la vérité. Elle t'a déjà laissée penser qu'elle pourrait te mentir ?

J'y réfléchis.

- Non, mais je sais qu'elle a déjà omis de dire des choses à ses amis par le passé.

- Ce n'est pas la même chose, répond-il. Ce garçon, il a aussi injustement supposé que tu avais révélé son secret.

- Mais c'est ce que j'ai fait !

- Mais tu ne devrais jamais rien supposer. Pas si tu veux garder des relations saines. On entend des rumeurs sur les gens et on les croit, ou on pense qu'on comprend leurs motivations, mais tu ne sauras jamais vraiment, sauf si tu demandes. Si tu ne connais pas toute l'histoire, tu risques de faire une erreur que tu regretteras. Pose des questions. Pose toujours des questions, ne suppose jamais.

Je hoche lentement la tête.

- Tu as raison, lui dis-je. Merci.

Je me lève pour partir et il m'arrête à mi-chemin de la sortie.

- Tu seras là lundi et prête à travailler n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

- Oui. Merci Duncan.

- Ne me remercie pas encore, il faut encore qu'on mette tout ça en place. Mais je suis sûr que ça va aller.

Je quitte la clinique et me dirige vers l'appartement de Freya, en espérant qu'elle soit chez elle. C'est ironique de penser que pendant tout ce temps, j'essayais de ne pas perdre ma bourse, et maintenant que c'est fait, elle m'importe beaucoup moins que Jensen.

Freya ouvre la porte en tee-shirt sale et pantalon de survêtement délavé, avachie et l'air lessivée.

- Ça va ? je lui demande immédiatement.

Elle n'est ni coiffée, ni apprêtée et je ne l'ai jamais vue comme ça.

- Merci mon Dieu tu es là ! s'exclame-t-elle, me tirant à l'intérieur et fermant la porte derrière moi.

- Écoute Freya, dis-je, je suis venue pour m'excuser ...

- Tais-toi, m'interrompt-elle. Ne t'excuse jamais auprès de moi d'avoir été émotive. Je suis juste contente que tu sois humaine et pas un robot comme je l'ai toujours cru. Maintenant, écoute-moi. Je sais que je n'ai parlé à personne de Jensen. Mais quelqu'un l'a fait et j'ai essayé de découvrir qui c'était.

Je la fixe, choquée.

- Tu as essayé de trouver qui a parlé de Jensen à ses parents ?

Je n'arrive pas à y croire. Alors que j'étais en train de pleurer et de broyer du noir, Freya passait à l'action. Pourquoi je n'y ai pas pensé ?

- Oui, je me suis dit que, tu sais, si on découvrait qui avait parlé, on pourrait en apporter la preuve à Jensen et alors il comprendrait, et te pardonnerait, et tu serais à nouveau entourée de petits cœurs et de papillons et tout ça. Je n'ai pas eu le succès escompté, mais j'ai trouvé ...

Je me jette dans ses bras et la serre fort, et elle reste là sans bouger comme un poteau pendant une seconde, avant de me tapoter gentiment le dos.

- OK Lucy.

Elle tapote encore.

- OK, tu peux me lâcher maintenant. Ça devient bizarre.

Je me recule.

- Merci, lui dis-je.

- Pas de soucis. Bon et sinon, j'ai retrouvé Chloé.

- Chloé ? Chloé, l'ex-copine de Jensen ?

- Oui. *La* Chloé, me dit-elle avec un grand sourire. Et elle va nous aider.

- Nous aider avec quoi ?

Elle me donne une tape sur l'épaule.

- T'aider à récupérer Jensen, idiot.

Je secoue lentement la tête.

- Je ne crois pas que c'est possible.

J'ai appelé et envoyé des textos à Jensen un nombre incalculable de fois ces derniers jours, mais il n'a jamais répondu. Je m'y attendais, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'essayer.

- Oh aie un peu confiance, dit-elle. Elle va arriver dans environ une heure. Allez.

Elle se dirige vers le salon et je la suis.

- Fais comme chez toi pendant que je me prépare. Prends-ça.

Elle me tend son MacBook.

- Pour quoi faire ?

- J'en sais rien, c'est toi le génie. Suis des pistes ou quelque chose. Prends des notes. Fais comme si t'étais un détective privé. Qui d'autre aurait pu dénoncer Jensen ?

J'ouvre l'ordinateur et l'allume.

Pendant qu'elle prend sa douche, je fais une liste de suspects. J'y inclus tous ceux qui pourraient connaître les activités extrascolaires de Jensen, y compris moi-même et Freya, Chloé, Liam, Candice et Anita.

Liam est à l'étranger depuis des semaines, donc je l'élimine de la liste des suspects pour l'instant, vu que je n'ai aucun moyen de le contacter, mais peut-être que Chloé aura une idée sur comment le joindre quand elle arrivera. Il reste donc Anita et Candice.

Je ne sais pas grand chose sur Candice (par exemple, quelque chose comme son nom de famille pourrait m'être utile), mais j'en sais un peu plus sur Anita, comme le fait qu'elle

soit propriétaire d'une galerie d'art et qu'elle a probablement des archives quelque part.

- J'ai une idée, dis-je à Freya quand elle sort de la salle de bains.

Elle porte un jean et un tee-shirt noir à manches longues. Ses cheveux sont encore mouillés.

Elle s'assois sur le canapé à côté de moi.

- Ah oui ?

- Ça risque d'être difficile. Et on va devoir entrer par effraction.

Je hausse les épaules.

- Et peut-être violer quelques lois concernant la vie privée.

- Évidemment.

Ça n'a pas l'air de la gêner plus que ça.

On frappe à la porte et Freya se lève pour aller ouvrir.

- Elle est en avance, dit-elle en se dirigeant vers l'entrée.

Je reste assise sur le canapé à écouter.

- Salut, je suis Chloé, on s'est parlé au téléphone ? j'entends.

Elle semble un peu nerveuse.

- Entre, Lucy est déjà là.

Chloé entre et je ne peux m'empêcher d'examiner la femme qui a brisé le cœur de Jensen. Elle m'observe aussi, et je me demande si elle pense la même chose que moi.

Elle est très menue, plus petite que moi. Ses grands yeux bleus lui donnent un air innocent et fragile.

Elle s'assois sur le canapé à côté de moi, là où Freya se tenait quelques instants plus tôt.

- Freya m'a un peu parlé de toi.

- Jensen m'a un peu parlé de toi, je réponds.

- Vraiment ?

Elle a l'air surprise.

- En bien ?

- Étonnamment, en grande partie.

Nous nous fixons quelques instants.

- Est-ce que tu l'aimes ? demande-t-elle subitement.

- Oui, je réponds sans aucune hésitation, et je suis presque aussi surprise qu'elle par ma réponse.

- Sans déconner, ajoute Freya.

Apparemment, je l'ai surprise elle aussi.

- Bien.

Chloé hoche la tête.

- Il a besoin de quelqu'un capable de l'aimer plus que je n'ai pu le faire. Malgré ce que tu pourrais penser, je tiens beaucoup à lui. Lui faire du mal et me séparer, de la façon dont ça s'est passé ... je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie et je ferais n'importe quoi pour le voir heureux.

Elle prononce ces mots avec tellement de conviction que je ne peux que la croire.

Je hoche lentement la tête.

- Bon, c'est parfait, dit Freya, joignant les mains dans un claquement. Même si c'est probablement la chose la plus bizarre que j'ai jamais vue.

Elle s'assoit sur l'accoudoir du canapé à côté de Chloé.

- Et je suis contente que tu prennes ça au sérieux, lui dit-elle. Parce qu'apparemment, on va enfreindre quelques lois ce soir. Bon, qui veut de la pizza ?

Elle commande les pizzas, nous passons en revue mes idées et décidons de rentrer par effraction dans la galerie d'art ce soir. Les

soirs où ils n'ont pas d'exhibitions, ils ferment à huit heures.

- Je suis sûre qu'ils ont un système de sécurité. Comment est-ce qu'on le contourne ? demande Chloé pendant que nous mangeons.

Elle a été bizarrement emballée dès que j'ai donné les grandes lignes de mon plan.

- Oui ils en ont un, je réponds. J'ai déjà été à l'intérieur de la galerie. Est-ce que tu as des aimants sur ton frigo ? je demande à Freya.

- Oui, répond-elle.

Je hoche la tête.

- Prends-en quelques-uns. On prendra le reste du matériel sur la route.

Chapitre Vingt-trois

**Au final, le but ultime de
la recherche, ce n'est pas
l'objectivité, mais la
vérité.**

- Hélène Deutsch

Après le dîner, nous dévalisons le placard de Freya. Nous nous habillons chaudement et tout en noir, gants compris, afin d'éviter de laisser des empreintes. Puis Chloé nous conduit chez Sam et je rentre rapidement récupérer quelques affaires. Il n'est pas chez lui, mais j'ai une clef qu'il m'a donnée en cas d'urgence.

Ensuite, Chloé m'emmène jusqu'à un distributeur de billets, puis nous allons en centre-ville. Je demande à Chloé de se garer en bas de la rue, et je leur enjoins de rester dans la voiture pendant que je passe rapidement à pied devant la galerie. Il y a des caméras au-dessus de la porte d'entrée et de la porte de service.

Je vérifie l'angle de la caméra en passant dans l'autre sens sur le trottoir en face de la galerie, m'arrête dans un angle mort et sors le fusil de paintball que j'ai emprunté à Sam et emmené avec moi. Les rues sont plutôt vides à cette heure. Une fois seule, je sors mon arme et vise la lentille. Je dois m'y reprendre à deux fois, mais je finis par la toucher. Je me sens un peu coupable, mais il suffira de laver la camera et elle sera comme neuve.

Une fois fait, j'utilise le talkie-walkie (aussi emprunté à Sam) pour appeler les filles. Quelques minutes plus tard, je les vois remonter furtivement la rue. Nous nous glissons dans une allée étroite sur le côté du bâtiment et trouvons une fenêtre. Elle est plus haute qu'une fenêtre normale et j'en suis contente. La plupart des propriétaires ne mettront pas d'alarme sur une fenêtre assez haute parce qu'elle est plus difficile d'accès et ils partent du principe que les voleurs chercheront un moyen plus simple d'entrer. Nous ne sommes pas des voleuses mais nous avons une mission.

Chloé est la plus fine et je suis la plus grande, donc je l'aide à monter.

- T'es carrément en train de lui agripper le cul, murmure Freya d'une voix assez forte. Est-ce que c'est bizarre ? D'agripper le cul de l'ex de ton ex ?

Chloé commence à rire et manque de tomber du rebord de la fenêtre.

- Freya ! Pas maintenant ! je réponds.

Freya me tire la langue et je me retourne vers Chloé pour voir comment elle s'en sort.

Elle essaye d'ouvrir la fenêtre.

- C'est fermé, dit-elle.

- Tiens.

Je lui tends la bougie d'allumage que j'ai pris dans le garage de Sam.

- Frappe l'un des carreaux avec le côté en porcelaine.

Elle s'exécute et le petit carreau vole en éclats.

- C'était si facile que ça ?

- C'est de la physique. Maintenant passe ta main à l'intérieur, déverrouille-la et ouvre-la.

Elle doit se tenir au rebord avec une seule main pour pouvoir ouvrir la fenêtre, mais elle finit par y arriver. Avant qu'elle n'entre, je lui tends les aimants qui étaient sur le frigo de Freya.

- On se rejoint à l'entrée, lui dis-je avant de la soulever encore plus haut et de la regarder se faufiler à l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, nous sommes toutes les trois à l'intérieur. L'aimant a été placé contre le détecteur de mouvement pour lui faire croire que la porte est toujours fermée.

Une fois à l'intérieur, je les mène vers le bureau, derrière une porte portant la mention « privé ».

J'allume l'ordinateur et Chloé et Freya commencent à regarder les fichiers papiers.

- Elle a peut-être un dossier sur Jensen que quelqu'un d'autre a vu et cette personne a craché le morceau, dit Freya en ouvrant un tiroir et en fouillant dans les papiers.

L'ordinateur est enfin allumé et je vais voir directement dans les mails et les fichiers personnels.

Je trouve un mail de Jensen de la semaine dernière, l'informant qu'il quitte la ville pour le week-end prolongé, mais à part ça ... rien.

- Vous avez trouvé quelque chose ? je demande.

- Nan, répond Chloé.

- Pas le moindre petit truc, répond Freya en fermant le tiroir du bureau.

J'éteins l'ordinateur. Je fouille dans mes poches pour trouver le liquide que j'ai retiré au distributeur plus tôt aujourd'hui, et le laisse en une petite pile sur le rebord de la fenêtre.

- C'est pour ça que tu avais besoin d'argent ? demande Chloé.

- Ce n'est pas bien de casser une fenêtre et de ne pas rembourser, je réponds.

- On dirait Mère Thérésa, ajoute Freya.

- Je ne pense pas que Mère Thérésa ait jamais pénétré par effraction dans une galerie d'art dans une tentative malencontreuse de récupérer son copain, à qui elle a menti et dont elle a ruiné la vie, je réponds.

Chloé rit et Freya me sourit.

Je soupire.

- Partons d'ici.

- Peut-être qu'on ne prend pas les choses par le bon bout, suggère Chloé.

Nous sommes le lendemain matin. Nous sommes assises sur les banquettes d'un petit café pas très loin du campus, et nous venons juste de commander notre petit-déjeuner. Après le délit mineur inutile d'hier, nous n'avions aucune idée de quoi faire ensuite et

avons décidé de nous retrouver pour le petit déjeuner après une bonne nuit de sommeil.

- Comment ça ? je lui demande.

- On cherche qui a balancé Jensen à son père, et on commence par les suspects, résume Chloé.

- Tout à fait, c'est évident, répond Freya d'un ton moqueur. Et alors ?

- Peut-être qu'on devrait plutôt commencer par les parents de Jensen.

Freya et moi nous regardons, puis nous nous tournons vers Chloé.

- Tu as raison, j'affirme.

- C'est vraiment pas bête, ajoute Freya. On pourrait passer le reste de notre vie à essayer de trouver des preuves sans y arriver. Et Lucy ne s'enverra plus jamais en l'air.

- Hé ! j'objecte.

- Si on prend les choses à l'envers, on peut sûrement y arriver. Chloé, tu es un génie.

- Et puis, j'ajoute, le Professeur Walker a une adresse mail à l'université, donc je peux facilement la pirater de chez moi et voir ce que je peux trouver.

- Pas d'autre entrée par effraction ?

Chloé a l'air presque déçue.

Je hausse les épaules.

- Sauf si les mails ne nous apprennent rien d'intéressant.

La nourriture arrive. La serveuse dépose nos assiettes et nous demande si nous avons besoin d'autre chose avant de disparaître.

- Alors, parle-moi un peu de ton copain, demande Freya à Chloé. Liam ?

Chloé rougit légèrement tout en versant du ketchup sur ses œufs.

- Oui ?

- Jensen et toi vous étiez ensemble quand tu as couché avec Liam, c'est ça ? demande Freya avant de planter sa fourchette dans un pancake.

- Freya, je l'interromps, le sujet est peut-être sensible.

Je me concentre sur Chloé.

- Tu n'es pas obligée de répondre.

- Non, ça va, dit-elle. Jensen et Liam étaient meilleurs amis depuis le lycée. Liam est arrivé quand on était en première et ils se sont tout de suite rapprochés grâce à leur art.

J'étais en couple avec Jensen à l'époque, donc on sortait beaucoup tous les trois.

- Liam est aussi un peintre ? je demande avant de prendre une bouchée de pommes de terre.

- Non, musicien et compositeur. Mais ses parents ne le soutenaient pas beaucoup non plus ; ils auraient préféré qu'il ait un vrai boulot.

Elle pousse la nourriture dans son assiette avec sa fourchette.

- Nous sommes restés amis depuis. Liam est parti à l'étranger, il adore ça.

Elle sourit tendrement.

- Après avoir eu notre diplôme et une fois qu'il est revenu de l'étranger, les choses étaient ... différentes.

- Comment ça ? demande Freya.

- C'est une longue histoire, mais en gros, Jensen et moi nous étions éloignés depuis un moment et Liam ...

Elle marque une pause.

- Il me stimulait. Il m'a aidé à comprendre qui j'étais.

- C'est bien, lui dis-je.

- On dirait des grosses conneries, dit Freya.

Chloé rigole.

- J'aurais dit la même chose il y a un an. Enfin, je l'aurais sûrement pensé, mais je ne l'aurais pas dit tout haut.

- Pourquoi pas ?

- J'étais ... différente, avant Liam.

Elle prend une grande bouchée de nourriture et cela stoppe notre interrogatoire pour le moment.

- Alors vous couchez ensemble et il quitte le pays ? Ça ne t'effraie pas ? demande Freya.

Elle secoue la tête.

- Il avait acheté les billets bien avant qu'on ne se mette ensemble et il a toujours eu la bougeotte. Il revient le mois prochain, moi je prends un congé sabbatique de six mois et on va faire le tour de l'Europe ensemble.

- Il est où là ? je demande.

- En Colombie, répond-t-elle.

Freya finit de mâcher, s'essuie la bouche et pose sa serviette sur la table.

- Tu n'as pas peur qu'il couche avec un sosie de Sofia Vergara ?

- Non, répond Chloé immédiatement.

- Pourquoi ?

Freya a l'air presque outrée.

Chloé hausse les épaules.

- Il m'a choisie. Et je lui fais confiance.

- Hmph, répond Freya.

- T'occupe pas d'elle, dis-je à Chloé. Elle manque d'assurance dans les relations de couple à cause de problèmes de confiance et de sa peur d'être abandonnée.

- Pas de psychanalyse au petit-déjeuner, dit Freya, en prenant sa serviette et me la jetant à la tête.

Chloé rit.

Peu après le petit-déjeuner, nous nous retrouvons chez moi, ordinateur ouvert sur la table basse devant nous.

Elles me regardent alors que je pirate le serveur de l'université et récupère les dossiers du Professeur Walker.

- Ça fait peur de voir à quel point tu maîtrises ce genre de choses, me dit Freya.

J'ouvre les mails et les regarde rapidement à la recherche de quelque chose d'intéressant.

- Rien du tout, dis-je finalement.

- Ça veut dire qu'on va pouvoir jouer les Ninja Warrior encore ? demande Freya.

- Je ne sais pas. Nous n'avons pas d'autre piste.

Nous restons assises là, à fixer l'ordinateur pendant une minute.

Le silence est rompu par la sonnerie du téléphone de Chloé.

- C'est Liam ! dit-elle, ses yeux bleus s'illuminant et un grand sourire éclairant son visage.

- Beurk.

Freya s'adosse lourdement dans le canapé.

- Vous êtes dégoûtantes toutes les deux.

- Tu retomberas amoureuse, je la rassure, tout en fixant l'écran de l'ordinateur et tapotant doucement le clavier, l'esprit ailleurs.

- Sûrement pas.

Je peux entendre Chloé murmurer au téléphone, dans la cuisine.

- Non, il n'y est pas allé pour les vacances. Il y a eu une grosse tempête et il a été bloqué ici, je l'entends dire après un moment.

Il y a un silence, puis sa voix monte d'un cran.

- Tu as fait *quoi* ?

Elle arrive en courant dans le salon.

- Les filles, dit-elle, c'était Liam.

Freya se redresse.

- Comment ça, c'était Liam ?

- Il a envoyé une carte chez les grands-parents de Jensen, en pensant qu'il y serait pour les vacances. C'était la tête d'orange dans un musée de Buenos Aires. Et ça disait quelque chose à propos de l'exhibition de Jensen ? demande-t-elle dans le téléphone, incrédule.

Nous la regardons alors qu'elle écoute ce qu'il lui dit puis qu'elle nous regarde à nouveau.

- C'était dans une enveloppe. Ses parents ont du l'ouvrir, ajoute-t-elle.

- Et merde, dit Freya.

- Carrément, j'approuve.

- Tu dois l'appeler et lui dire, ajoute Chloé au téléphone.

Il y a une pause dans la conversation, puis :

- Peu importe qu'il ne veuille pas te parler. Laisse un message. Envoie un SMS. Ou un

mail. Je me fiche de comment tu fais mais tu dois arranger les choses !

Elle reste silencieuse pendant qu'il ajoute quelques chose, puis elle sourit, rayonnante.

- Je t'aime aussi. OK. Salut.

Elle raccroche, toujours souriante, toujours rayonnante.

- Il va s'en occuper, et il s'est excusé abondamment, dit-elle, en s'asseyant à côté de moi dans le canapé.

Je fixe l'écran de l'ordinateur et après un moment, me déconnecte du serveur de l'université.

- Et maintenant ? je demande une fois que j'ai fini.

Chloé hausse les épaules.

- Maintenant, on attend.

Je réfléchis rapidement à toutes les conséquences et variables possibles sur ce qu'il pourrait se passer ensuite. Ou ce qui pourrait ne pas se passer.

- Et si Liam lui dit et que ça ne change rien ? je demande, osant formuler la pensée qui me terrifie le plus.

Chloé pose sa main sur la mienne.

- Tout va s'arranger, me dit-elle.
N'abandonne pas tout espoir.

Chapitre Vingt-Quatre

**La vie n'est facile pour
aucun d'entre nous. Et
alors ? Nous devons faire
preuve de persévérance et
surtout de confiance en
soi. Nous devons croire
que nous avons un don
pour quelque chose et
nous devons trouver pour
quoi.**

- Marie Curie

Une semaine passe et je n'ai toujours pas de nouvelles de Jensen. Chloé m'affirme que Liam a fait passer le message, mais aussi qu'il n'a pas pu lui parler directement. Je commence à me demander si Jensen n'a pas disparu de la surface de la Terre. S'il n'y avait pas le fait que Freya et Chloé le connaissent aussi, je me serais même demandée s'il avait réellement existé. C'est comme si le temps que nous avons passé ensemble faisait partie de mon imagination, ou était le rêve le plus lucide que j'ai jamais fait.

Je reprends le travail au département, et tout se passe aussi bien que possible. J'ai définitivement plus de sympathie pour les filles qui pleurent, et moins de crises de panique quand les gens deviennent émotifs. Nous commençons à chercher des gens intéressés pour participer à l'étude, et formons des groupes de gens en couple ou célibataires.

Le reste de ma vie est étrange. Je suis rapidement devenue amie avec Chloé. Freya semble l'apprécier aussi, malgré ses fréquents monologues sur la fantastique histoire de l'amour et les tout aussi fréquents bruits de

régurgitations et imitations de suicide de Freya. Bien que j'apprécie leur compagnie et leur humour, je ne peux m'empêcher de me dire qu'il manque quelque chose.

C'est étrange que j'ai réussi à survivre à mes vingt premières années sans Jensen, et malgré qu'il n'ait été présent dans ma vie que pendant quelques mois, le manque dû à son absence est visible et m'étonne. C'est comme une douleur fantôme. Le membre n'est plus là, et je sais qu'il n'est plus là, mais la douleur, elle, reste présente.

Je rentre chez moi le vendredi soir quand je remarque un camion de déménagement garé en face du duplex. Je m'arrête et le fixe pendant une minute, le cœur battant, la respiration hachée dans l'air froid, envoyant des petits nuages de vapeur blanche vers les cieux, comme des signaux de fumée que personne ne verra jamais.

Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je dois dire ? Est-ce qu'il faut que je fasse quelque chose ? Je suis paralysée par une peur soudaine : si je le vois et qu'il me parle méchamment, ou m'ignore tout simplement,

quelque chose en moi va mourir et je ne le récupérerai jamais.

En m'approchant, je vois des gens porter des objets et les mettre dans le camion, mais aucun d'eux n'est Jensen. Ce sont tous des étrangers en uniforme portant le nom « Sanford déménagement »

Il y a un homme avec un porte-bloc debout à côté de l'arrière du camion. Il porte un tee-shirt à manches longues bleu foncé avec un prénom cousu sur la poitrine : Charlie. Il a une moustache fournie, plus longue et tombante sur les côtés qui me rappelle notre soirée du Jenga à boire.

- Bonjour, lui dis-je en approchant.

- Comment allez-vous Madame ?

Il fait un signe de tête dans ma direction.

Je m'arrête à ses côtés et observe deux hommes sortir le matelas de Jensen par la porte et le porter en bas des escaliers.

Repenser à ce qui s'est passé sur ce matelas me fait prendre une grande inspiration et avaler ma salive avant de demander :

- Savez-vous si le précédent occupant va revenir ?

- Non Madame, je ne peux pas dire que j'ai cette information.

- Pouvez-vous me dire où vous amenez toutes ses affaires ?

- Non Madame.

Il secoue la tête.

- Y-a-t-il quelque chose que vous pouvez me dire ?

- Non Madame.

- OK, je réponds. Merci.

Je ne sais pas trop pourquoi je le remercie (il ne m'a absolument pas aidée) mais Charlie hoche la tête en signe de reconnaissance et j'attends que ses hommes soient passés avant de monter les marches et de rentrer chez moi.

Je sors mon téléphone pour appeler Jensen mais je tombe directement sur le répondeur. Je ressemble à l'une de ces filles que j'avais l'habitude de conseiller et à qui je disais de laisser tomber et de passer à autre chose. Je suis pathétique.

J'appelle Freya.

- Salut ma biche, répond-elle.

- Il est parti.

- Comment ça ?

- Les déménageurs sont là. Ils sont en train de sortir toutes ses affaires.

- J'arrive.

Elle raccroche avant que je ne puisse ajouter quoi que ce soit.

Une heure plus tard, Freya et Chloé sont devant chez moi, de la nourriture et des films plein les bras.

- J'ai amené des renforts, me dit Freya en faisant un geste en direction de Chloé.

- Et j'ai des nouvelles, ajoute Chloé.

Elles entrent, posent leurs sacs dans la cuisine et nous nous retrouvons dans le salon avec des saladiers remplis de nourriture.

- Jensen est parti, annonce Chloé alors que nous nous asseyons. Elles m'ont mise au milieu du petit canapé et se sont assises de chaque côté.

- Je sais, lui dis-je. J'ai appelé Freya et je lui ai dis ...

- Non, m'interrompt-elle. Il n'est pas chez ses parents non plus. Ils ne savent pas où il est.

Il y a une pause durant laquelle j'essaye de digérer l'information.

- Qu'est-ce que tu veux dire, ils ne savent pas où il est ?

- Il était là et puis il est parti dans la journée d'hier et ils ne l'ont pas vu depuis. Ils l'ont dit à ma mère, et elle me l'a répété quand je l'ai appelé après avoir parlé à Freya.

- Les déménageurs n'ont pas voulu me dire où ils emmènent ses affaires, leur dis-je.

Chloé secoue la tête.

- Ce ne sont pas vraiment ses affaires. Tous ses meubles, tous ses objets, c'est son père qui les lui a achetés. C'est aussi son père qui a embauché les déménageurs pour tout enlever et tout mettre dans un garde-meuble jusqu'à ce que « Jensen reprenne ses esprits ».

Elle mime des guillemets avec ses doigts.

- Enfin c'est ce que ma mère m'a répété. Et tu peux abandonner l'idée de l'appeler sur son portable, son père a coupé la ligne quand ils se sont rendus compte qu'il était parti. Il s'est complètement volatilisé.

Freya me tapote le genou.

- Tu te rappelles ce que tu m'as dit, la première fois qu'on s'est vu ?

- J'ai dit beaucoup de choses. Aucune n'était très utile.

- Ce n'est pas vrai, me réprimande-t-elle. Tu m'as dit que laisser les autres affecter mes émotions, c'était leur donner le contrôle de ma personne.

- Je suis débile.

- Tais-toi ! C'est vrai. Tu es la seule à contrôler tes sentiments et tes réactions. Je l'admets, j'ai détesté que tu me dises ça sur le moment, mais quand j'y ai réfléchi plus tard, je me suis rendue compte que tu avais raison.

Elle se rapproche de moi et passe un bras autour de mes épaules.

- Je sais que tu n'as pas envie d'entendre ça maintenant, dit-elle. Mais ça va aller.

- Elle a raison, ajoute Chloé. Et nous sommes là pour t'aider à traverser ça. Et il y a aussi Channing Tatum, Matthew McConaughey et Joe Manganiello.

Elle agite un DVD dans ma direction.

Nous regardons le film et comme l'intrigue n'est pas très passionnante, je me

retrouve plus à observer les réactions de Freya et de Chloé au film que le film en lui-même.

Une fois fini, je leur demande :

- Est-ce que vous ressentez des émotions particulières quand vous regardez un film ?

Freya hausse les épaules.

- Ça dépend du film. Mais j'imagine que oui.

- *Potins de femmes*, dit Chloé. Quand Julia Roberts meurt. Je pleure à chaque fois.

- *Braveheart*, ajoute Freya. Je pleure, genre pendant tout le film. Quand sa femme meurt, quand il se fait attraper et écarteler à la fin. J'en ai des frissons.

- Carrément ! approuve Chloé. *N'oublie jamais*, ajoute-t-elle un instant plus tard.

- Oui !

Freya lui donne une claque sur le bras.

- Celui-là est trop triste.

- Mais Ryan Gosling est canon, ajoute Chloé.

- Trop.

Ma tête pivote à gauche puis à droite alors qu'elles discutent.

- C'est ça.

- Qu'est-ce qui est quoi ?

- C'est comme ça que je vais instiller des émotions aux gens. En leur faisant regarder des films qui les stimulent émotionnellement, tout en étant physiquement proches de leur partenaire. Ou d'un étranger, pour le groupe de référence. Il faut qu'on les mette dans un environnement où ils ne peuvent pas voir l'autre, peut-être dans un box fermé ou dans des petits bureaux les uns à côté des autres. On pourra probablement étudier la proximité aussi, et si c'est un facteur déterminant.

- Euh, hésite Freya. Tu vas payer les gens qui participent à ton étude ?

- Oui.

- Tu vas payer des gens pour qu'ils regardent des films. Comment est-ce qu'on postule ?

- Je pleure toujours au début du *Roi Lion* quand le père de Simba meurt, dit Chloé.

- C'est clair. Faut toujours que Disney fasse ce genre de trucs.

Elle continue à parler des films qui les font pleurer, et j'enregistre ces informations

pour plus tard. J'aimerais pouvoir appeler Jensen et partager la bonne nouvelle avec lui. Je n'ai pas eu l'occasion de lui parler de mes idées. Y penser me fait mal, mais je ne peux rien y faire à part aller de l'avant.

Chapitre Vingt-Cinq

**La leçon la plus dure que
nous ayons à apprendre
est celle de l'amour
inconditionnel, non
seulement des autres, mais
aussi de nous-mêmes.**

- Elisabeth Kubler-Ross

Une autre semaine passe et le vendredi qui suit, je me sens beaucoup mieux. Le travail à la clinique s'améliore et j'ai développé des relations (des relations professionnelles thérapeute-client) avec certains des étudiants.

La commission a approuvé mes idées et nous avons commencé à acheter du matériel et à prospecter pour trouver le local idéal.

C'est la fin de journée. Je suis la dernière personne présente dans la clinique, et je viens de finir avec mon dernier client. Je suis encore dans la salle d'attente, à regarder la cour par la fenêtre, mes mains posées sur le rebord, mon front appuyé contre la vitre froide. Il n'y a pas beaucoup de monde dehors, juste quelques personnes passant d'un bâtiment à un autre, serrant leur manteau autour d'eux et se battant contre le vent.

J'en suis arrivée à un point où je suis sûre de ne plus jamais revoir Jensen. Et si je le revois, ça n'aura pas d'importance parce qu'il ne me pardonnera jamais, et je ne me pardonnerai jamais non plus. Mais je suis prête à aller de l'avant. Je suis contente de ce que je suis en train de devenir. J'ai des amis.

J'ai un boulot. Je me rends de plus en plus compte de ce que j'ai besoin pour être heureuse, et être en couple n'est pas forcément nécessaire.

On frappe à la porte derrière moi et je réponds « Entrez » sans me retourner ou changer de position.

La porte se referme doucement et puis :

- Je me demandais si tu recevais encore des patients aujourd'hui ?

Je reconnais la voix immédiatement. Mon souffle sort d'un coup de ma bouche, obscurcissant largement la vitre. Je me retourne vivement et m'appuie contre la fenêtre car j'ai besoin de m'accrocher à quelque chose.

- Ça dépend, je réponds calmement.

- De ?

- De ce que veut le patient.

Jensen avance dans la pièce, ses yeux fixés sur les miens, et s'assoit sur le canapé. Il a bonne mine. Fatigué, mais bonne mine. Il porte le même vieux tee-shirt marron qu'il avait la première fois que j'ai frappé chez lui, et un vieux jean délavé.

À quoi est-ce que je pensais ? Jamais je n'allais abandonner et passer à autre chose. J'aurais peut-être pu tenir encore une semaine avant de passer au crible les archives publiques ou son compte en banque pour trouver où il vit. Mais maintenant, plus besoin de le traquer. Je n'arrive pas à croire qu'il est ici.

Il respire profondément et se penche en avant, les coudes sur les genoux.

Pendant un moment, le seul bruit perceptible est le tic-tac de l'horloge sur le mur, et le bruit assourdissant de mon cœur dans mes oreilles. Dois-je dire quelque chose ? Dois-je attendre ?

Il se mord la lèvre et passe ses mains dans ses cheveux. Un geste nerveux qui m'est familier.

- J'ai besoin de m'excuser, dit-il.

Je suis surprise. Il s'excuse auprès de moi ?

- Pour quoi ?

- J'avais tort. Je n'aurais pas dû t'accuser.

Je ne sais pas trop comment répondre. Excuses acceptées ? Et ensuite quoi ? Va-t-il

partir ? Je ne veux pas qu'il parte. Je reste silencieuse trop longtemps et l'occasion de lui répondre est passée.

Il continue.

- Non, ce n'est pas ça. Je veux dire, en partie, mais tu te rappelles quand tu m'as dit que je laissais mon père diriger ma vie ?

Je ne réponds pas. Bien sûr que je m'en rappelle. Il sait que je m'en rappelle.

- Tu avais raison, dit-il.

Il détourne le regard, les yeux fixés sur le sol quelque part devant ses pieds.

- Je vivais ma vie en accord avec les attentes de mes parents, cachant qui j'étais vraiment, mais tout ça c'est fini.

Il lève la tête et nos regards se croisent.

- Anita a vendu quelques-unes de mes œuvres. J'ai utilisé l'argent pour déménager dans un nouvel appartement. Je ne vais plus accepter d'argent de mes parents. Je l'ai fait pendant trop longtemps, j'étais tellement habitué à faire ce qu'ils voulaient et à prendre ce qu'ils voulaient bien me donner, mais c'est fini. Je suis enfin prêt à être moi-même, à

faire ce que je veux et à vivre grâce à mon argent et selon mes propres termes.

Ma mère m'a dit que tu m'utilisais pour ton expérience. Quand je lui ai demandé comment ils le savaient, elle m'a dit que tu leur avais tout raconté. Enfin, elle a pas utilisé exactement ces mots-là, mais elle n'a pas nié non plus. Elle m'a fait croire que tu ne faisais que m'utiliser, et que tu voulais me faire du mal pour faire avancer ton étude. Quand j'ai parlé à Liam, je me suis rendu compte de ce qui s'était vraiment passé.

Je me suis approchée de lui sans même m'en rendre compte. Je suis presque arrivée jusqu'à la chaise sur laquelle je m'assois durant mes sessions, en face du canapé où il se trouve.

Je m'assois sur la chaise et l'observe impatiemment.

- J'ai arrêté les cours, continue-t-il. Je vais y retourner, quand je pourrais me le permettre financièrement, ou quand j'aurais compris comment tous ces trucs de prêt étudiant fonctionnent. En attendant, je vais vivre de mon art, et si ça ne marche pas, je trouverais

un emploi. Mais je n'abandonnerai jamais ce que j'aime faire.

- C'est bien. Je suis contente.

Je le suis vraiment. Il mérite vraiment d'être heureux, que je fasse partie de sa vie ou non.

Il baisse les yeux sur le canapé, et ses doigts tripotent un bout du tissu du vieux meuble qui s'effiloche.

- Le truc, dit-il doucement avant de s'éclaircir la gorge. Le truc, répète-t-il plus fort, c'est que je n'ai pas envie de faire tout ça.

Ses yeux croisent les miens une fois de plus.

- Sans toi.

Mon estomac se serre et mon rythme cardiaque s'accélère. Est-il vraiment en train de dire ce que je crois ?

Je ne peux pas parler. Pour la première fois de ma vie, je suis sans voix. Mais je ne suis pas surprise, j'ai eu beaucoup de premières fois avec Jensen.

Les yeux toujours rivés sur les miens, il se lève du canapé et contourne la table basse en s'approchant de moi. Il avance doucement,

comme si j'étais un animal sauvage qui pourrait déguerpir au moindre mouvement brusque. Arrivé devant ma chaise, il s'agenouille devant moi et pose ses bras sur mes cuisses. Ses mains reposent sur l'extérieur de mes cuisses, et il pose sa tête sur mes genoux.

- Tu m'as tellement manqué, me dit-il. Au début, j'étais tellement en colère contre toi. Puis j'étais en colère contre moi-même. Et puis le temps est passé, et plus il passait, plus mon comportement me semblait honteux et j'ai réalisé quel idiot je faisais. Je pensais qu'il était trop tard pour te récupérer. Et puis j'ai parlé à Liam, et c'est devenu encore pire et ...

- Hé, lui dis-je en posant une main sur sa tête, toujours sur mes genoux, interrompant sa tirade. Stop.

Il lève la tête vers moi et je ne peux m'empêcher de passer ma main dans ses cheveux et de la poser sur sa nuque.

- C'est pas grave, lui dis-je. Tu n'es pas le seul à avoir merdé. Je ne suis peut-être pas celle qui ait dévoilé ton secret, mais j'ai brisé ta confiance.

- Liam m'a dit que Freya avait menacé d'engager son tueur à gages pour moi, me dit Jensen avec un petit sourire.

- Ça n'excuse pas tout. J'aurais dû t'en parler. Je voulais te le dire tout de suite, et puis j'ai été distraite par tout le sexe, et ton corps et ...

Je ne suis pas sûre de comment continuer cette phrase et ma voix s'éteint.

- Alors on est quitte ?

Il me sourit maintenant.

Je souris aussi.

- Ça me semble parfait.

Il secoue la tête.

- Rien dans la vie n'est parfait.

- Alors, ça me semble parfaitement imparfait.

Il rit (un gloussement grave qui me touche au plus profond) et se redresse pour s'asseoir sur mes genoux, me faisant rire alors qu'il s'installe de tout son poids. Mes mains descendent de sa nuque jusqu'à ses épaules.

Il m'écrase les jambes, mais je m'en fiche. Ses mains entourent mon visage et il s'avance

jusqu'à ce que nos lèvres se touchent presque, mais pas tout à fait.

- Lucy, dit-il, ses mots chatouillant mes lèvres.

- Oui.

On dirait que je suis à bout de souffle.

Il se recule légèrement pour me regarder dans les yeux.

- Je t'aime.

Mes mains se serrent sur ses épaules et je hoche la tête.

- Je t'aime aussi.

Il sourit, dans un éclair de magnifiques dents blanches, puis il m'embrasse, et je l'embrasse, et je suis contente que tout le monde soit rentré. Duncan m'a dit que je pouvais fermer, et je trouve ça fantastique parce que je suis en train de passer le tee-shirt de Jensen par-dessus sa tête, et ses yeux rencontrent les miens, pleins de passion, de désir et d'amour.

- Est-on en train d'inaugurer ton lieu de travail ? demande-t-il.

- Appelle ça comme tu veux, je réponds, le faisant rire.

Je le pousse de mes genoux sur le sol et le suis, vautrée sur sa poitrine nue et embrassant son cou.

- Lucy ? demande-t-il en soupirant et me rapprochant de son visage. Tu veux emménager avec moi ?

Je cligne des yeux.

- Vraiment ?

Il sourit et hausse les épaules d'un air gêné.

- J'aurais bien besoin d'un colocataire. Je suis un peu un artiste affamé maintenant.

- OK, je réponds, et il me tire vers lui, m'embrasse la bouche, puis la joue, puis sous mon oreille.

- Et puis, j'aime bien t'avoir près de moi, dit-il contre mon cou.

- Ça c'est bien, je réponds.

- Et pense au nombre de fois où on va pouvoir faire ça.

Il mordille ma clavicule, et pendant une seconde, je ne peux plus respirer.

- Je suis tout à fait d'accord, lui dis-je. Tu n'as pas besoin de me convaincre.

- Oh si, je pense qu'il le faut, me répond-il.

Et alors, il s'emploie à me prouver à quel point notre vie imparfaite va être fantastique.

Pour les victimes de viol

La situation qu'a vécue Freya n'est pas rare. Plus de 60% des viols ne sont pas signalés, et 97% des violeurs ne passent pas un seul jour en prison^[1] (<https://www.rainn.org/statistics>).

Si vous ou l'une de vos connaissances est victime d'une agression sexuelle, j'espère que vous le signalerez, ou encouragerez la victime à le faire. Même si cela ne donne rien, vous aurez peut-être sauvé une potentielle future victime.

Même si Lucy comprend et explique les « pulsions biologiques » des mâles homo sapiens, en tant qu'espèce, nous avons évolué et pouvons contrôler nos pulsions. Non veut toujours dire non, que vous soyez un homme ou une femme, et que vous soyez avec un ami, un petit ami, un mari, quelqu'un avec qui vous avez déjà eu des relations sexuelles, ou quelqu'un avec qui vous plaisantez. La

décision de partager votre corps est la vôtre et seulement la vôtre.

Pour plus d'informations, vous pouvez contacter le RAINN (Rape, Abuse & Incest National Network) at www.rainn.org ou leur hotline au 1-800-656-HOPE.

À propos de l'auteur

Pour s'inscrire à la newsletter et avoir l'opportunité de recevoir en avance une copie de ses nouvelles œuvres, allez à cette adresse !
www.authormaryframe.com^[1]

Mary Frame est une mère et une épouse à temps plein en plus de travailler aussi à temps plein. Elle n'a aucune idée de comment elle arrive à trouver le temps d'écrire des romans, mais un petit verre de vin l'aide beaucoup. Elle n'aime pas parler d'elle à la troisième personne, mais elle aime beaucoup lire, écrire, danser, et écorcher les tympanes de ses collègues quand elle décide soudainement de pousser la chansonnette.

Elle habite à Reno, dans le Nevada avec son mari, deux enfants et un border collie qui s'appelle Stella.

Elle ADORE recevoir des lettres de ses lecteurs et ne fera pas que leur répondre, il est aussi possible qu'elle les harcèle et leur jette

des petits cœurs, des fleurs et des arcs-en-ciel ! Si cela ne vous fait pas peur, envoyez-lui un e-mail à : maryframeauthor@gmail.com

Suivez-la sur twitter : @marewulf

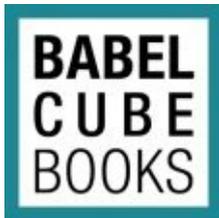
Aimez sa page Facebook :
www.facebook.com/AuthorMaryFrame

Vos critiques et vos recommandations personnelles feront la différence

Les critiques et les recommandations personnelles sont essentielles pour le succès d'un auteur. Si vous avez aimé ce livre, veuillez, s'il vous plait, et ce même si cela ne représente qu'une ligne ou deux, en faire une critique, ainsi qu'en parler à vos amis. Vous permettrez ainsi à l'auteur de proposer d'autres livres, et à d'autres lecteurs de profiter de ce livre.

Votre soutien est vivement apprécié !

Êtes-vous en quête d'autres bonnes lectures ?



Vos livres, votre langue

Babelcube Books permet aux lecteurs de trouver de bonnes lectures en jouant le rôle d'entremetteur entre vous et votre prochain livre.

Notre collection consiste en des livres publiés par Babelcube, un marché qui unit des auteurs indépendants et des traducteurs afin de

distribuer, mondialement, leurs livres dans plusieurs langues. Les livres que vous trouverez ont été traduits afin que vous puissiez découvrir de fantastiques lectures dans votre langue.

Nous sommes fiers de vous fournir les livres du monde.

Si vous voulez en savoir plus sur nos livres, consulter en ligne notre catalogue et vous inscrire à notre lettre de diffusion pour connaître nos dernières publications, visitez notre page web :

www.babelcubebooks.com

^[1] *Équipe professionnelle de football américain basée à Oakland en Californie. Toutes les notes sont de la traductrice.*

^[1] En français dans le texte.

^[1] Chanson de Jay-Z sortie en 2004 affirmant qu'il a « 99 problèmes », mais pas de problèmes pour trouver une fille avec qui passer la nuit.

^[1] Statistiques valables pour les Etats-Unis

^[1] En anglais